

James Hadley

CHASE



**C'est
le bouquet !**

Gallima

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

C'est le bouquet!

traduit de l'anglais par H. Collard

« Quel que soit l'obstacle, nous le surmontons. » Telle est la devise de l'agence « Universal Services ». Mais pour deux affaires qui lui sont enfin confiées, l'obstacle à franchir est de taille. La fille de Justin Wingrove, l'un des employés les plus en vue d'Orchid City, s'est fait la malle. Quant à Dedrick, on l'a kidnappé. Il suffisait de raquer... apparemment. Eh bien, on a fini par les retrouver, mais dans quel état !

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5007 5485 6

D'après une illustration de
Jean-Claude Claeys (*Magnum Song*, 1981)
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



782070 496976



97-VI A 49697 ISBN 2-07-049697-X catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

30. ON REPIQUE AU JEU

31. C'EST LE BOUQUET !

JAMES HADLEY CHASE

*C'est
le bouquet!*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR HENRI COLLARD

nrf

GALLIMARD

Titre original :

FIGURE IT OUT FOR YOURSELF

© *James Hadley Chase, 1950.*

© *Éditions Gallimard, 1951, pour la traduction française.*

CHAPITRE PREMIER

I

C'est une chaude journée de juin ; je suis installé dans mon bureau, en paix avec le monde et caressant l'illusion que, pour une fois, le monde est en paix avec moi, et voilà Paula qui passe sa charmante tête par l'entrebâillement de la porte et brise mon rêve insensé.

— Vous avez l'affaire Wingrove à liquider, dit-elle.

— Il y a des moments où je regrette d'avoir mis sur pied l'agence Universal Services. (Quel que soit l'obstacle, nous le surmonterons.) Pour amener de l'argent dans la caisse, ce n'est pas un mauvais filon et si un autre que moi en avait conçu le principe, je lui aurais tiré mon chapeau, mais quand il me faut affronter une salade, comme l'affaire Wingrove, j'ai envie d'aller me faire expliquer par un psychiatre comment j'ai pu me foutre dans une telle galère.

La mission Wingrove est un genre de boulot que, si j'en avais eu le choix, je n'aurais pas touché avec des pincettes longues comme ça, mais elle s'était glissée dans le bureau conjointement avec une provision de cinq cents dollars, un jour où j'étais alité avec la gueule de bois. Paula avait encaissé le fric et envoyé un accusé de réception.

La fille de Justin Wingrove, l'un des citoyens les plus en vue d'Orchid City, avait pris la tangente et le papa comptait sur moi pour la persuader de réintégrer le foyer familial.

Je n'avais pas grand-chose à lui offrir en contrepartie. Wingrove est gros, vieux et méchant. Il entretient une danseuse de chez Ralph Bannister dans un appartement à terrasse de Felman Street. C'est une grande blonde effrontée, dont les façons de vivre auraient scandalisé un singe. Le bonhomme est radin, despotique et égoïste. Sa femme s'est tirée avec le chauffeur, un mec deux fois plus jeune qu'elle, mais avide de son fric. Son fils fait une cure de désintoxication dans une clinique privée. En somme, une ambiance familiale bien peu propice pour inciter une fille à réintégrer le bercail — il faut dire aussi que je n'ai jamais vu la fille. Pour autant que je sache, elle est fondue dans le même moule. Si tel est le cas, comme tout me permet de le croire, mon boulot sera simplifié. D'après les notes de Paula, consignées dans le dossier de l'affaire, la même vit avec le nommé Jeff Barratt, un désœuvré, connu pour ses mœurs dissolues et pourri à souhait.

On m'a donné un tuyau. La gosse est mineure et Wingrove peut l'obliger à rentrer au sein de la famille, usant de sa puissance paternelle. Mais Barratt n'est pas homme à la laisser filer sans dire ouf, et la gosse, de son côté, se rebiffera sûrement. À première vue, c'est un boulot de longue haleine, et qui serait plutôt du ressort de la police. Mais Wingrove a horreur de ce genre de publicité. Il sait que si la police ramène la gosse, l'affaire paraîtra dans les journaux « à la une ». Il a donc fait ce qu'ont fait tant d'autres ; lorsqu'ils se sont trouvés avec une très sale histoire sur les bras, ils se sont défaussés sur moi.

Depuis trois jours je feintais pour passer au travers et j'avais déjà conçu l'espoir que Paula avait oublié le dossier. Pauvre de moi !

— Eh ?

J'ouvre un œil et la regarde avec reproche.

— L'affaire Wingrove, qu'elle répète d'un ton sans réplique.

Et là-dessus, elle entre dans mon bureau.

Je me redresse.

— Combien de fois faudra-t-il vous répéter que je n'en veux pas de ce boulot ? Renvoyez le fric et dites que je suis trop occupé.

— Dois-je comprendre que vous refusez cinq cents dollars ?

— Je n'en veux pas, de ce boulot.

— Qu'est-ce qu'il a donc qui ne vous plaît pas ? me demande-t-elle d'une voix patiente. Ça ne vous prendra pas plus d'une heure. Ce serait un crime de le refuser.

— Si c'est un crime de refuser une affaire pareille, je veux bien être un criminel. Bon, et maintenant, ne me dérangez plus. Allez voir ce Wingrove et expliquez-lui que nous sommes débordés et ne pouvons nous charger de son affaire.

— Je me demande parfois pourquoi vous avez ouvert cette agence, dit Paula d'un ton acide. Vous n'avez pas oublié, j'espère, qu'il y a des factures à payer en fin de mois. Notamment, ce meuble que vous avez voulu acheter à tout prix et qui n'a pas encore été payé.

Je me rends compte qu'elle va me sortir le grand jeu, si je ne l'arrête pas à temps.

— Bon, ça va. Envoyez-y Kerman. Il pourrait bien mettre la main à la pâte, pour changer ! Il n'y a pas de raison pour que ce soit toujours moi qui hérite des sales boulots. À voir comment on me traite ici, on ne dirait jamais que le business m'appartient. Filez donc l'affaire à Kerman.

— Il apprend à conduire à Miss Ritter.

— Comment, encore ? Il est toujours en train de lui apprendre à conduire, à cette Miss Ritter. Elle est un peu demeurée cette pauvre fille, ou quoi ? Ça ne s'est jamais vu qu'on mette deux mois pleins, à six heures de leçon par jour, pour apprendre à conduire ! Il faut être complètement imbécile pour ne pas y arriver.

— Elle trouve que Kerman est adorable, dit Paula en dissimulant un sourire. Affaire de goût... Mais elle prétend que d'être assise à son côté dans une voiture est une sensation délicieuse que toute femme doit avoir éprouvée au moins une fois dans sa vie. Je crains de ne pas partager entièrement ce point de vue et, sans être vache, j'ai idée que Miss Ritter est un peu hystérique. Enfin, tout ça n'a aucune importance, du moment qu'elle paie bien !

— C'est tout ce qui vous intéresse, le fric ! Alors, sous prétexte que Miss Ritter est hystérique et Kerman adorable, je dois me taper tous les sales boulots ? C'est bien ça que vous insinuez ?

— Vous pouvez toujours engager un autre adjoint !

— Qui c'est qui fout l'argent en l'air, maintenant ? Bon, c'est d'accord. Mais à partir de demain, il est entendu que Kerman se fout au boulot. Et moi, je vais apprendre à conduire à Miss Ritter. Si elle croit que Kerman est un être sensationnel, elle n'aura pas fini d'en voir.

— Vous voulez l'adresse ? 247, Jefferson Avenue... commence Paula.

— Je la connais ! Vous n'avez pas besoin de me la rappeler. Quand je mourrai, ouvrez-moi en deux, et vous trouverez cette adresse gravée sur ma vésicule biliaire. Depuis cinq jours, je l'ai bien entendue plus de mille fois.

Je saisis mon chapeau et franchis la porte.

Le 247, Jefferson Avenue est une maison meublée : une grande bâtisse carrée en béton, avec des volets verts et un dais imposant au-dessus de l'entrée principale.

Le hall d'entrée est plongé dans une pénombre reposante. On n'y trouve pas de fresques, de statues ou de tapisseries bariolées, susceptibles de donner les jetons au poivrot attardé qui rentre chez lui. Un tapis en matière caoutchoutée recouvre les dalles et j'en éprouve l'élasticité sous mes semelles en traversant le hall vers les ascenseurs.

Derrière un écran de palmiers en pots de cuivre, se dissimulent le bureau de réception et le standard. Une fille lit la page illustrée d'un journal, les écouteurs rabattus sur sa poitrine. Elle en a peut-être marre ou alors elle ne m'a pas entendu entrer, car elle ne lève pas la tête, ce qui, dans une taule comme celle-là, est plutôt insolite. D'habitude, on ne te laisse même pas approcher des ascenseurs, avant de savoir chez qui tu vas et d'avoir téléphoné pour s'assurer que t'es attendu.

Mais, au moment où je repousse la porte de l'ascenseur, voilà que surgit, de derrière une colonne, un personnage vêtu d'un complet noir miteux et coiffé d'un chapeau melon enfoncé jusqu'aux oreilles. Il s'amène vers moi.

— C'est-y que vous allez voir quelqu'un, ou c'est-y que vous vous payez la balade histoire de rigoler ?

Son visage est rond, gras et recouvert d'un fin réseau de veines, ses yeux sont enfoncés et durs. Sa bouche, que dissimulent d'épaisses moustaches, doit être mince et méchante. Il a bien le physique de l'emploi : un flic en retraite qui, pour arrondir sa pension, vide les indésirables de la maison.

— Je vais voir quelqu'un... je dis, et je le gratifie d'un sourire, mais mon charme naturel est sans effet sur lui.

— Les visiteurs sont priés de s'annoncer à la réception. Qui c'est que vous voulez voir ?

Il n'a pas l'air plus vache que n'importe quel flic d'Orchid City, mais assez cependant pour faire impression.

Je n'ai nulle envie d'avertir Barratt, de ma visite. Ce ne sera déjà pas marrant si j'entre chez lui à l'improviste. Je sors donc mon portefeuille et produis au jour un billet de cinq dollars. L'œil de la grosse terreur ne quitte plus la coupure et sa langue, semblable à une vieille semelle, prospecte le taillis de sa moustache. Je lui tends le billet. Des doigts boudinés, maculés de nicotine, se referment sur lui — un geste-réflexe, fruit de longues années d'expérience.

— Je vais juste faire une balade, je dis et une fois de plus je découvre à son intention mes deux rangées de dents, couronnes d'or comprises.

— Je vous conseille de faire vinaigre, grogne-t-il, et n'allez pas croire que vous avez acheté ma complaisance. Il se trouve simplement que je ne vous ai pas vu passer.

Là-dessus, il regagne sa cachette derrière la colonne, mais s'arrête en chemin pour jeter à la standardiste un regard mauvais. Celle-ci a abandonné ses bandes illustrées et l'observe avec, sur son petit visage pointu, un sourire plein de sous-entendus.

En tirant la porte de l'ascenseur, je le vois qui traverse le hall vers la réception, sans doute pour partager la prime.

Je monte au quatrième, suis un long couloir aux portes closes. L'appartement de Barratt porte le numéro 4 B-15. Je tourne à angle droit et le trouve, tout au fond d'un cul-de-sac obscur. La radio rugit et comme je m'apprête à sonner à la porte, j'entends un fracas de verre cassé.

Du pouce j'enfonce le bouton de sonnette et attends. Les accents stridents d'un orchestre de jazz parviennent jusqu'à moi, mais aucune voix ne m'invite à entrer. J'appuie encore sur le bouton de toutes mes forces. La sonnerie se superpose aux notes aiguës d'une clarinette. Puis soudain la radio est coupée et la porte s'ouvre.

Un grand garçon blond, en peignoir écarlate, apparaît sur le seuil et me sourit. Son visage mince et blond peut paraître beau à ceux qui aiment les profils dits « de médaille ». Une moustache qui évoque une chenille géante agrmente sa lèvre supérieure. Les pupilles de ses yeux couleur d'ambre sont aussi larges que des pièces d'un *cent*.

— Hello ! fait-il d'une voix basse et traînante, c'est vous qui sonnerez comme ça ?

— Si c'est pas moi, je réponds sans le quitter des yeux, c'est qu'il y a des fantômes dans la baraque.

À voir ses pupilles, je me goure qu'il a sa dose de marijuana. Mieux vaut se tenir à carreaux.

— Moi aussi, j'en connais de bien bonnes, dit-il d'une voix suave.

Son bras se détend, et je vois tout près de ma figure l'éclair d'un tesson de bouteille qu'il avait caché derrière son dos.

Je réussis à esquiver. C'est un coup de chance plutôt que de technique. Et son élan le porte en avant, juste à point pour recevoir au menton mon uppercut du droit. Le choc de l'os contre l'os et le claquement bref de ses dents sont agréables à mon oreille.

Il s'étale sur le sol, sans lâcher son tesson de bouteille. Je prends le temps de le lui enlever et pénètre prudemment dans la pièce. L'air sent le whisky et la fumée de marijuana : odeur que l'on n'est guère étonné de humer dans le logis d'un Barratt. Plusieurs bouteilles de whisky brisées obstruent le foyer de la cheminée. Le mobilier en

acier chromé est renversé dans tous les coins de la pièce, comme si deux poivrots s'y étaient bagarrés. La table chromée, longue de près de trois mètres, gît près de la fenêtre, au carreau fêlé.

L'odeur et les meubles métalliques mis à part, la pièce est vide. Je gagne une porte entrouverte, foulant sans bruit le tapis rouge sang. Dans la chambre que je découvre, les rideaux sont tirés et les lampes allumées. Une fille blonde platinée est couchée sur le lit. Elle porte un collier d'ivoire, une mince chaînette d'or autour de la cheville gauche — et rien d'autre. Elle est jeune et plutôt bien foutue, mais, dans le désordre des draps chiffonnés, elle n'est pas belle à voir. Sa bouche est gonflée comme si elle venait de recevoir un coup et quelques vilaines ecchymoses vert et bleu déparent ses bras et sa poitrine.

On se regarde. Elle ne bouge pas et n'a pas même l'air surpris de me voir. Elle m'adresse un sourire béat et stupide, comme seuls savent en faire les adeptes de la marijuana, quand ils veulent être aimables, mais que l'effort est au-dessus de leurs forces. Elle n'est certes pas en état d'écouter mon boniment. C'est donc à moi de décider si je la laisse là ou si je la ramène chez elle. Il est certain que son père ne sera jamais cité en exemple à une réunion de boy-scouts, mais, au moins, il lui donnera autre chose que du hachisch pour son petit déjeuner. Je me résous donc à l'embarquer.

— Bonjour, Miss Wingrove, si on rentrait chez papamaman, tous les deux ?

Elle ne dit rien. Le sourire est toujours figé sur son éclatante bouche rouge. Je ne crois pas qu'elle m'ait entendu, mais je suis tout à fait certain qu'elle n'a pas la moindre idée de ce qui se passe.

Il me répugne un peu de la toucher, pourtant il est évident qu'elle ne quittera pas l'appartement par ses pro-

pres moyens. Il va falloir la porter. Je me demande ce que la terreur en chapeau melon me dira, quand il me verra traverser le vestibule en charriant la fille à bras-le-corps.

Près de la fenêtre, il y a un autre lit. J'en arrache la couverture et la jette sur le petit corps dépravé.

— Si vous préférez marcher, dites-le-moi, sinon, je vous porte.

Elle me dévisage d'un œil vide, son sourire s'escamote et elle est obligée de faire un effort pour le ramener en place. Mais elle n'a pas d'opinion à formuler.

Je me penche sur elle et glisse mes bras sous ses genoux et sous ses épaules. Je la soulève, et soudain elle se réveille. Elle m'attrape par le cou et se rejette sur son lit. Je perds l'équilibre et m'aplatis sur elle. Elle n'est plus que bras et jambes et je n'arrive pas à m'en dépêtrer.

Je ne veux pas lui faire de mal, mais l'étreinte de ses mains est plutôt horrible et je ne puis supporter le contact de son corps chaud et mou. Avec un ricanement de démente elle s'accroche à moi, ses jambes encerclent mon dos et ses ongles labourent mon cou.

Je saisis ses poignets et m'efforce de briser son étreinte, mais elle est étonnamment forte et je n'ai pas assez de recul pour m'en libérer. On roule au bas du lit et elle m'envoie un coup de boule, puis tente de me mordre au visage.

Nous luttons sur le plancher, bousculant le mobilier. Je prends quelques coups dans la figure et ça fait mal. Alors je lui envoie dans l'estomac un solide qui lui coupe le souffle. Elle s'éloigne de moi, roulant sur elle-même, pantelante. Je me relève. Je m'aperçois que j'ai perdu mon col, qu'un revers de ma veste est arraché et que ma joue égratignée saigne.

Cependant la fille n'a pas abandonné la partie. Elle se tortille sur le plancher, cherchant à retrouver son souffle

et à me poisser de nouveau, quand soudain apparaît Barratt. Il entre doucement, précautionneusement et sur son visage blanc flotte un sourire terne et froid. Dans sa main droite il tient un couteau à longue lame, sans doute un couteau de cuisine.

Avec ses pupilles dilatées, il a l'air d'un aveugle, mais il doit me voir quand même, car il me regarde droit dans les yeux et s'avance sur moi.

Ces yeux morts, ce sourire figé et ce couteau à gigot me donnent des sueurs froides.

— Jette ce couteau, Barratt ! je gueule et je m'éloigne à reculons, en quête d'une arme.

Il s'avance lentement, comme un somnambule, et je comprends qu'il est urgent de l'arrêter, sans quoi il me coincera contre le mur. Je fais un brusque plongeon vers le lit, saisis un oreiller et le lui balance dans la figure. Il s'en va titubant et j'en profite pour bondir de côté et attraper une chaise. Au même instant, il se rue sur moi. Il va buter contre les pieds de la chaise que je brandis à bout de bras et la collision nous fait vaciller. Je retrouve mon équilibre et lève de nouveau la chaise pour l'abattre sur sa tête, lorsque la fille saute sur moi par derrière. Ses bras enserrant ma gorge et m'étranglent. Je commence à me sentir groggy, et comme Barratt s'élançe sur moi, le couteau levé, je vais m'effondrer contre le mur, avec la fille toujours cramponnée à mon cou. Je vois l'éclair du couteau et me jette de côté en poussant un hurlement.

La fille et moi, on s'affale par terre. Elle ne me lâche pas et l'étreinte de ses doigts autour de mon cou est si forcenée que je sens battre mes tempes.

Je parviens à arracher ses mains, au moment où Barratt se penche sur moi. Je me dis que ma dernière heure est venue. Je lance mon pied en avant, mais manque mon but. Barratt brandit la lame. Je tente de lui échapper en roulant sur moi-même, mais je me rends compte que

c'est impossible. La fille, qui est aplatie sous moi, s'accroche toujours. Je ne puis libérer mon bras, je ne puis me retourner. La lame est pointée vers mon ventre... et soudain, j'entends des pas précipités. Barratt se retourne à moitié. Son couteau vise maintenant un point du plancher à quelques centimètres de mon corps. Un homme trapu, aux épaules carrées, surgit de nulle part et d'un geste vigoureux abat sur la tête de Barratt quelque chose qui ressemble à un sac de sable.

Barratt se cambre, fait un brusque écart et tombe à quatre pattes. Il tente de se relever, s'affale, se redresse encore et parvient presque à s'asseoir, mais l'homme aux larges épaules bondit de nouveau et lui assène un deuxième coup sur le crâne.

Tout cela n'a pris que cinq secondes. La fille s'acharne toujours à m'étrangler, et pousse des cris d'orfraie. Je réussis à me retourner face contre terre, pour mettre la fille sur le dessus du tas. Un bras puissant l'arrache à moi et je me mets debout à grand-peine. La fille hurle et se jette sur l'homme trapu, toutes griffes dehors.

Il ne bronche pas, écarte ses mains d'un revers et lui assène un bon coup de sac de sable sur la tempe. Elle s'effondre à ses pieds, comme une bête à l'abattoir.

Il se penche alors, lui soulève la paupière, se redresse et me sourit.

— Salut. Vous n'étiez pas à la fête, on dirait... Je vous ai entendu gueuler. C'est-y qu'il avait vraiment l'intention de vous saigner, ou bien c'était pour rire ?

Je m'essuie le visage et la nuque avec un mouchoir, puis je dis :

— Il était un peu excité. Je crois qu'il ne savait même pas ce qu'il faisait. Il est bourré jusqu'aux yeux. (Je regarde avec un peu d'appréhension le petit tas de bras et de jambes nus sur le tapis.) Vous l'avez drôlement

sonnée. J'espère qu'elle n'a pas de mal. Il faut que je la livre à un mien client.

D'un geste désinvolte, il balaie mes craintes.

— Vous en faites donc pas pour elle. Les camés, faut pas avoir peur de les endormir. D'ailleurs, j'en ai plein le dos de ces deux-là. Depuis trois jours, ils ont pas arrêté de se bagarrer et de gueuler, et moi, je veux pouvoir dormir tranquille.

J'essuie toujours mon visage et ma nuque car je suis inondé de sueur. Le grand couteau de cuisine me fout les jetons.

— Vous habitez ici ? je demande.

— Oui, pour mon malheur. Juste en face. Je m'appelle Nick Perelli, si ça vous intéresse.

Je me présente à mon tour :

— Je vous dois une fière chandelle. Si vous n'aviez pas assommé ce cinglé, il m'aurait proprement éventré.

Perelli sourit. Son mince visage basané s'éclaire d'une lueur amusée. Il n'est pas vilain à regarder, le gars ; il me fait vaguement penser à George Raft. Ses vêtements sont de bonne coupe et il sait les porter.

— C'est donc vous qui dirigez les Universal Services, hein ? Un chouette business. Si j'étais à votre place, je ne me plaindrais pas.

— C'est pas toujours drôle. Vous en avez la preuve. Enfin, il est bien entendu que, si je puis vous être utile en quoi que ce soit, maintenant ou plus tard, vous me ferez signe. Nous vous réserverons notre service catégorie I, et cela aux frais de la maison.

— Entendu, dit-il avec un large sourire. Pour le moment, ça va à peu près, mais on ne sait jamais. (Du bout du pied, il effleure les côtes de la fille, puis la repousse.) C'est un job, ça ?

— Oui, et je ne m'en félicite pas. J'ai pour mission de la ramener à son vieux.

— Et vous croyez qu'il sera content de la récupérer ? À sa place, j'y tiendrais pas. Même si on me refilait un yacht en prime.

Je vais chercher la couverture et la jette sur le corps nu.

— Oh ! son père ne vaut pas beaucoup mieux. Mais, au fait, qu'est-ce qu'il va dire, le chien de garde, en bas, quand il me verra traverser le hall avec ce paquet sur les bras ?

— Maxie ? (Perelli éclate de rire.) Il pavoisera ! Ça fait longtemps qu'il veut en être débarrassé, mais il a peur de Barratt. J'allais justement sortir pour voir ma souris. On descendra ensemble. Je m'arrangerai pour qu'il ne vous embête pas.

— Au poil, je dis. Il ne manquerait plus que je me fasse épingler comme kidnapper.

Il me désigne une porte :

— La salle de bains est là. Si vous voulez faire un brin de toilette. Vous avez une drôle de dégaine. Je surveillerai ce petit monde en attendant.

Je vais dans la salle de bains et je fais de mon mieux pour réparer les dégâts. Je me débarbouille, je raccroche mon revers déchiré à l'aide d'une épingle, mais j'ai quand même l'air de m'être bagarré avec un chat sauvage.

Je ressors, je roule la môme évanouie dans la couverture et je la hisse sur mon épaule.

— Pourvu qu'elle ne revienne pas à elle dans la voiture !

— Aucun danger, dit Perelli avec confiance. Quand je les estourbis, c'est pour longtemps.

Nous montons dans l'ascenseur sans avoir rencontré personne.

L'ascenseur plonge dans les étages et je demande :

— Vous emmenez toujours une matraque quand vous avez rencart avec votre petite amie ?

Il sourit.

— Je ne m'en sépare jamais. Je suis joueur professionnel, et il n'y a rien de tel qu'un bon coup de matraque pour aplanir les différends. Ça m'a dépanné plus d'une fois.

— Le fait est que vous savez vous en servir.

— Ce n'est pas sorcier. Suffit de taper sec. Un petit coup ça ne sert à rien, ça ne fait que les rendre enragés.

L'ascenseur s'arrête sans bruit et nous nous engageons dans le hall.

La standardiste se soulève de sa chaise et nous regarde bouche bée. Sa main tâtonne le long de la table ; elle trouve un bouton et y appuie l'index. Le surveillant en melon surgit comme un diable de derrière sa colonne. Il m'aperçoit, il aperçoit la fille qui ballote sur mon épaule, pousse un grognement sourd et s'avance d'un pas décidé.

— Ça va, Maxie, t'excite pas, dit Perelli. On est en train d'évacuer quelques ordures ménagères. T'excite pas.

Maxie s'arrête pile. Il se penche pour examiner le visage de la fille, reconnaît la cliente et abandonne ses airs de matamore.

— Oh ! celle-là ! Où c'est que vous l'emmenez ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, du moment qu'on l'emmène ? demande Perelli.

Maxie retourne la question dans sa tête et finit par déclarer :

— Très juste. Mais Barratt, il l'a laissée partir comme ça ?

— Il roupille pour le moment, dis-je. On a pensé que ce serait vache de le réveiller.

Maxie regarde les égratignures de mon visage et siffle doucement.

— Ouais. Mettons que je ne vous ai pas vus, les gars. (Il fait signe à la standardiste.) T'entends, Gracie, on n'a vu personne !

La fille opine de la tête et se replonge dans son journal. Maxie nous congédie du geste.

— Attention, des fois qu'il y aurait des flics dans les parages...

Nous descendons les marches vers le trottoir ensoleillé. Il n'y a pas de flics dans les parages.

Je couche la gosse évanouie sur le siège arrière et claque la portière.

— Bon, je fais, encore une fois, merci. Je peux dire, sans trop m'avancer, que vous m'avez sauvé la vie. (Je donne ma carte à Perelli.) N'oubliez pas, n'importe quand, n'importe où, je ne serai que trop heureux d'égaliser le jeu.

... C'est facile à dire, mais quand je vois le tour qu'ont pris les événements, je me fais l'effet d'un singe avec une casserole au bout de la queue. Car trois semaines ont passé et je me vois dans l'obligation de tenir ma promesse.

III

Jack Kerman, long, maigre et sec, est étendu de tout son long sur mon divan — silhouette immaculée, vêtue d'un complet de flanelle vert bouteille, d'une chemise de soie crème et chaussée de daim marron. En équilibre sur sa poitrine est posé un verre de whisky à l'eau. D'une main alanguie et un peu incertaine, il bat la mesure d'un morceau de jazz que déverse la radio.

Je suis vautré face à lui dans un de ces fauteuils où l'on enfonce jusqu'au sol et contemple par la fenêtre ouverte le clair de lune sur le Pacifique. Je me demande

vaguement s'il vaut mieux aller prendre un bain ou me préparer un autre verre.

La fille de Wingrove n'est plus que de l'histoire ancienne et c'est à peine si je me rappelle qui est Perelli. Il y a déjà dix jours que j'ai ramené la petite droguée évanouie au sein de sa famille et, tout au moins en ce qui me concerne, l'affaire est classée.

— J'ai l'impression qu'il serait temps de prendre des vacances, dit soudain Kerman. Ce travail infernal finira par me donner des ulcères. Ce qu'on devrait faire, c'est fermer la boutique pendant quelques mois et filer aux Bermudes ou à Honolulu. Je commence à être fatigué des attractions locales. Qu'on me donne quelque chose d'un peu plus pimenté : des jupes en feuilles de bananier, par exemple, au lieu de ces éternels pyjamas de plage. Des trucs un peu olé-olé, quoi ! Qu'est-ce que t'en penses, Vic ? On y va ? On peut se payer ça !

— Toi peut-être, mais sûrement pas moi. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'on ferait de Paula ?

Kerman avale une longue gorgée de whisky, soupire et prend une cigarette.

— Paula, c'est tes oignons. Cette fille est un danger public. Elle ne pense qu'au boulot et au fric. À propos, tu pourrais lui dire de me laisser tranquille. À l'entendre, on dirait que je ne vaux pas le fric que je gagne.

— Et tu crois que tu le vaux ? dis-je en fermant les yeux. Tu crois qu'on le vaut, tous, tant qu'on est ? En tout cas, faut pas compter sur des vacances, Jack. On arrive au plafond et s'agit de s'y maintenir. Si on ferme l'agence, dans une semaine les gens nous auront oubliés. Tu peux pas te permettre de t'arrêter, dans ce genre de boulot.

Kerman grogne :

— T'as peut-être raison. Faut dire que j'ai une petite rouquine qui me coûte les yeux de la tête. Je ne sais pas

ce qu'elle s'imagine. Elle doit croire que je suis fabricant de billets. Note bien, c'est pas une méchante gosse. Elle ne se fait pas prier et c'est ce que j'aime chez une fille. Mais ce qui m'embête...

Là-dessus, le téléphone se met à sonner.

Kerman lève la tête et jette à l'appareil un regard mauvais.

— Réponds pas, me conseille-t-il. C'est peut-être un client.

— À dix heures dix ? Penses-tu ! dis-je en m'arrachant à mon fauteuil. C'est sans doute quelque gracieux spectre de mon passé qui me rappelle à son souvenir.

— Dans ce cas, tu ferais mieux de me passer l'appareil. Causer aux femmes, ça me connaît.

Je lui lance un coussin à la tête et prends le récepteur.

— Allô ?

Une voix d'homme demande :

— C'est bien monsieur Malloy à l'appareil ?

Une voix propre à faire passer le frisson le long des échine féminines. Une voix qui évoque une haute silhouette virile, un beau visage hâlé, un compagnon agréable, qui viendrait plus volontiers prendre une tasse de thé en l'absence du mari que se joindre à la veillée familiale. Je suis peut-être injuste, mais telle est l'image qui surgit devant moi au son de cette voix vibrante de baryton.

— Moi-même, dis-je. À qui ai-je l'honneur... ?

— Je m'appelle Lee Dedrick. J'ai essayé de vous joindre à votre agence, mais je n'ai pu toucher personne.

— Je suis désolé ! Les bureaux ferment à six heures.

— Et c'est déjà pas mal, murmure Kerman, en tassant le coussin sous sa tête. Dis-lui qu'on a la scarlatine et qu'on garde le lit.

La voix devient plus brève :

— Mais vous avez, sans doute, une permanence de nuit ?

— C'est la permanence de nuit qui vous parle, monsieur Dedrick.

— Ah ! bon. Je vois...

Il fait une pause et reprend :

— Puis-je vous demander de venir chez moi immédiatement ? C'est plutôt urgent.

Malgré le ton autoritaire, j'ai soudain l'impression qu'il a peur. Sa voix est curieusement instable, haletante même. Négligeant la mimique de Kerman qui me fait signe de raccrocher, je demande :

— Pouvez-vous me préciser le genre de travail que vous voulez nous confier, monsieur Dedrick ?

C'est d'abord le silence, et je prête l'oreille au bruit précipité, inégal du souffle à l'autre bout du fil.

— Il y a quelques minutes, j'ai reçu un coup de téléphone. Quelqu'un m'avertissait que j'allais être kidnappé ce soir. Une plaisanterie de mauvais goût, vraisemblablement. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux faire face à toutes les éventualités. Il se trouve que ce soir, je suis seul chez moi, si l'on excepte le chauffeur. C'est un Philippin et j'ai l'impression qu'en cas d'alerte il ne me serait pas d'un grand secours.

Cette histoire me semble pour le moins bizarre.

— Avez-vous idée pourquoi on voudrait vous kidnapper ?

Nouvelle pause. J'entends une fois de plus le souffle précipité. Ça me fait un effet étrange et, somme toute, désagréable. C'est comme si je voyais devant moi un visage décomposé par la peur.

— Il se trouve que je suis le mari de Serena Marshland, répond-il brièvement. Je vous serais reconnaissant de ne pas perdre de temps à poser des questions oiseuses. Je pourrai à loisir satisfaire votre curiosité quand vous serez là.

Je n'aime pas ses façons, mais je me rends compte qu'il est en proie à l'épouvante. D'autre part, je n'ai nulle envie d'entreprendre ce boulot. J'ai travaillé toute la journée et j'aimerais mieux passer ma soirée à vider des godets en compagnie de Kerman. Mais ce n'est pas comme ça qu'on fait prospérer un business. De plus, Serena Marshland est à la tête d'une fortune qui est la quatrième du monde.

— Où êtes-vous, monsieur Dedrick ?

— La maison s'appelle « Ocean End ». Vous devez la connaître. Elle est assez isolée. Vous me feriez plaisir en venant rapidement.

— Oui, je la connais. Je vous retrouve dans dix minutes.

— Il y a une allée privée qui donne sur la route de la corniche. La grille sera ouverte. Pour tout dire, je viens à peine d'emménager et...

Il s'interrompt soudain. J'attends, mais rien ne me parvient. Je dis :

— Allô ?

Je perçois encore un souffle haletant, mais aucune voix ne me répond.

— Allô ? Monsieur Dedrick ?

Son souffle n'est plus perceptible. Il y a un long silence, puis un faible déclic. La ligne est coupée.

IV

« Ocean End » est située dans les dunes de sable à quelque cinq kilomètres de mon bungalow. La résidence a été aménagée vers 1930 pour un millionnaire qui n'y a jamais vécu. Il avait été victime d'un krach financier et s'était suicidé, avant même d'en avoir pris possession. Pendant plusieurs années la maison est restée vide, puis

elle a été achetée par une société anonyme. Celle-ci a amassé plein de fric en la louant à des nababs de passage et à des nobles étrangers, trop gourmés pour descendre à l'Orchid Hôtel. La propriété est maintenant un des sites les plus célèbres du coin. Selon le slogan publicitaire, c'est le château de rêve du millionnaire.

Les jardins en terrasses couvrent près de quarante hectares et la piscine est construite moitié en sous-sol, moitié en plein air. La maison, elle-même, de style italien baroque, allie le béton à la pierre coraline. À l'intérieur, elle est décorée de fresques et d'objets d'art réputés.

Ma Buick file le long de l'allée privée, longue de près de trois kilomètres, qui conduit à la résidence... La route est belle, large, bordée de palmiers royaux.

— J'ai toujours voulu voir cette baraque, dit Kerman. (Il se penche en avant pour scruter les cercles symétriques des phares qui fuient devant nous.) Je me suis même amusé à m'imaginer que je la louais pour une semaine... À ton idée, ça me coûterait combien ?

— Dix ans de ta paie.

— Eh ! oui, t'as sans doute raison. Vaut mieux continuer mon rêve.

— Dis donc, Jack, je me fais du mauvais sang pour ce mec. Pourquoi a-t-il raccroché comme ça, au milieu d'une phrase ?

— Tu sais bien comment c'est fait, ce genre de salauds. C'est tellement flemmard que ça se fatigue rien qu'en respirant.

— J'ai comme une idée que quelqu'un est entré pendant qu'il me parlait et qu'il n'a pas voulu être entendu.

— Toi, tu as le chic pour voir le mystère partout. Je parie qu'il en a eu marre de faire la causette avec toi, et qu'il a arrêté les frais. Ils sont tous pareils, ces pontes. Ils n'ont pas besoin d'être polis, eux. C'est pas comme nous.

J'aperçois devant moi la grille principale de la propriété. Elle est grande ouverte. Je ne ralentis pas. Nous entrons en trombe dans le parc, en suivant une large chaussée bordée de massifs géants de rhododendrons.

— Dis donc, il n'y a pas le feu ! gémit Kerman.

— Le mec m'a paru affolé et j'ai comme une idée qu'il est dans une mauvaise passe.

Je lance la Buick dans un long virage et soudain, dans la lumière des phares, je découvre la maison, qui semble se précipiter sur nous. J'écrase le frein et Kerman pousse un soupir d'angoisse. Les pneus malmenés geignent, mais je parviens à faire stopper ma Buick à quelques centimètres de la balustrade qui entoure une esplanade privée.

— Pourquoi tu t'arrêtes, au fait ? demande Kerman en s'essuyant le visage. T'as qu'à foncer dans la maison au volant de ta bagnole. Moi, je ne demande pas mieux, j'aime pas marcher.

Je me sens un peu étourdi, moi aussi, mais je réponds :

— Tu t'énerves pour rien. D'abord tu picoles trop.

Je descends de voiture et il me suit. À gauche, devant l'entrée principale, il y a une voiture, les phares en veilleuse, immense et luisante comme un paquebot. À l'exception d'une porte-fenêtre illuminée au bout de la terrasse, la maison est obscure.

— On sonne ou on entre par là ? demande Kerman, désignant du pouce la fenêtre éclairée.

— On va d'abord jeter un coup d'œil, dis-je. Si on ne voit personne, on sonnera. T'as ton feu ?

— Tiens, prends-le, toi, me dit Kerman dans un élan de générosité en me poussant le 45 dans la main. Il abîme la ligne de mon complet.

— Et il se trouve comme par hasard que celui qui porte le feu marche devant.

— Ce que tu peux avoir l'esprit mesquin ! Franchement, je me demande pourquoi je travaille pour toi.

— Sans doute pour toucher ta paie en fin de mois, mais tu t'avances en appelant cela du « travail ».

Nous suivons sans bruit le bord de la terrasse, tout en échangeant ces remarques chuchotées. En approchant de la porte-fenêtre éclairée, je fais signe à Kerman de se taire. Il me donne une légère poussée pour m'inviter à aller de l'avant. Je fais quelques pas, tandis qu'il garde les arrières. J'arrive devant la porte-fenêtre ouverte et jette un coup d'œil à l'intérieur. La pièce, longue et rectangulaire, est décorée en style mexicain : de somptueux tapis recouvrent le parquet, des selles et des brides sont accrochées aux murs, de larges divans sont disposés devant les fenêtres et autour de la cheminée vide.

Sur la table il y a un téléphone et un verre plein de liquide qui ressemble à du whisky-soda. Un mégot de cigarette a glissé du cendrier et a brûlé la surface polie de la table.

Il n'y a personne dans la pièce.

Je fais signe à Kerman.

— C'est drôlement rupin, dit-il, en regardant par-dessus mon épaule. Tu te vois habitant dans une taule pareille ?... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

J'entre dans la pièce. Ce mégot et ce verre de whisky plein me chiffonnent. Kerman pénètre à ma suite et contourne l'un des divans pour examiner une selle mexicaine pendue au mur. Il fait deux pas, puis s'arrête si brusquement que ses cheveux lui retombent sur les yeux.

— Nom d'une pipe !

D'un bond, je le rejoins.

Un homme vêtu de l'uniforme noir des chauffeurs est étendu sur le dos. Je n'ai pas besoin de le toucher pour savoir qu'il est mort. Il y a un trou rouge sombre au

milieu de son front et le sang, qui a coulé en abondance, imbibe le tapis mexicain. Ses mains d'un jaune brun sont raides, ses doigts sont recourbés comme des serres et son mince visage brun garde encore une expression d'épouvante.

— Bon sang ! dit Kerman à mi-voix, il m'a foutu un drôle de choc.

Je me penche pour effleurer la main crispée. Elle est encore tiède. Le bras que j'ai soulevé retombe, inerte, sur le tapis. Il n'y a pas longtemps que l'homme a cessé de vivre.

— Ça doit mal aller pour Dedrick, dis-je. Ils ont dû le surprendre pendant qu'il me téléphonait.

— Tu crois qu'ils l'ont kidnappé ?

— C'en a tout l'air. Va donc appeler la police, Jack. Nous on ne peut plus rien faire. Brandon, comme tu sais, ne nous porte pas dans son cœur. S'il se met dans l'idée que nous avons pris le temps de faire notre petite enquête personnelle avant d'alerter les autorités, il va faire un raffut terrible.

Sur le point de décrocher l'appareil, Kerman s'arrête et, la tête inclinée sur l'épaule, prête l'oreille :

— On dirait le bruit d'une voiture...

Je sors sur la terrasse.

C'est une voiture, en effet, et elle arrive à toute allure. J'entends le bourdonnement de son puissant moteur et le gémissement des pneus dans le tournant.

— Attends une seconde, dis-je.

À travers les arbres, j'aperçois les faisceaux des phares et, un instant plus tard, la voiture elle-même débouche dans le virage et stoppe à quelques mètres de la Buick.

Je traverse la terrasse et m'arrête au sommet des marches qui mènent au jardin pour observer la fille qui descend de la voiture.

Dans la clarté incertaine de la lune, et sous le feu croisé des phares, je distingue tout juste sa silhouette. Je constate cependant que la nouvelle arrivée est grande, élancée et qu'elle ne porte pas de chapeau.

— Lee...

Elle s'interrompt et lève la tête vers moi.

— C'est toi, Lee ?

— M. Dedrick semble être absent, dis-je en descendant les marches à sa rencontre.

Elle s'immobilise, le souffle coupé, puis se tourne à moitié comme pour prendre la fuite, mais réussit à réprimer son impulsion pour me faire face.

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Vic Malloy. M. Dedrick m'a téléphoné il y a à peu près un quart d'heure. Il m'a demandé de venir ici.

— Oh !... (Elle semble étonnée, désespérée.) Et vous dites qu'il n'est pas chez lui ?

— J'en ai du moins l'impression. Dans toute la maison, il n'y a que cette pièce là-bas qui soit éclairée. M. Dedrick ne s'y trouve pas. Et le reste est obscur.

Tout en parlant, je m'avance pour la regarder de plus près. Je constate qu'elle est brune, assez jeune et qu'elle porte une robe du soir. Elle me paraît jolie.

— Mais il doit être ici, fait-elle d'une voix brève.

— Puis-je vous demander... À qui ai-je l'honneur... ?

Elle hésite une fraction de seconde, puis se décide :

— Je suis Mary Jerome, la secrétaire de Mme Dedrick.

— J'ai une nouvelle fort désagréable à vous apprendre. J'ai trouvé le chauffeur de M. Dedrick là-bas... (Je désigne la fenêtre éclairée.)... Il est mort.

— Mort ? (Elle se raidit.)

— Il a été tué d'une balle en plein front.

Elle titube et j'ai l'impression qu'elle va s'évanouir. Je la saisis par le bras et la soutiens :

— Vous voulez vous asseoir une minute dans la voiture ?

Elle s'écarte de moi.

— Non, ça va très bien. Faut-il comprendre qu'il a été assassiné ?

— C'en a tout l'air. En tout cas, ce n'est certainement pas un suicide.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Lee... à M. Dedrick ?

— Je n'en sais rien. Il m'a téléphoné pour me dire que, s'il fallait en croire un informateur anonyme, il allait être victime de kidnappers. Je suis arrivé ici et j'ai trouvé son chauffeur mort.

— Kidnappé ? Oh ! (Elle frissonne. Son souffle est précipité.) C'est lui qui a dit ça ? Vous en êtes bien sûr ?

— Mais oui. On s'apprêtait justement à perquisitionner dans la maison. Ça fait à peine trois minutes qu'on est là. Voulez-vous nous attendre dans votre voiture ?

— Oh non ! J'irai voir avec vous. Pourquoi voulaient-ils le kidnapper ?

— Je lui ai posé la question. Il m'a répondu qu'il était le mari de Serena Marshland.

Elle passe vivement devant moi, monte les marches en courant et traverse la terrasse d'un pas rapide. Je la suis. Kerman franchit la porte-fenêtre et lui barre le passage.

— N'entrez pas, ça vaut mieux, dit-il doucement.

— Avez-vous vu M. Dedrick ? demande-t-elle sèchement en levant la tête vers lui.

La lumière de la chambre tombe en plein sur son visage. Elle est ravissante, mais il y a en elle quelque chose de dur, de froid. Ses yeux sont beaux, sa bouche et son menton énergiques. Je lui donnerais dans les trente ans, cependant je la vois mal dans ses fonctions de secrétaire de millionnaire. Ses vêtements ont dû coûter cher :

elle porte, avec l'autorité et la grâce d'un mannequin, une robe pourpre, sans bretelles, sous une cape de soie.

Kerman hoche la tête :

— Mais cherchez-le, je vous en prie. Vous n'avez qu'à y aller, tous les deux... fouillez la maison de fond en comble !

Je fais signe à Kerman :

— Téléphone d'abord à la police, Jack.

Kerman va téléphoner et la fille en profite pour s'avancer dans la pièce. Elle se penche sur le corps du chauffeur. Je la vois pâlir et m'approche d'elle, mais elle retrouve son sang-froid et s'écarte.

— Venez donc sur la terrasse, dis-je. Laissez Kerman chercher M. Dedrick.

Je pose ma main sur son bras, mais elle se dégage avec un petit frisson et sort.

— C'est affreux, dit-elle. Je voudrais bien que vous vous occupiez de trouver M. Dedrick au lieu de me suivre comme une ombre. Pourquoi vous a-t-il téléphoné, à vous ? Il vous connaît ?

— Je suis le directeur des Universal Services. Il a dû tomber sur un de nos placards publicitaires.

Elle porte la main à son visage et s'appuie à la balustrade.

— Je ne suis pas très au courant... Qu'est-ce que c'est au juste : Universal Services ? Je ne suis à Orchid City que depuis quelques heures.

— Nous nous chargeons de toutes les missions possibles et imaginables : depuis l'enquête pour divorce jusqu'au toilettage d'un caniche. M. Dedrick, lui, nous a demandé un garde du corps. Mais j'ai bien peur d'être arrivé trop tard.

Elle a un geste de dénégation :

— Je refuse de le croire. Je vous en prie, assurez-vous qu'il n'est pas dans la maison. Je suis sûre que vous le trouverez quelque part dans les étages.

— Kerman s'en occupe. D'après ce que m'a dit M. Dedrick, il venait d'emménager et se trouvait seul dans la maison avec son chauffeur. Est-ce exact ?

— M. Dedrick a loué cette maison pour l'été. Il est resté quelques jours à New York avec Mme Dedrick, dit-elle précipitamment. Ils arrivaient de Paris. M. Dedrick a pris l'avion de New York il y a quelques jours. Il a précédé sa femme ici pour préparer la maison. Mme Dedrick doit arriver demain. Quant à moi, j'ai quitté New York en même temps que M. Dedrick, pour l'aider dans ses préparatifs. Nous sommes descendus à l'Orchid Hôtel. M. Dedrick avait l'intention de visiter la maison aujourd'hui et je devais le retrouver dans le courant de la soirée.

— Je vois...

Kerman nous rejoint sur la terrasse.

— Il n'y a personne dans la maison, dit-il.

— Tu veux jeter un coup d'œil dans le jardin ?

Il a pour Mary Jerome un rapide regard appréciateur, puis il descend les marches et disparaît.

Je demande :

— Il ne vous a jamais parlé d'une tentative de kidnapping, n'est-ce pas ?

— Oh ! non.

— Il a quitté l'hôtel à quelle heure ?

— À sept heures et demie.

— Il m'a appelé à dix heures dix. Je me demande ce qu'il a fabriqué ici pendant deux heures et quarante minutes. Vous avez une idée ?

— Je pense qu'il a visité la maison... Mais, dites-moi, vous ne voulez pas vous joindre à votre camarade et l'aider dans ses recherches ? M. Dedrick est peut-être quelque part aux alentours, dans un état grave...

Je commence à me rendre compte qu'elle veut surtout se débarrasser de moi.

— J'aime mieux vous tenir compagnie jusqu'à l'arrivée de la police. Il ne manquerait plus que vous soyez kidnappée, vous aussi.

— Je... je crois que c'est plus que je ne puis supporter. Je retourne à l'hôtel, dit-elle d'une voix soudain rauque. Dites-le aux policiers, s'il vous plaît. Ils n'ont qu'à venir à l'hôtel s'ils veulent me parler.

— À mon avis, il serait préférable d'attendre, dis-je calmement.

— Non, toute réflexion faite, je m'en vais. Il... il est peut-être à l'hôtel. Je ferais mieux d'y aller.

Elle fait demi-tour et je la saisis par le poignet.

— Désolé, mais il est indispensable que vous restiez là, jusqu'à ce que les policiers arrivent.

Elle me regarde fixement et ses yeux dans le clair de lune ont un éclat dur.

— Si vous estimez que c'est indispensable...

— En effet.

Elle ouvre son sac.

— J'ai l'impression qu'une cigarette s'impose.

Elle fait le truc avec une aisance parfaite. Je me trouve face à face avec un calibre 25, pointé vers mon diaphragme.

— Allez, rentrez dans la maison !

— Voyons...

— Rentrez ! (Sa voix n'a rien de rassurant.) Si vous ne rentrez pas, je tire !

— Vous vous foutez le doigt dans l'œil... Enfin... puisque vous y tenez...

J'entre dans le vestibule. Au même instant, je l'entends descendre en courant les marches de la terrasse. Je bondis vers la balustrade en gueulant dans la nuit :

— Suis-la, Jack ! Mais fais gaffe, elle est armée !

Puis je me précipite derrière elle.

Une maigre détonation éclate et la balle du 25 passe en sifflant tout près de ma tête. Je me planque derrière un bouquet de palmiers. De nouveaux coups de feu retentissent, en même temps que les cris excités de Kerman. Puis un moteur se met à vrombir, le revolver aboie encore et la voiture se lance à toute allure dans le tournant.

Je galope jusqu'à l'extrémité de la terrasse, avec l'intention de poursuivre Mary dans la Buick. Mais elle a pensé à tout : sa dernière balle est allée se loger dans une de mes roues arrière.

Kerman surgit de l'obscurité.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, furieux. Elle a essayé de me buter !

V

Nous sommes installés tous les deux devant la cheminée de la bibliothèque, tandis qu'un flic impassible garde la porte et nous observe sans en avoir l'air.

Nous avons fait nos petits rapports à l'inspecteur principal Mac Graw et il ne nous reste plus qu'à attendre Brandon. Quand nous avons appris à Mac Graw la situation sociale de Dedrick, il a déclaré que le commissaire voudrait sûrement nous interroger. Et voilà pourquoi nous attendons.

Dans la pièce voisine, les gars de la Criminelle s'affairent, cherchant les empreintes digitales, photographiant le corps et la chambre et furetant en quête d'indices.

Le téléphone fonctionne sans arrêt, des voitures arrivent et repartent. Au bout d'un moment, j'entends une voix forte et hargneuse et pousse Kerman du coude :

— C'est Brandon !

— Il sera fou de joie de nous trouver ici, dit Kerman avec un bon sourire.

Le flic lui lance un regard noir et commence à s'agiter. Machinalement il tire sur les pans de sa veste et examine ses boutons d'un œil critique. Le commissaire Brandon, chef de la police locale, est une vache. Il terrorise sans exception tous ses subordonnés.

Le silence retombe dans la pièce comme un nuage de poussière. Une demi-heure s'écoule. Ma montre indique maintenant minuit et quart. Kerman s'est assoupi. Je songe qu'un verre d'alcool me ferait du bien.

Soudain la porte s'ouvre brutalement et Brandon fait son entrée, suivi de l'officier de police Mifflin, de la brigade criminelle.

Je secoue Kerman et il ouvre les yeux. Brandon nous examine avec l'œil scandalisé d'un grand duc qui découvre sur ses draps des traces de chaussures crottées.

Brandon est petit et trapu. Son rond visage est blanc, rose, et jouffu, couronné d'une chevelure drue et neigeuse. Ses yeux sont froids et fureteurs. Il n'est pas très futé, mais il a de l'ambition et se tire pas mal d'affaire, en se servant des idées de Mifflin et en récoltant la gloire. Il est chef de la police depuis dix ans, roule en Cadillac, sa maison a sept chambres à coucher, sa femme un manteau de vison, son fils et sa fille font leurs études universitaires. Ce n'est pas son salaire, on s'en doute, qui lui permet ce train de vie. Le bruit court, évidemment, qu'il se laisse acheter, mais jusqu'à présent personne ne s'est risqué, que je sache, à en apporter la preuve. On prétend qu'au cours de sa carrière il lui est arrivé de camoufler des pièces à conviction. En tout cas, il recommande à ses flics d'être impitoyables. C'est un homme très puissant — un homme dangereux.

— Alors vous êtes dans le coup, hein ? dit-il, de sa voix dure et sèche. Comme déterreurs de cadavres, vous feriez la pige à une meute de chacals.

Nous gardons le silence. Un mot malheureux lâché devant Brandon, et on est sûr de se retrouver derrière les barreaux.

Il toise le flic, qui se tient raide comme un mannequin de bois !

— Dehors !

Le flic se retire sur la pointe des pieds et ferme la porte, comme si elle était faite en papier à cigarettes.

Mifflin me fait un lent clin d'œil complice derrière le dos de Brandon.

Brandon s'assoit, étend ses courtes jambes grasses, repousse vers la nuque son chapeau de feutre raide et noir, et fouille ses poches, en quête de son éternel cigare.

— Bon, récapitulons, dit-il. Il y a un ou deux points que je tiens à vérifier. Allez-y, Malloy, répétez-moi ce que vous avez dit à Mac Graw. Je vous arrêterai quand j'aurai appris ce qui m'intéresse.

Je commence d'une voix quelque peu impatiente :

— Kerman et moi-même, nous passions la soirée dans mon bungalow. À vingt-deux heures dix, le téléphone sonne. L'homme que j'ai au bout du fil, et qui prétend se nommer Lee Dedrick, me demande de venir ici immédiatement. Il me déclare avoir reçu un coup de téléphone d'un correspondant anonyme qui l'a prévenu qu'il allait être l'objet d'une tentative de kidnapping.

— C'est bien ce qu'il vous a dit ? Vous en êtes bien sûr ? demande Brandon en faisant sauter la cellophane d'un cigare avec l'ongle manucuré de son pouce.

— Mais oui.

— Il est établi que, de toute la journée, le numéro d'ici n'a pas été demandé de l'extérieur. Qu'en dites-vous ?

— On a peut-être téléphoné à l'hôtel.

— Non. La chose a été contrôlée.

— Est-ce qu'on n'a pas appelé la ville d'ici, en dehors de la communication que j'ai reçue ?

— Si. On a demandé le numéro d'une cabine publique. Et après ?

Mifflin prononce de sa voix basse et pesante :

— On a pu lui dire dans le courant de la journée de téléphoner ce soir à tel numéro. C'est peut-être comme ça qu'il a reçu l'avertissement...

Brandon jette un coup d'œil par-dessus son épaule et fait mine de s'apercevoir pour la première fois de la présence de Mifflin. Bien qu'il utilise pour son compte les idées de Mifflin, il s'ingénie à lui faire sentir que son poste à la police n'est qu'une sinécure.

— C'est possible, dit-il, mais il est également possible que Malloy nous raconte des bobards. (Il me regarde et découvre ses petites dents régulières.) Hein, Malloy ?

— Non, je ne mens pas.

— Dites-moi, pourquoi Dedrick s'est-il adressé à vous, au lieu d'appeler la police ?

J'ai une réponse sur le bout de la langue, mais j'ai idée qu'elle ne sera pas du goût de Brandon. Je me contente donc de répliquer :

— Il avait sans doute envisagé la possibilité d'un coup monté par un mauvais plaisant et ne voulait pas se couvrir de ridicule.

— Bon, bon. Continuez. Je veux entendre la suite, dit Brandon en allumant son cigare.

Il le fait tourner entre ses lèvres minces et appesantit sur moi son regard.

— Au milieu de la conversation, le silence s'est fait tout à coup. Je lui ai parlé, mais n'ai plus obtenu de réponse. J'ai entendu sa respiration à l'autre bout du fil, puis plus rien. Il avait raccroché.

— C'est à ce moment-là que vous auriez dû alerter la police, grince Brandon. Vous auriez pu deviner que quelque chose ne tournait pas rond.

— J'ai pensé que Dedrick avait peut-être raccroché en voyant entrer le chauffeur, qu'il voulait laisser dans l'ignorance du danger. Je ne suis pas cinglé au point de foutre la police sur une affaire, lorsque mon client s'appelle Dedrick, et qu'il n'en a pas exprimé le désir.

Brandon me lance un regard furibond et fait tomber la cendre de son cigare.

— Ce qui est sûr, c'est que vous ne serez jamais à court d'arguments, dit-il d'un ton aigre. Enfin... continuez ! Vous êtes venus ici et vous avez découvert Souki. C'est bien ça ?

— Souki ? C'est le nom du chauffeur ?

— Oui, s'il faut en croire les lettres retrouvées dans ses poches. Avez-vous rencontré quelqu'un en route ? Avez-vous aperçu une voiture ?

— Non. Dès que nous avons découvert le corps, j'ai dit à Kerman de téléphoner à la police. Mais au moment où il allait le faire, la fille est arrivée.

Brandon tripote son gros nez :

— Oui, et alors ? Cette fille ? Quel nom vous a-t-elle donné déjà ?

— Mary Jerome.

— Ouais. Mary Jerome !

Il exhale un nuage de fumée qui dissimule un instant son visage et reprend :

— Elle a prétendu être la secrétaire de Mme Dedrick, hein ?

— Oui.

— Elle n'est pas descendue à l'Orchid Hôtel.

Je garde le silence.

— Elle avait bien l'allure d'une secrétaire ?

— Non.

— À votre avis, elle était de connivence avec les kidnappeurs ?

— Je ne crois pas. Elle m'a paru sincèrement étonnée, quand je lui ai raconté la chose. Et, de plus, pourquoi serait-elle revenue sur les lieux après l'enlèvement de Dedrick, si elle était au courant ?

— Très juste, Malloy, fait Brandon avec un sourire torve. Vous êtes sur la bonne voie. Elle avait l'air bouleversée, d'après vous ?

— En effet.

Il se cale dans le fauteuil, regarde le plafond et se plonge dans ses réflexions. Au bout d'un moment, il reprend :

— Écoutez-moi, et tenez-vous-le pour dit : quand la presse s'emparera de cette histoire, les journalistes vont s'exciter et ça va faire un boucan terrible. La femme à Dedrick, c'est quelqu'un d'important ! Je dirais même, c'est une personnalité. De plus, elle a plein d'amis influents. On risque de faire la gaffe-maison, aussi bien vous que moi, si on n'est pas très prudents. Moi, je serai prudent, et vous, vous ferez ce qu'on vous dira.

Je le regarde. Il me regarde.

— Je parie que la même Jerome est la maîtresse de Dedrick, poursuit Brandon. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Il vient ici pour louer la maison. Mme Dedrick reste à New York. On ne sait pas grand-chose de ce Dedrick. On n'a pas eu le temps de faire des recherches sérieuses, depuis que l'affaire a éclaté. Néanmoins, on a commencé une petite enquête. Le mariage a été célébré en secret. Dedrick et sa femme se sont connus il y a deux mois à Paris, et se sont mariés. Le vieux Marshland, le père de Mme Dedrick, n'a connu la nouvelle que lorsqu'ils ont débarqué chez lui à New York, comme mari et femme. Je ne sais pas pourquoi ils ont gardé leur mariage secret... Il n'est pas impossible que Dedrick soit un individu des plus douteux. Dans ce cas, sa femme a préféré mettre Marshland devant le fait

accompli, plutôt que de lui présenter un prétendant sujet à caution. Ce n'est qu'une hypothèse, et d'ailleurs, tout cela ne me regarde pas. Mais tout paraît indiquer que Dedrick fricotait avec une autre femme — et cette femme, c'est Mary Jerome. Il est évident qu'ils avaient l'intention de passer la nuit dans cette maison, ensemble. Mais Dedrick a été enlevé, sans avoir eu le temps de prévenir sa petite amie. Les faits s'emboîtent à merveille. Vous comprenez maintenant pourquoi elle ne voulait pas être interrogée par la police, pourquoi elle a tiré sur vous et pourquoi elle s'est taillée avant notre arrivée ? Et je ne me gêne pas pour vous le dire, j'aime autant qu'elle ait pris la tangente.

Il s'interrompt, attendant ma réaction. Mais je n'ai rien à ajouter. Je songe qu'il a, sans doute, raison. Les faits, comme il dit, s'emboîtent merveilleusement.

— Voilà pourquoi je tenais à avoir avec vous cette petite conversation, Malloy, reprend-il, sans détourner de mon visage son regard froid. Dedrick a été kidnappé. Parfait. Ça, c'est quelque chose qui est de mon ressort, mais le reste ne nous concerne pas. Je vous engage à garder pour vous l'incident Mary Jerome. Si vous en parlez, vous le regretterez. Je vais vous faire citer tous les deux comme témoins et pendant tout le temps que vous resterez dans les locaux, mes gars vont s'entraîner un peu à vous bousculer. Vous savez ce qui vous attend si le nom de cette fille est communiqué à la presse. Dans cette affaire, il faut bien se garder de remuer la boue. Je veux que Mme Dedrick soit ménagée le plus possible. C'est déjà assez pénible de perdre son mari dans de telles conditions. Il faut donc qu'elle ignore à tout prix la mauvaise conduite du jeune homme. Compris ?

Je pense aux éventuelles et puissantes relations de Mme Dedrick. Le gouverneur, peut-être, — qui n'hésiterait pas à dégommer Brandon sur un mot de l'héritière.

Le chef de la police ne songe nullement à sauvegarder les intérêts de la jeune femme ni à épargner sa dignité. Il n'est préoccupé que de sa propre sécurité.

— Ouais, dis-je.

— O.K., fait Brandon en se levant. Tâchez de fermer vos gueules, sinon il vous en cuira. Et maintenant, foutez le camp, tous les deux, et ne remettez plus les pieds ici. Si vous refoutez le nez dans cette affaire, je m'arrangerai pour vous faire regretter d'être venus au monde.

— Ce sera une sensation tout à fait familière, dit Kerman d'une voix alanguie, en gagnant la porte. Les trois quarts du temps, c'est avec ce regret que je me réveille le matin.

— Foutez-moi le camp ! aboie Brandon.

Nous quittons la pièce.

CHAPITRE II

I

Une journée a passé depuis les événements ; il est près de dix heures du soir et j'essaie de décider s'il vaut mieux aller me coucher ou déboucher une nouvelle bouteille de scotch et passer la nuit en sa compagnie, lorsque le téléphone se met à sonner.

La sonnerie, pressante et impérative, me fait sursauter, sans doute à cause du silence qui régnait jusque-là dans mon bungalow.

Je prends le récepteur.

— Allô ?

Couvrant le faible bourdonnement de la ligne, j'entends une valse exécutée par un orchestre de danse. Les notes aiguës de la trompette bouchée évoquent l'ensemble « Glyn Boos et ses Compagnons ». L'appel vient donc du Country Club...

— M. Malloy ?

C'est une voix de femme, basse, un peu traînante. Une voix faite pour accrocher les hommes. En tout cas, elle m'accroche.

— Moi-même.

— Je m'appelle Serena Dedrick. Je suis en ce moment au Country Club. Pouvez-vous m'y rejoindre ? J'aurais du travail pour vous, si ça vous intéresse.

Je me demande pourquoi elle n'a pas attendu qu'il fasse jour pour me convoquer et me dis que, décidément, les Dedrick aiment faire travailler les autres aux heures non ouvrables. Mais cela ne me trouble guère. Je ne suis pas mécontent de l'avoir comme cliente.

— Mais certainement, madame Dedrick, j'arrive tout de suite. Je vous demande à la réception ?

— Je serai dans ma voiture, dans le parc de stationnement. C'est une Cadillac noire. Dans combien de temps serez-vous là ?

— Dans un quart d'heure.

— Bon. J'attends un quart d'heure, mais pas plus.

Sa voix, tout à l'heure traînante, est devenue plus brève.

— Je pars...

Elle ne me laisse pas achever ma phrase et raccroche.

Je vais à la salle de bains pour jeter un coup d'œil dans la glace. Je constate que j'ai l'air assez correct, quoique ma mise soit sans recherche. Je rectifie ma cravate, tout en me demandant ce que me veut Serena. Sans doute des détails sur le kidnapping racontés par un témoin presque oculaire. D'après ses photos et le ton de sa voix, elle n'est pas femme à se contenter de la maigre version officielle.

Je sors ma Buick du garage et remonte en trombe l'avenue Rossmore, qui longe le terrain de golf, où deux tordus s'acharnent à taper sur des balles phosphorescentes, à la lumière de la lune. Je tourne à gauche dans l'avenue Glendon et arrive avec quatre minutes d'avance devant l'imposante entrée du Country Club. L'estrade en planches est fleurie et illuminée et, tandis que je remonte l'allée, j'aperçois un groupe compact d'hommes et de femmes à moitié nus autour de la piscine ; Glyn Boos et ses compagnons jouent sous les projecteurs dans une sorte de tonnelle fleurie.

Le parc de stationnement est derrière le bâtiment. Je m'y faufile et coince ma Buick dans un espace libre, le seul, semble-t-il, de toute l'esplanade. Je descends, je parcours du regard les longues rangées de voitures et constate qu'il serait plus facile de trouver la célèbre aiguille dans une botte de foin que de repérer la Cadillac en question dans cette collection de voitures de luxe. Il y en a près de trois cents, dont cent au moins sont des Cadillac.

Des phares code s'allument, s'éteignent, s'allument encore quelque part sur ma gauche. Reprenant espoir, je mets le cap dans cette direction. La signalisation lumineuse persiste tandis que je m'approche de la voiture noire et brillante — celle que j'avais vue en face d'« Ocean End » l'avant-veille.

J'arrive à la hauteur de la Cadillac et regarde par la portière.

Elle est au volant, elle fume une cigarette et la froide lumière de la lune tombe en plein sur elle. Je remarque tout d'abord la rangée de diamants qui flamboient et scintillent dans ses cheveux comme un semis de lucioles. Au clair de lune, sa peau évoque l'albâtre. Elle porte une robe très décolletée, sans bretelles, en lamé or et tout en elle proclame ce qu'elle est : l'héritière de la quatrième fortune du monde — tout, depuis les diamants de sa coiffure jusqu'à l'expression froide et hautaine de son visage, un peu allongé il est vrai, mais incontestablement charmant.

Pendant que je la regarde, notant qu'elle a des yeux immenses et que ses longs cils soyeux lui appartiennent certainement de naissance, elle se tourne vers moi. Suivent quelques secondes où nous nous dévisageons avec une curiosité non déguisée.

— Je suis en avance de quelques minutes, madame Dedrick, dis-je enfin, mais je n'en suis pas moins désolé

de vous avoir fait attendre. Voulez-vous que nous cautions ici, ou préférez-vous aller ailleurs ?

— Où, ailleurs ?

— Eh bien ! il y a un coin, au bord de la rivière, près du terrain de golf, qui ne me paraît pas mal. Au moins on y sera tranquilles.

— Entendu. Allons-y. (Elle se pousse pour me faire place sur le siège avant.) Vous pouvez conduire, si vous voulez.

Je me mets au volant, tire le démarreur et, tout en manœuvrant pour ramener la voiture dans l'allée, jette un rapide regard sur ma voisine. Elle s'est détournée de moi et son visage est pensif, lointain et lisse, comme un masque d'ivoire.

Je franchis la grille d'entrée, tourne à droite, remonte l'avenue brillamment éclairée jusqu'au pont, puis m'engage dans le chemin qui longe la rivière. Au bout de quelques minutes nous arrivons à l'endroit que j'avais en tête. Je ralentis, fais tourner la voiture face au fleuve qui scintille sous le clair de lune et stoppe. À part le croassement spasmodique des crapauds-buffles dans les roseaux, en aval du fleuve, et le clapotis des vagues contre la berge, aucun son importun ne nous parvient. Je me décide à rompre le silence qui s'est appesanti sur nous pendant tout le trajet :

— Vous voulez descendre ?

Elle se redresse brusquement — on aurait dit que ses pensées étaient à mille lieues de là — jette le mégot de sa cigarette dans la rivière et secoue la tête :

— Non, nous parlerons aussi bien ici. C'est bien vous qui avez découvert Souki ?

— Oui. Vous avez des nouvelles de votre mari ?

— On m'a téléphoné ce soir. Ils veulent cinq cent mille dollars. Ils m'ont dit que mon mari allait bien et qu'il était impatient de me revoir. (Elle parle d'une voix

froide, plate, qui, pourtant, ne dissimule pas complètement son appréhension et sa crainte.) Il faut payer après-demain soir et ils le libéreront dès qu'ils auront touché la somme.

Je ne dis rien. Après une longue pause, elle se tourne vers moi et me regarde intensément.

— Quelqu'un doit se charger de remettre l'argent. Je veux que ce soit vous. Vous serez payé en conséquence.

C'était bien ce que je redoutais ! Il est dangereux d'avoir affaire à des kidnappers. Le pigeon qui remet la rançon se fait démolir une fois sur deux.

— Vous vous êtes déjà entendue avec eux ?

Elle hoche la tête.

— Ce n'est qu'une entrée en matière. Il faut payer en billets usagés de vingt dollars et en faire trois paquets enveloppés de toile huilée. À la dernière minute, on me donnera des instructions quant à l'endroit où aura lieu le paiement. (Elle se tourne vers moi et me regarde.) Vous n'avez pas peur de vous en charger, n'est-ce pas ?

— Je vous le dirai quand je connaîtrai les dernières instructions.

— Vous pensez donc que cela présente un certain danger ?

— C'est possible.

Elle ouvre son sac, en tire un étui à cigarettes et me le tend :

— Vous croyez qu'ils le relâcheront ? demande-t-elle d'une voix un peu tremblante.

J'accepte une cigarette, en tapote machinalement le bout contre l'ongle de mon pouce et réponds enfin :

— Il est permis de l'espérer.

J'allume sa cigarette et, pendant quelques secondes, nous fumons en silence.

— Je veux que vous me disiez la vérité, fait-elle brusquement. Est-ce qu'ils le relâcheront ?

— Je n'en sais rien. Ça dépend s'il les a vus ou non. S'il ne les a pas vus, il n'y a pas de raison pour qu'ils le gardent.

— Mais s'il les a vus ?

— Ça dépend de leur bonne volonté. Les kidnappeurs sont en général, aussi impitoyables que les maîtres chanteurs, madame Dedrick. Le kidnapping est puni de mort. Ils ne voudront pas prendre de risques.

— Je ferai n'importe quoi, je paierai ce qu'on veut pour le revoir. Ce qui est arrivé est entièrement ma faute. Si je n'avais pas été à la tête de cette fortune, ils ne se seraient jamais donné la peine de l'enlever. Il faut qu'ils le relâchent !

Je ne trouve rien à répondre. J'ai le sentiment qu'elle ne reverra pas le jeune Dedrick ; tout au moins, elle ne le reverra pas vivant. Avec tant de fric en perspective, ils ne vont pas se compliquer la vie. La plupart des kidnappeurs aiment mieux tuer leur victime que de la restituer. C'est tellement moins risqué. Trop de victimes relâchées ont communiqué à la police des tuyaux qui ont permis de retrouver les ravisseurs.

— Vous avez fait part à la police du nouveau tour qu'ont pris les événements ?

— Non, et je n'en ai pas l'intention. L'homme qui m'a parlé ce soir m'a avertie que tous mes faits et gestes étaient surveillés. Il m'a dit que si je me mets en rapport avec la police, Lee sera assassiné. D'ailleurs, la police ne servirait à rien. Jusqu'à présent ils n'ont fait que piétiner.

— Nous disposons d'assez de temps pour leur tendre un piège. On pourrait marquer les billets d'une façon imperceptible. Du moins la police aura une chance de retrouver les criminels, une fois que votre mari vous aura été rendu.

— Non ! fait-elle avec force. Je leur ai donné ma parole de ne pas chercher à les circonvenir. Si je fais cela

et s'ils le découvrent, Lee en souffrira certainement et je ne me le pardonnerai jamais. L'argent, je m'en fous ! C'est Lee que je veux !

— Qui vous a téléphoné ? Avez-vous pu déterminer d'après la voix à quelle classe sociale appartenait votre correspondant ? Je veux dire : est-il cultivé ? A-t-il un accent ? Y a-t-il quelque chose de caractéristique dans sa voix qui vous permettrait de le reconnaître à l'occasion ?

— J'ai l'impression qu'il parlait à travers un mouchoir. Sa voix était étouffée. Il n'avait pas d'accent, mais c'est tout ce que j'ai pu remarquer.

— Il vous a fait l'effet d'un « dur » ?

— Oh ! non. Il était même affreusement poli.

Je contemple pensivement la rivière. Il est vraisemblable qu'ils se sont débarrassés de Dedrick dès qu'ils ont eu quitté la maison. Ils n'ont pas hésité à descendre le chauffeur, et ils me supprimeront sans plus de cérémonie quand ils auront touché la rançon. Pour tout dire, c'est un boulot qui ne me plaît guère.

Serena est assez fine pour deviner mes pensées :

— Si vous refusez de le faire, je ne vois pas à qui je pourrais m'adresser. Je vous accompagnerai, si vous consentez à y aller.

— Oh ! non. Si j'y vais, j'y vais seul.

— Il n'en est pas question. Je tiens absolument à assister à la remise de la rançon. Si vous ne voulez pas de moi, c'est moi qui irai seule.

Étonné par sa véhémence, je me retourne et la regarde. Nous nous dévisageons ainsi pendant près de trois secondes. D'après l'expression de ses yeux, je conclus que c'est inutile de lui faire changer d'avis.

— Bon, dis-je. C'est entendu, puisque vous le voulez ainsi. Je viendrai avec vous.

De nouveau nous nous regardons en silence.

— Il y a encore une chose que je voulais vous demander, dit-elle à brûle-pourpoint. Comment était-elle, cette jeune femme qui prétendait être ma secrétaire ?

— Physiquement ?

— Oui.

— Eh bien, je lui donnerais dans les trente ans. Elle est belle et bien habillée. J'ai même fait la réflexion qu'elle n'avait pas l'allure d'une secrétaire.

— Elle était très belle ?

— J'en ai l'impression et, de plus, elle avait du caractère. Elle n'avait pas cette expression vide qu'ont presque toutes les jolies filles.

— Elle appelait mon mari par son prénom, n'est-ce pas ?

— Oui.

Serena ferme les poings.

— Ce gros crétin de commissaire s'imagine qu'elle était la maîtresse de Lee, dit-elle, articulant à peine, car ses dents sont serrées. C'est également votre avis ?

— Mon avis a-t-il vraiment de l'importance ?

— Je vous pose une question : est-ce que vous partagez l'opinion du commissaire ?

Sa voix est rauque, étranglée par l'émotion.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas votre mari. Les apparences semblent confirmer l'hypothèse officielle, mais peut-être n'avait-il avec cette personne que des rapports d'amitié...

— Il n'était pas amoureux d'elle, dit Serena d'une voix tranquille et si basse que je peux à peine l'entendre. Je le sais ! Jamais il ne m'aurait fait cela, jamais il n'aurait amené une femme dans ma maison. Il n'était pas homme à se permettre une telle incorrection.

Elle s'interrompt, se détourne brusquement et porte sa main à son visage. Je demande :

— Est-ce que la police l'a retrouvée, au moins ?

— Non. Ils ne la cherchent même pas. Ils sont persuadés qu'elle était la maîtresse de Lee. Ils prétendent qu'il vaut mieux ne pas chercher à la joindre. Ce n'est pas mon avis. Elle doit savoir certaines choses...

Je ne dis rien.

Après un long et lourd silence, Serena reprend brusquement :

— Voulez-vous me reconduire au club ? Je ne crois pas que nous ayons autre chose à discuter jusqu'à après-demain soir. Voulez-vous venir à la maison à six heures ? Il nous faudra peut-être attendre, mais il est indispensable *que nous soyons prêts à partir d'une minute à l'autre.*

— Je serai là.

Nous roulons en silence jusqu'au club. J'arrête la voiture, elle descend rapidement, et me dit avec un sourire vide et machinal :

— Après demain soir, à six heures.

Je la suis des yeux, tandis qu'elle remonte vers l'entrée du club, silhouette gracieuse et charmante, drapée d'or, la chevelure étincelante de diamants, le cœur déchiré d'épouvante et de jalousie.

II

Je grimpe péniblement l'escalier de pierre qui conduit au bureau de Mifflin, au quatrième étage des locaux de la police.

Mifflin a la tête tournée vers la fenêtre, le chapeau rabattu sur les yeux, un mégot collé au coin de sa lèvre inférieure. Son visage rougeaud est maussade et pensif et ses yeux reflètent la concentration intérieure.

— Vous encore, dit-il d'une voix morose, en me voyant franchir le seuil de son minuscule bureau. C'est marrant, j'étais justement en train de penser à vous.

Entrez et prenez place. J'ai fini mon paquet de cigarettes, alors faut pas m'en demander.

Je prends une chaise dure et droite et m'assieds à califourchon, les bras sur le dossier.

— Alors, cette affaire de kidnapping ?

— Dégueulasse, dit-il, avec un soupir. Aucune donnée utilisable, et Brandon qui s'agite comme un diable dans un bénitier. Il s'imagine qu'on le nommera commissaire général de la police, s'il parvient à poisser les kidnappers.

Je fouille les poches de mon veston, dégotte un paquet de cigarettes et le tend à Mifflin. Il se sert, m'offre du feu et nous nous dévisageons en méditant.

— Que devient la même Jerome ?

Mifflin pousse un soupir :

— C'est uniquement pour me tirer les vers du nez que vous êtes venu ?

— Jamais de la vie. Je vous apporte quelques petits tuyaux.

Le visage de Mifflin s'éclaire et il me jette un coup d'œil scrutateur :

— Vous avez du nouveau ?

— Pas grand-chose. Et c'est confidentiel. Mme Dedrick m'a convoqué hier soir. Vous vous doutez bien de ce qu'elle me voulait.

— Les gangsters ont exigé une rançon et c'est vous qu'elle a chargé de remettre le fric ? Exact ?

Je fais un signe affirmatif :

— Elle ne veut pas que la police le sache.

— C'est normal, fait Mifflin d'un ton amer, elle espère encore récupérer son mari. C'est pour quand ?

— Pour demain soir. On va l'appeler pour lui donner les dernières instructions.

— Va falloir avertir Brandon.

Je hausse les épaules :

— C'est votre affaire. Il n'y a rien qu'il puisse faire, au point où nous en sommes, à moins qu'il n'intervienne personnellement pour poisser le mec qui touchera la rançon. Ce qui équivaldrait à tuer Dedrick.

— Je parie qu'il est déjà mort, Dedrick...

— C'est possible, mais rien ne nous permet de l'affirmer.

— Faut quand même que je prévienne Brandon.

— S'il n'avise pas Mme Dedrick que je suis venu vous voir, je veux bien. Qu'est-ce que vous allez faire ? Surveiller les communications téléphoniques ?

— Oui, ça se peut, dit Mifflin. (Il ferme les yeux et fronce les sourcils.) Si cette femme ne veut pas mêler la police à l'opération, il est bien rare que Brandon intervienne. Il a trop peur de faire une gaffe. Une fois que la rançon aura été payée, nous serons tranquilles. C'est la police fédérale qui reprendra l'affaire.

— Pour en revenir à Mary Jerome, vous avez du nouveau, ou rien du tout ?

— Brandon est bien décidé à la laisser où elle est, mais moi, j'ai retrouvé sa bagnole. Un agent en patrouille l'a aperçue, au moment où elle quittait « Oceand End », et il a relevé le numéro. Il a fait son rapport, lorsqu'il a appris qu'il y avait eu un kidnapping. Mary Jerome a loué la voiture au garage Acme. Vous le connaissez, sans doute ? C'est un nommé Lute Ferris qui le gère. On le surveille de temps en temps, car il est soupçonné de contrebande de marijuana, mais on n'a jamais pu le poisser. Il était à Los Angeles quand j'ai téléphoné, mais j'ai eu sa femme au bout du fil. Elle se souvient de la même Jerome. Celle-ci est arrivée avant-hier, le soir du kidnapping, vers huit heures, et Lute lui a loué une bagnole. Elle a payé cinquante dollars de cautionnement, en expliquant qu'elle garderait la bagnole quarante-huit heures au moins. Elle a déclaré qu'elle logeait à l'Orchid Hôtel.

— Il est drôlement confiant, Ferris. Il loue une bagnole à une inconnue sans même vérifier son nom et son adresse.

— Que voulez-vous que ça lui foute ? La bagnole est assurée. En tout cas, c'est ce qu'il nous a expliqué et on n'a pas cherché plus loin.

— Vous avez fait une enquête à l'aéroport et à la gare pour savoir si vraiment elle a débarqué ce jour-là ?

— Ouais, mais on n'a pas relevé trace de son passage.

— C'est donc tout ce que vous avez découvert ?

— Et on n'en découvrira jamais davantage, dit Mifflin en éteignant son mégot. Une affaire de kidnapping, c'est le truc le plus moche pour nous autres. S'ils ont rectifié la victime et que les billets n'ont pas été marqués, on n'a plus qu'à tirer l'échelle. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'un membre du gang se croie carotté au moment du partage, et qu'il vienne dénoncer toute la bande pour se venger. Et de plus, comme Brandon a peur de prendre des initiatives, ça complique encore le boulot. La seule piste que je puisse suivre est celle de la nommée Jerome, et j'ai les bras et les jambes liés.

— Enfin, peut-être qu'il y aura un nouveau meurtre pour vous remonter le moral, dis-je, d'un ton amer. Je recevrais demain le pruneau fatal, que ça ne m'étonnerait pas.

Mifflin, pensif, me dévisage :

— Voilà la première fois, cette semaine, que j'entends une parole d'espoir, dit-il. Ouais, à la réflexion, c'est bien ce qui vous attend demain.

Je quitte le bureau, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil à Mifflin qui se frotte les mains, tout en sifflant la *Marche funèbre* de Chopin.

— T'as fait ton testament ? demande Jack Kerman qui me regarde puiser dans une boîte de cartouches, sur le bureau, pour charger mon 38. J'espère que tu m'as fait ton seul héritier. Ça m'arrangerait bien. Cette rouquine s'imagine que je suis le ministre des Finances.

— Taisez-vous un peu, Jack, dit Paula sévèrement. (Elle essaie de dissimuler son inquiétude, mais l'expression soucieuse de ses yeux la trahit.) Vous n'avez donc aucun tact ?

Je m'exclame :

— Oh ! la paix, tous les deux ! (et je leur lance un regard noir). Vous allez me foutre le trac. Bon, maintenant, résumons-nous, Jack. La maison sera sans doute surveillée, alors faut que tu restes hors de vue. Je te dirai où nous allons au dernier moment. Attends cinq minutes, pour nous donner de l'avance, puis file à notre suite. Assure-toi que personne ne t'observe. Ce serait malheureux de tout rater à cause d'une négligence. En aucun cas tu ne dois te montrer, sauf s'il y a un coup dur ; à ce moment-là tu peux y aller de ton coup de feu.

Kerman avale sa salive.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis : « Tu peux y aller de ton coup de feu. »

— C'est bien ce que j'ai cru entendre. Toute réflexion faite, je pourrais, moi aussi, rédiger mon testament.

— Et pour l'amour du ciel, vise bien.

Ayant consulté ma montre-bracelet, je me lève et glisse mon 38 dans le holster, sous mon aisselle.

— Allez, il est temps de se mettre en route. Si à minuit nous ne vous avons pas donné de nouvelles, Paula, allez voir Mifflin et racontez-lui l'histoire.

— Je téléphonerai à Paula, dit Kerman, l'air soucieux. Bon sang, je l'espère, tout au moins.

— Soyez prudent, Vic, dit Paula d'une voix angoissée.

Je lui tapote l'épaule :

— Vous n'êtes vraiment pas logique. Vous vous faites du mauvais sang pour un petit job avec des kidnappers, et vous n'hésitez pas à m'envoyer dans une taule pleine de drogués. Allons, faites pas l'enfant, Paula. Pensez au fric qu'on va gagner.

— Enfin, soyez raisonnables, dit-elle en essayant de sourire, et surtout ne faites pas les marioles pour épater cette héritière blonde.

— Vous me rendez nerveux, dis-je. Allons, Jack, on y va.

Nous suivons le couloir et montons dans l'ascenseur.

— Tu crois qu'on a le temps de s'en jeter un ? demande Kerman d'une voix implorante comme nous touchons le rez-de-chaussée.

— Non, mais il y a une flasque dans la bagnole. Et, dis donc, Jack, ne te goure pas surtout. Y a des chances qu'on ait un coup dur.

Kerman est secoué d'un frisson quelque peu excessif.

— Pour moi, c'est déjà assez dur comme ça.

Il monte à l'arrière de la Buick et s'aplatit sur le plancher. Je jette une couverture sur lui.

— Oh ! tout me dit que ce sera un voyage enchanteur, fait-il en sortant sa tête de dessous la couverture. Combien de temps faudra-t-il rester sous ce machin ?

— Trois quarts d'heure, pas plus !

Je mets la voiture en marche.

— Tu as une pleine bouteille de scotch pour t'aider à passer le temps, dis-je encore, mais surtout ne fume pas !

Nous roulons le long de l'allée privée, pendant trois kilomètres, à une allure bien plus raisonnable que lors de notre premier voyage. Je m'engage dans le dernier virage

avec une belle prudence et stoppe à un mètre de la balustrade.

Dans la chaude lumière du soleil couchant, la maison ne me paraît ni plus ni moins avenante que n'importe quelle résidence où quinze millions ont été investis. La grande Cadillac noire est arrêtée devant l'entrée principale. Un peu plus loin, deux jardiniers chinois enlèvent les fleurs fanées d'un rosier taillé en parasol. Ils travaillent avec une prudente lenteur, comme si ce buisson de roses devait leur assurer une rente confortable pour les neuf mois suivants, ce qui est sans doute le cas. La grande piscine scintille dans le soleil, mais je n'aperçois pas de baigneurs. Au bout de la pelouse, d'un vert velouté, qui s'étend au pied de la terrasse, six flamants d'un rose éclatant nous regardent, les pattes raides, le cou arqué.

Je me retourne vers la maison. Les volets vert vif sont fermés. Un dais aux rayures vertes et crème bat doucement sous la brise au-dessus de la porte d'entrée.

— Bon. À tout à l'heure, dis-je doucement à Kerman. J'y vais.

— Et que les bons vents t'accompagnent, répond la voix amère sous la couverture. Ne te saoule pas, mets de l'eau dans ton whisky.

Je traverse la terrasse et appuie le pouce sur le bouton de la sonnette.

À travers la vitre j'aperçois un vaste vestibule et un couloir sombre, plein de fraîcheur, semble-t-il, qui s'enfonce à l'intérieur de la maison.

Un grand et mince vieillard apparaît dans le hall et m'ouvre la porte. Il me regarde de haut en bas, mais son œil est amical. J'ai l'impression qu'il évalue ma veste et qu'il souhaite pouvoir m'en offrir une autre, plus en harmonie avec la dignité des lieux. Mais je dois me tromper. Il m'a peut-être à peine vu.

— Mme Dedrick doit m'attendre.

— Puis-je vous demander votre nom, monsieur ?

— Malloy.

Il me barre toujours le passage.

— Puis-je vous demander une carte, monsieur ?

— Non, merci, sans façons !

Il a un petit rire poli, comme un vieil oncle qui ne veut pas contrarier le jeune espoir de la famille :

— Ces messieurs de la presse ont tout fait pour obtenir une entrevue avec Mme Dedrick. Alors, nous sommes obligés de prendre quelques petites précautions, monsieur.

J'ai comme une idée que si je ne lui montre pas une pièce d'identité, je serai encore là l'année prochaine. Je tire donc mon portefeuille et lui montre une carte — celle où ma profession ne figure pas.

Il s'efface :

— Voulez-vous attendre dans le salon, monsieur ?

J'entre dans la pièce où Souki a trouvé la mort. Le tapis mexicain a été nettoyé. Je ne découvre aucun cadavre pour me souhaiter la bienvenue, aucun verre de whisky, vide ou plein, aucun mégot de cigarette pour brûler la surface fraîchement revernie de la table.

— Si vous pouviez me dégouter un double whisky avec beaucoup de glace, je serais comblé.

— Mais certainement, monsieur.

Il traverse la pièce, comme un fétu de paille à la dérive, et s'affaire autour d'un buffet où trônent une bouteille de Haig & Haig, des verres, un seau à glace et de l'eau de Seltz.

Il a beau être vieux, il s'y entend pour mélanger un whisky. La boisson qu'il m'offre est assez forte pour faire vaciller une statue équestre.

— Si vous voulez regarder des magazines, en attendant, monsieur, je vous en apporterai tout de suite.

Je me laisse tomber dans un fauteuil, étends mes jambes et pose précautionneusement mon verre sur le bord du siège.

— À votre avis, j'en ai pour un moment à attendre ?

— Je n'ai guère l'habitude de ce genre d'affaires, monsieur, mais il est peu probable qu'ils nous appellent avant la tombée de la nuit.

Il est debout devant moi et je ne peux m'empêcher de penser aux flamants que j'ai aperçus tout à l'heure dans le jardin. Cependant, tout en lui proclame une vie de labeur et de dévouement. Il a certainement dépassé les soixante-dix ans, mais ses yeux bleus sont encore vifs et clairs et la lenteur de ses mouvements est largement compensée par son habileté et sa compétence : c'est le fidèle valet de chambre, sorti tout droit d'Hollywood. Tellement conforme à l'image qu'on s'en fait qu'il ne semble pas vrai.

— Oui, vous devez avoir raison. Il faut bien compter trois heures, peut-être même davantage.

Je choisis une cigarette dans mon paquet et j'ai à peine le temps de la porter à ma bouche qu'il me présente une allumette enflammée.

— Voulez-vous me rappeler votre nom ? lui dis-je.

Il lève ses sourcils blancs :

— Wadlock, monsieur.

— Vous êtes au service de Mme Dedrick ou de M. Marshland ?

— Oh ! de M. Marshland. Il m'a prêté à Mme Dedrick pour quelque temps et je suis très heureux de pouvoir lui rendre service.

— Il y a longtemps que vous êtes dans la famille ?

Il sourit avec douceur :

— Cinquante ans, monsieur. J'ai travaillé pour M. Marshland aîné pendant vingt ans et, ensuite, j'ai servi M. Marshland cadet pendant trente ans.

Ces propos semblent nous mettre sur un plan d'amitié, et je me risque à demander :

— Vous avez fait la connaissance de M. Dedrick lorsqu'il est venu à New York, n'est-ce pas ?

Le doux sourire disparaît comme par enchantement :

— Oh ! oui, monsieur. Il est resté quelques jours chez M. Marshland.

— Je ne l'ai jamais vu. Nous avons eu une conversation téléphonique et j'en ai beaucoup entendu parler, mais il me semble qu'il n'existe aucune photo de lui. Comment est-il de sa personne ?

J'ai idée que, dans les yeux bleus de Wadlock, est apparue une lueur de reproche, mais je n'en suis pas sûr.

— C'est un monsieur très bien tourné, brun, de belle taille, de forte carrure, avec un visage très régulier. Je ne crois pas pouvoir mieux le décrire, monsieur.

— Vous l'aimez bien ?

Il se raidit, redresse son dos courbé par les ans.

— Vous ne m'avez pas dit que vous désiriez regarder des magazines, monsieur ? L'attente vous paraîtra peut-être longue !

Pour moi, cela équivaut à une réponse : il est évident que le vieux ne porte pas Dedrick dans son cœur.

— Ne vous dérangez pas. Ça me changera un peu de rester dans un fauteuil sans rien faire.

— Comme il vous plaira, monsieur. (La voix n'est plus du tout amicale.) Je vous ferai savoir s'il y a du nouveau.

Il se retire sur ses longues jambes nouées, avec la dignité d'un archevêque en fonctions, et me laisse seul dans la chambre pleine de macabres souvenirs. À un mètre de mon pied gauche, la tête ensanglantée de Souki avait maculé le tapis. Près de la cheminée, à l'autre bout de la pièce, est posé le téléphone, qui m'avait transmis le souffle précipité et pantelant de Dedrick. Je me tourne

vers la porte-fenêtre que les gangsters avaient vraisemblablement franchie l'arme au poing.

Un petit bonhomme mince, vêtu d'un costume colonial et coiffé d'un panama, est planté sur le seuil. Il m'observe. Je ne l'ai pas entendu arriver. Je ne m'attendais pas à le trouver là. Je n'avais que crimes et gangsters en tête, et en le voyant je saute presque jusqu'au plafond.

— Je ne voulais pas vous surprendre, dit-il avec une douceur quelque peu négligente. Je ne savais pas que vous étiez là.

Tout en parlant, il s'avance dans la pièce et pose son panama sur la table. Je comprends que le nouveau venu n'est autre que Franklin Marshland et le regarde plus attentivement, pour découvrir dans ses traits quelque ressemblance avec sa fille. Il n'y en a pas. Le père a un petit nez en bec d'aigle, un menton lourd, des yeux bruns rêveurs et négligents et des lèvres pleines, presque féminines. Son visage est ridé, bronzé, et une frange épaisse de cheveux blancs et brillants, disposés autour d'une plaque de calvitie hâlée, lui donnent l'apparence d'un père Noël débonnaire et fraîchement rasé.

Je me mets en devoir de me tirer de mon fauteuil, mais d'un geste il m'invite à n'en rien faire.

— Ne vous dérangez pas. Je vais boire un whisky en votre compagnie. (Il consulte son bracelet-montre, un mince boîtier d'or qu'il porte à l'intérieur du poignet.) Six heures et quart, dit-il. J'ai pour principe de ne pas boire d'alcool avant six heures et demie. Qu'en pensez-vous ?

Je réponds que le principe est excellent, mais qu'il faut parfois enfreindre la règle, pour mieux garder son indépendance.

Il ne prête aucune attention à mes paroles. Son visage reflète une indifférence indolente, qui laisse supposer qu'il n'écoute jamais ses interlocuteurs.

— Vous êtes le jeune homme chargé de remettre la rançon, poursuit-il d'un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

Je lui réponds que c'est moi, en effet, tandis qu'il transporte un whisky bien tassé vers le fauteuil qui me fait face. Il s'assoit, et, par-dessus son verre, se met à m'examiner comme une bête curieuse.

— Elle m'a annoncé qu'elle allait avec vous.

— Oui, c'est ce qu'elle a dit.

— J'aimerais mieux qu'elle s'en abstienne, mais avec elle, ce que je dis ou rien, c'est la même chose...

Je déguste mon whisky, les yeux maintenant fixés sur ses chaussures de chevreau blanc. De ma vie, je n'ai vu des pieds masculins si petits :

— Je n'ai jamais réussi à lui faire entendre raison. C'est vraiment dommage. Évidemment, les vieux, ce sont des radoteurs, mais ils sont parfois de bon conseil, si seulement la jeunesse voulait les écouter.

J'ai l'impression qu'il parle plutôt pour lui-même que pour moi ; je ne me donne donc pas la peine de répondre.

Il sombre dans une méditation, cette fois silencieuse, et qui semble devoir se prolonger. J'allume une deuxième cigarette, m'efforce de prendre une expression intelligente, pour le cas où l'envie de me parler le reprendrait, et m'astreins à ne pas m'agiter dans mon fauteuil.

Au loin, j'aperçois les deux jardiniers chinois, qui, de toute évidence, estiment qu'ils en ont assez fait pour la journée. Ils contemplent le rosier parasol pendant un long moment, sans le toucher, et, satisfaits de leur examen, s'en vont jouir d'un repos bien mérité.

— Vous avez un revolver ? demande soudain Marshland.

— Oui, mais je ne crois pas que j'aurai à m'en servir.

— C'est à espérer. Vous veillerez à ce qu'elle ne s'expose pas trop, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr.

Il avale la moitié de son whisky, mais ne semble pas en tirer un grand réconfort.

— Ces messieurs n'y vont pas de main morte. Cinq cent mille dollars, c'est une somme !

Il semble cette fois attendre une réponse, et j'obtempère :

— C'est bien pour ça qu'ils l'ont enlevé. Le risque aussi était considérable.

— Sans doute. Vous croyez qu'ils vont tenir leurs engagements ?

— Je ne sais pas. Comme je l'ai expliqué à Mme Dedrick, si Dedrick ne les a pas vus...

— Oui, elle me l'a dit. Vous avez certainement raison. J'ai lu des comptes rendus sur les kidnappings les plus retentissants de ces dernières années. Il semblerait que plus la rançon demandée est considérable, plus les chances de la victime sont minimes.

Je me rends compte soudain que toute douceur et toute indolence ont disparu de ses traits, et qu'il fixe sur moi un regard intense et assez étrange.

— Ça dépend à quels gangsters on a affaire, dis-je en soutenant son regard.

— J'ai le pressentiment que nous ne reverrons plus mon gendre. (Il se lève lentement, parcourt la pièce d'un œil soucieux, comme s'il avait perdu quelque chose.) Évidemment, reprend-il, je n'en ai pas parlé à ma fille, mais je ne serais pas surpris qu'ils l'aient déjà tué. (Les sourcils se lèvent.) Qu'en pensez-vous ?

— C'est fort possible.

— Peut-être même probable ?

— Je le crains.

Il opine du chef et l'expression satisfaite, soulagée qu'il arbore me sidère littéralement.

Il quitte la pièce tout fringant, en fredonnant un air à mi-voix.

IV

Ma montre marque onze heures, lorsque enfin le téléphone sonne. L'attente a duré cinq interminables heures et je suis tellement surexcité que je manque répondre moi-même à l'appel, mais quelqu'un me devance, en prenant la communication dans une autre pièce de la maison.

Au cours de ces cinq heures, j'ai marché de long en large, je me suis assis sur le divan, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai fumé des cigarettes à la chaîne.

J'ai eu la visite de Wadlock, venu m'apporter mon dîner sur une table à roulettes, mais il n'a rien trouvé à me dire et a quitté la pièce, me laissant en tête à tête avec mon repas.

Je suis sorti un peu après huit heures pour dire un mot d'encouragement à Kerman et lui glisser un blanc de poulet par la vitre de la portière. Cela ne m'a pris qu'une minute — quelqu'un, en effet, pouvait être embusqué dans l'ombre et j'avais trop peur qu'il ne surprenne le flot d'imprécations que Kerman a cru bon de déverser sur moi.

Maintenant, enfin, les événements vont se précipiter. Bien que je n'éprouve pas pour Dedrick un intérêt particulier, la longue attente m'a rendu nerveux. Je n'ai pas de peine à m'imaginer l'angoisse de Serena. Elle doit être sur des charbons ardents.

Quelques minutes s'écoulaient, j'entends qu'on s'agite derrière la porte et je sors dans le vestibule.

Serena en pantalon noir, une courte veste de fourrure sombre jetée sur ses épaules, descend rapidement l'esca-

lier suivie de Wadlock qui porte trois paquets enveloppés de toile huilée.

Serena est pâle et paraît malade. Son visage est pincé, crispé, et l'on devine sans peine qu'elle a affreusement souffert pendant la dramatique veille.

— C'est à la mine de Monte-Verde... vous la connaissez ? me demande-t-elle d'une voix basse et brisée.

— Oui, c'est sur la route de San Diego. S'il n'y a pas trop de voitures, nous en avons pour vingt minutes, pas plus.

Franklin Marshland s'est approché sans bruit.

— Où est-ce ? demande-t-il à son tour.

— À la mine de Monte-Verde, dis-je. C'est une vieille mine d'argent désaffectée. Ils n'ont pas mal choisi leur coin. (Je regarde le visage blanc de Serena et constate que ses lèvres tremblent.) Vous avez des nouvelles de votre mari, madame ?

— Il... il sera, paraît-il, relâché trois heures après la remise de la rançon. Ils vont téléphoner ici pour nous dire où il faudra le prendre.

J'échange un coup d'œil avec Marshland. Serena me saisit le bras.

— Vous croyez qu'ils ont menti ? Une fois qu'ils auront touché l'argent, nous n'aurons plus aucune prise sur eux.

— D'une façon ou d'une autre, vous n'avez aucune prise sur eux, madame. C'est bien pour ça que le kidnapping est si méprisable. Vous êtes complètement à la merci des gangsters. Vous n'avez d'autre solution que de leur faire confiance.

— Tu ne veux pas laisser M. Malloy remettre la rançon tout seul, ma chérie ? Cela te permettrait d'attendre ici le deuxième coup de téléphone ! suggère Marshland.

— Non !

Elle ne le regarde même pas.

— Serena, sois raisonnable. Ils voudront peut-être te kidnapper, toi aussi, on ne sait jamais. Je suis sûr que M. Malloy est parfaitement capable de...

Elle se tourne vers lui, le visage décomposé par la douleur. On sent qu'elle est sur le point de succomber à une crise de nerfs.

— Je vais avec lui, et tout ce que tu me diras ne me fera pas changer d'avis ! crie-t-elle rageusement. Oh ! tu n'as plus besoin de faire de simagrées ! Je sais que tu seras ravi si Lee ne revient pas vivant de cette aventure ! Je sais que tu le détestes. Tu te frottais les mains de plaisir quand tu as su ce qui lui était arrivé ! Mais moi, je le ramènerai ! Tu m'entends ! Je le ramènerai !

— Tu es ridicule..., dit Marshland.

Son visage s'est légèrement coloré. Ses yeux sont durs et chagrins.

Serena se détourne de lui et m'interpelle :

— Est-ce que vous venez avec moi ?

— Oui, quand vous voudrez.

— Alors, prenez l'argent et venez !

Elle court vers la porte, l'ouvre d'une secousse et sort sur la terrasse.

Wadlock me tend les paquets :

— Veillez bien sur elle, me dit-il.

Je lui fais un sourire torve :

— Et comment !

Marshland s'éloigne, sans un regard.

— Elle est très bouleversée, monsieur, chuchote Wadlock, qui lui-même paraît quelque peu défait.

Je traverse la terrasse en courant, dévale les marches et m'approche de la Cadillac.

— Je vais conduire, dis-je, en jetant les paquets sur le siège arrière. Je vous demande une seconde, le temps de prendre mon revolver.

Pendant qu'elle monte dans la Cadillac, je bondis vers la Buick :

— À la mine de Monte-Verde, dis-je. Attends cinq minutes avant de démarrer, et ouvre l'œil, Jack !

J'entends un vague gémissement sous la couverture, mais je ne m'attarde pas. Je reviens à la Cadillac et m'installe au volant. Recroquevillée dans son coin, Serena pleure.

Je lance la voiture dans le tournant.

— Ne vous laissez pas abattre ! dis-je.

Elle pleure toujours sans bruit. Je me dis qu'après tout, cela ne peut que la soulager. Je mets les gaz sans toutefois dépasser les limites et ne fais plus attention à elle.

Comme nous nous engageons dans l'Orchid Boulevard, je reprends :

— Vous feriez mieux de vous ressaisir. Vous ne m'avez pas encore parlé de cette conversation téléphonique. Et il ne faut pas oublier que, si nous faisons une erreur de tactique, nous risquons de compromettre la libération de votre mari. Au fond, les kidnappers seront encore bien plus affolés que nous. Allons, remettez-vous, et racontez-moi tout. Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

Il lui faut quelques minutes pour retrouver ses esprits ; ce n'est que dans la côte de l'avenue Monte-Verde qu'elle se décide enfin :

— Il faut déposer l'argent sur le toit d'un appentis qui se trouve devant le vieux puits. Je me demande si vous le connaissez ?

— Je le connais. Quoi encore ?

— Les paquets doivent être alignés à trente centimètres l'un de l'autre. Nous devons partir dès que nous les aurons déposés.

— C'est tout ?

Elle frissonne.

— Oui, à part les habituelles menaces de représailles, pour le cas où nous leur aurions tendu un piège.

— Ils n'ont pas laissé votre mari vous parler au téléphone ?

— Non. L'idée, d'ailleurs, me paraît bizarre.

— C'est pourtant ce qu'ils font parfois.

Le fait qu'ils n'ont pas laissé parler Dedrick n'annonce rien de bon, mais je me garde bien de le lui dire.

— C'est le même individu qui vous a parlé la première fois ?

— Il me semble.

— Il avait la même voix étouffée ?

— Oui.

— Parfait. Eh bien ! voilà le plan des opérations : je m'arrête devant l'entrée de la mine ; vous restez dans la voiture ; je prends le fric et je le mets sur le toit. Vous serez à même de suivre tous mes mouvements. Je reviens immédiatement et remonte dans la bagnole. C'est vous qui conduisez. Dès que nous sommes dans l'avenue Venture, vous ralentissez et je descends. Vous continuez votre chemin et rentrez chez vous.

— Pourquoi voulez-vous descendre ?

— Avec de la chance, je pourrai peut-être les apercevoir.

— Non ! (Elle me saisit le bras.) Vous voulez donc qu'ils le tuent ? Nous allons déposer l'argent et suivre toutes leurs instructions. Il faut me donner votre parole.

— Bon, c'est entendu. Après tout, c'est votre argent. Mais si vous êtes roulée dans cette histoire, vous n'aurez plus aucun moyen de les identifier. Je vous garantis que je ne me laisserai pas voir.

Elle répète :

— Non ! Je ne veux pas leur donner un prétexte à ne pas tenir leurs promesses.

Je fais virer le long capot noir de la Cadillac et m'engage sur la route de San Diego.

— D'accord. Mais ce n'est pas la bonne méthode.

Serena ne me répond pas.

La circulation est dense le long de la route, et il me faut quelques minutes pour tourner dans le chemin de terre qui mène à la mine. La bagnole fait des sauts sur les bosses de la piste. Tout est sombre et désert et les phares découvrent des touffes de broussailles et des monticules de détritrus. Nous ne sommes qu'à quelques centaines de mètres de la grand-route, mais on se croirait au fond d'une tombe, tant l'obscurité et la solitude ici sont complètes.

Devant nous s'ouvre l'entrée de la mine. L'un des battants du grand portail de bois a été arraché de ses gonds. L'autre est toujours en place, mais sa stabilité semble précaire. Je stoppe devant la palissade. Les phares découpent une longue travée lumineuse sur la surface craquelée de la chaussée bétonnée qui conduit au puits principal.

Nous apercevons maintenant l'appentis. Il n'a que deux mètres de haut — c'est une petite baraque décrépite et penchée, qui autrefois devait abriter le surveillant chargé de pointer les mineurs.

— Eh bien ! dis-je, nous voilà arrivés. Attendez-moi ici. S'il y a un coup dur, sortez de la bagnole et prenez vos jambes à votre cou.

Elle a les yeux fixés sur l'appentis, comme si elle s'attendait à voir apparaître Detrick. Son visage semble taillé dans un bloc de glace.

Je descends, ouvre la portière du fond et ramasse les trois paquets. Je les mets sous mon bras, libère le 38 dans son holster et m'engage sur la chaussée, vers l'appentis.

Le silence n'est rompu que par le grondement lointain des voitures sur la grand-route. Rien ne bouge. Personne

ne bondit sur moi, l'arme au poing. Le trajet jusqu'à l'appentis me semble long et, dans la lumière éclatante des phares, je constitue une cible rêvée pour un particulier chatouilleux de la détente. Je suis heureux lorsque j'atteins enfin l'appentis. Ma main droite se glisse à l'intérieur de ma veste et tâte mon revolver, tandis que je regarde par l'entrebâillement de la porte.

Je n'aperçois qu'une chaise cassée, et des tas de débris et de vieux papiers qui jonchent le sol. Les faisceaux des phares dessinent, sur le mur tendu de toiles d'araignées, deux cercles lumineux.

L'idée de déposer tout ce fric sur le toit de la baraque me déplaît considérablement. J'ai le sentiment que Serena en fait le sacrifice en pure perte et que son espoir de racheter la liberté de son mari est vain. Mais j'ai pour mission de déposer cet argent sur ce toit, et il ne me reste plus qu'à m'exécuter. J'aligne donc les paquets sur le toit de tôle rouillée, en les espaçant soigneusement de trente centimètres, conformément aux instructions. Je n'ai plus rien à faire. J'aurais bien voulu me cacher dans les parages et attendre les événements, mais si on me découvre et si Dedrick est tué par représailles, j'aurai sa mort sur la conscience. Serena a raison : notre seul espoir, c'est que les kidnappers tiennent parole.

Je reviens vers la voiture, quelque peu ému, car, pour un amateur de chasse à l'affût, je constitue toujours une excellente cible.

Je me demande s'ils observent mes mouvements. Les cachettes ne manquent pas dans cette mine en ruine.

J'ouvre violemment la portière de la Cadillac et prends place derrière le volant.

Serena est encore en train de pleurer. Je dis sans la regarder :

— Si vous ne voulez vraiment pas que je surveille les alentours, je peux vous ramener chez vous.

— Ramenez-moi, dit-elle d'une voix étranglée, en se détournant.

Tandis que la voiture franchit l'entrée, je crois apercevoir une ombre qui disparaît derrière une pile de vieilles traverses. Je me dis que c'est peut-être Kerman. Si c'est bien lui, il tâchera certainement de rester dans le coin pour surprendre quelque chose. Je jette un coup d'œil à Serena, qui s'affaire toujours avec son mouchoir. Elle n'a rien remarqué.

Je reprends du poil de la bête et fonce vers « Ocean End ».

V

La pendule de la cheminée marque deux heures et quart. Je suis seul, dans le salon, sirotant un whisky à l'eau et contemplant d'un œil vague une selle mexicaine incrustée d'or et d'argent qui pend au mur d'en face.

Serena s'est retirée quelque part dans les étages.

L'attente se prolonge depuis deux heures et demie déjà.

Soudain un sifflement discret retentit derrière moi et me fait sursauter. Mon whisky se répand.

— T'as les nerfs à fleur de peau, ma parole, dit Kerman en entrant dans la pièce. C'est du whisky que t'as gâché ?

— Oui, mais il y en a plein dans la baraque. Sers-toi. On dirait que t'as besoin d'un remontant.

— En effet. (Il s'approche du buffet et se prépare un grand whisky, bien tassé.) Ah ! misère, dit-il. Tu crois qu'on va pouvoir dormir cette nuit ?

— N'y compte pas. Tu as vu quelqu'un ?

Il se laisse tomber dans un fauteuil en face de moi :

— Non. Du moins, je n'ai pas vu les bonshommes, mais j'ai vu le fric foutre le camp.

— Et tu n'as pas vu celui qui l'a ramassé ?

Il hocha la tête.

— Pas folle, la guêpe. Il ne s'est pas montré. Il a dû se planquer derrière un poteau de mine, dans un coin obscur. Évidemment il était quelque part, au-dessus de la baraque et il se servait d'une canne à pêche. J'ai idée que c'était une de ces cannes à lancer lourd. L'engin devait être costaud pour enlever les gros paquets. Le bonhomme n'avait qu'à les harponner avec un crochet et à les ramener dans sa cachette. Je n'ai pas entendu le moindre bruit et je n'ai même pas entrevu le mec. C'était plutôt inquiétant de voir au clair de lune les colis s'envoler l'un après l'autre — jusqu'au moment, du moins, où j'ai compris ce qui se passait.

— Oui, ce n'était pas mal trouvé. Mais lui, est-ce qu'il t'a vu, Jack ?

— Penses-tu.

— Ne sois pas si faraud. Moi, je t'ai vu.

— Je parie tout ce que tu veux que tu ne m'as pas vu. D'ailleurs, tu étais déjà parti quand je me suis amené. J'ai aperçu ton feu rouge. Et quand j'ai été en vue de la mine, je me suis mis à ramper à plat ventre, comme un Indien.

— En tout cas, j'ai repéré quelqu'un, juste au moment où je démarrais.

— Ce n'était pas moi, j'en suis absolument certain.

J'essaie de me rappeler la vague silhouette entrevue dans la nuit. Elle m'avait fait penser à Kerman — c'est indéniable — ce qui veut dire que l'homme était grand, large d'épaules et étroit de hanches. Ce n'est pas un signalement bien précis, mais c'est mieux que rien.

— C'était sûrement un type de la bande. Dommage que je n'aie pas pu le voir de plus près. (Je consulte mon

bracelet-montre.) Dans un quart d'heure ils vont appeler — si jamais ils appellent !

Kerman, d'un geste accablé, se frotte les yeux.

— Je suis sur les genoux, dit-il. Ces cinq heures dans la voiture m'ont achevé. Tu crois qu'ils vont le relâcher ?

— J'en sais rien. Je les vois mal libérant Dedrick dans les conditions présentes. Le cas échéant, il pourra s'estimer heureux.

— C'est Brandon qui sera joyeux, si Dedrick n'est pas restitué, dit Kerman en étouffant un bâillement.

— Il se débrouillera avec Serena.

— Mais nous, nous sommes les auxiliaires de Serena. Or il n'osera jamais engueuler l'héritière, mais avec nous il ne se gênera pas.

— Eh bien ! qu'il en prenne à son aise, dis-je.

Je traverse la pièce pour me verser un verre, mais à peine ai-je posé la main sur la bouteille que Franklin Marshland fait discrètement son entrée.

— Vous êtes donc revenu sain et sauf, dit-il. J'avoue que j'ai été très inquiet.

Il se tourne vers Kerman, l'œil interrogateur.

Je fais les présentations.

— Une attente bien pénible et bien longue, reprend Marshland. Le coup de téléphone ne va plus tarder, je pense ?

— Dans cinq minutes, les trois heures seront écoulées, dis-je en tendant un verre à Kerman. (Je reprends ma place dans le fauteuil.) S'ils l'ont relâché, ils vont se débrouiller pour être à des kilomètres de la ville, au moment où il reviendra au bercail.

Marshland se retourne à moitié et me dévisage :

— Il est bien peu probable qu'ils le relâchent, dit-il. Si nous ne le voyons pas revenir d'ici une demi-heure, je serai d'avis d'appeler la police.

— C'est à vous de décider, dis-je, mais comme nous avons déjà pas mal attendu, mieux vaut continuer la garde jusqu'au jour. Même maintenant, une fausse manœuvre peut lui être fatale.

— Moi, je crois qu'il est mort.

Je suis trop fatigué pour échanger des propos à bâtons rompus. J'attaque donc :

— Qu'est-ce qu'il a donc, Lee Dedrick, pour que vous le détestiez à ce point ?

Il ne daigne pas me répondre et sort sur la terrasse. Il y reste trois ou quatre minutes, puis revient et se dirige vers la porte qui donne sur le vestibule.

— Je ferais bien d'aller voir ma fille, fait-il, comme pour lui-même. Cette attente doit la torturer.

Sur le seuil, il s'arrête, se retourne et ajoute :

— Un homme qui épouse une jeune fille pour son argent est toujours méprisable, monsieur Malloy !

Il quitte la pièce et nous l'entendons monter l'escalier.

Kerman fait une grimace.

— Il l'a vraiment épousée pour son fric ? demande-t-il à voix basse.

— Je ne sais pas. (Du pouce je désigne la pendule.) Ils sont en retard de cinq minutes...

— Ça n'a rien de rassurant, qu'est-ce que t'en penses ?

— Tout ce qu'on peut faire, c'est attendre, dis-je en posant mes jambes sur le bras du divan. Je l'aime bien, cette fille. Elle fait peut-être « gosse de riche », mais elle a du cœur.

Kerman grogne :

— Moi, j'aime les belles garces, dit-il en fermant les yeux.

La pendule égrène ses minutes. Le sommeil nous gagne... Nous dormons.

Les premiers rayons du soleil matinal me réveillent en sursaut. Je regarde la pendule : il est sept heures et quart, Kerman dort à poings fermés. On n'entend que le bruit lointain du ressac, dans la crique de rochers rouges qui forme une petite rade naturelle à la limite du jardin.

J'ôte mes pieds du divan et sors sur la terrasse.

Les deux jardiniers chinois sont de nouveau au travail : ils contemplent d'un œil fixe le rosier taillé en parasol. Les flamants se sont installés autour de l'étang semé de nénuphars et cherchent leur petit déjeuner. Sur une avancée de la terrasse, tout au bout, Serena Dedrick, toujours vêtue de son pantalon noir et de sa veste de fourrure, regarde la mer. Son visage blanc et son air égaré me démontrent avec éloquence que personne n'a téléphoné pendant que je dormais, que personne n'a renvoyé Dedrick au sein de sa famille !

Je sors sans bruit dans le vestibule, abandonnant Serena à sa solitude et à son chagrin.

CHAPITRE III

I

Au cours des quatre jours suivants, la corrida a été si trépidante et si générale que toute la ville d'Orchid City, d'habitude si calme, a été ébranlée jusqu'aux fondations.

La nouvelle s'était ébruitée : on savait que cinq cent mille dollars de rançon avaient été versés à un gang de kidnappeurs, qui n'avaient pas pour autant relâché leur victime et, comme de juste, toute la région, depuis San Francisco, au Nord, jusqu'à Los Angeles, au Sud, s'est trouvée sur les dents.

Pendant les premières heures, Brandon n'en avait fait qu'à sa tête, et s'en était donné à cœur joie. Il avait entrepris d'organiser la plus grande chasse à l'homme du siècle, mais, à peine avait-il distribué quelques ordres à droite et à gauche, que de San Francisco se sont abattus sur lui quelques subtils agents fédéraux qui lui ont raflé l'affaire.

La police d'État, des unités de l'armée régulière, l'aviation, la télévision et la radio sont entrées dans la danse.

Kerman et moi avons passé des heures dans les locaux de la police, nous y avons subi des interrogatoires et des contre-interrogatoires, dirigés par un Brandon écarlate et

furieux qui ponctuait ses questions de violents coups de poing sur la table. Plus tard, deux agents fédéraux, aux allures paisibles, nous ont dépecés, nous ont étalés sur leur bureau, nous ont auscultés de leurs doigts inquisiteurs et ont raccordé enfin les morceaux au petit bonheur.

On nous a bousculés, menacés, engueulés. Des poings ont été agités sous notre nez. Des cous se sont gonflés, des visages se sont congestionnés et des bouches ont postillonné. Tout cela pour nous extorquer des renseignements. Mais nous n'avions rien à dire.

Je ne pouvais pas faire deux pas dans la rue sans recevoir au visage le flash de quelque photographe de presse. Kerman — « l'homme qui a vu s'envoler la rançon » — était harcelé de l'aube au crépuscule par des chasseurs d'autographes et des collectionneurs de souvenirs aux yeux fous qui voulaient emporter quelque gage personnel : une rognure de ses ongles, une boucle de ses cheveux, un lambeau de son costume. Tant et si bien qu'il osait à peine s'aventurer hors de l'agence.

Les importantes grilles d'« Ocean End » étaient fermées, le téléphone débranché. La maison était plongée dans un silence de mort. Le bruit courait que Serena, terrassée par le désespoir, était gravement malade.

Toute la journée, des avions tournaient dans le ciel, surveillant les dunes et les collines aux abords de la ville. Des patrouilles parcouraient toutes les routes. Les policiers faisaient leur enquête de porte en porte, raflant les suspects aux fins d'interrogatoire. À Coral Gables, faubourg est de la ville, une vaste opération de police a été organisée pour vérifier l'emploi du temps des éléments peu recommandables.

L'activité était prodigieuse, mais malgré les efforts des agents fédéraux, de la police municipale, de la police d'État, de l'armée et de centaines d'enquêteurs bénévoles, ni Lee Dedrick ni les kidnappers n'ont été retrouvés.

Le cinquième matin, Serena est sortie de sa retraite douloureuse pour participer à la chasse. Par voie de presse et de radio, il a été annoncé qu'elle était disposée à payer vingt-cinq mille dollars de prime à quiconque fournirait un renseignement susceptible de faire arrêter les kidnappers et mille dollars pour toute information utile concernant le kidnapping.

À la suite de cette annonce, presque tous les citoyens d'Orchid City — sauf les très riches, évidemment — se sont transformés en détectives amateurs et la ville en enfer.

C'est le sixième soir après la remise de la rançon, et je me réfugie dans mon paisible petit bungalow, soulagé de m'éloigner enfin de cette corrida hurlante. Je me propose de m'enfermer à double tour et de me mettre au lit de bonne heure.

Mon bungalow est bâti parmi les dunes de sable, face à la mer, et la maison la plus proche est à un kilomètre de chez moi. Le jardin est petit et plein d'herbes folles, bien que Toni, mon homme à tout faire, soit payé pour l'entretenir. Il y a une véranda avec des persiennes délavées, une salle commune, deux chambres à coucher, une salle de bains et une cuisine grande comme une cabine téléphonique.

Mais j'aime ce coin parce qu'il est isolé et tranquille. On n'entend pas la radio du voisin et on peut chanter dans son bain, sans recevoir de pavés dans les carreaux. Mais l'isolement même du bungalow ne peut qu'encourager les individus qui nourrissent à mon égard de noirs projets. Les appels au secours ne risquent pas d'être entendus.

Je suis en train d'introduire la clef dans la serrure, lorsque j'entends derrière moi un bruit étouffé de pas. D'habitude mes nerfs sont à toute épreuve, mais les émotions des cinq derniers jours les ont quelque peu ébranlés.

Je me retourne tout d'une pièce, le souffle coupé et je vois, juste devant moi, une silhouette imprécise.

Mon poing droit se détend, mais j'arrête à mi-chemin, car je viens de m'apercevoir que mon visiteur nocturne est une femme. Je baisse le bras, aspire avidement l'air chaud de la nuit et demande d'une voix que je m'efforce d'affermir :

— C'est pour me faire peur que vous vous amenez comme ça, à pas de loup ?

— Vous vous appelez bien Malloy ?

J'essaie de distinguer les traits de la mince petite personne, mais il fait trop noir sous la véranda. Le peu que j'en vois me paraît pourtant satisfaisant.

— Ouais. Qui êtes-vous donc ?

— J'ai besoin de vous parler. Si on allait à l'intérieur ? On y serait mieux...

Je précède ma visiteuse dans la salle commune, tout en songeant que sa voix a la dureté d'une coquille de noix et que c'est bien dommage. Nous piétons dans l'obscurité, tout près l'un de l'autre, tandis que je cherche l'interrupteur. Je le trouve enfin, la lumière se fait et je vois deux grands yeux qui me dévisagent — des yeux qui connaissent les réponses à pas mal de questions.

La fille a vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle est belle. Ses cheveux, brillants et épais, sont partagés par une raie et encadrent un visage joli et qui serait banal, n'étaient sa pâleur insolite et la dureté précoce de son expression. Ses lèvres sont barbouillées d'un rouge éclatant qui en souligne les commissures et ses yeux légèrement cernés ont quelque chose d'aguichant. Elle porte un anorak de soie, vert et fauve, et un pantalon fuseau. Sa silhouette pourrait figurer sur n'importe quelle affiche vantant les gaines de grande marque.

— Salut, dis-je en l'examinant. C'est bien moi que vous voulez voir ?

— Oui, si vous vous appelez bien Malloy, dit-elle en s'approchant de la cheminée. (Elle se retourne et me fait face, les mains enfoncées dans ses poches, les yeux attentifs.) C'est Nick Perelli qui m'a dit d'aller vous trouver.

— Mais parfaitement, dis-je. (Je la regarde dans les yeux, tout en essayant de deviner à qui j'ai affaire.) Comment va-t-il ? Il a endormi beaucoup de monde ces derniers temps, avec son sac de sable ?

— Non, mais il a des ennuis, dit la fille. (Elle tire de sa poche un paquet chiffonné de Lucky Strike, flambe une allumette sur l'ongle de son pouce et allume sa cigarette.) Il a été épinglé pour le kidnapping à Dedrick.

Le silence s'établit, on n'entend plus que le tic-tac précipité de la pendule et le bourdonnement irrité du frigidaire à la cuisine.

La fille m'observe toujours, immobile, la tête légèrement inclinée sur l'épaule pour éviter de recevoir la fumée de sa cigarette dans les yeux.

— Perelli ? je demande d'une voix neutre.

Elle fait un signe affirmatif.

— Il prétend, explique-t-elle, que vous êtes démerdard. Bon, eh bien ! s'agit maintenant de vous démerder. Faut pas perdre de temps, si on veut le tirer de là.

— Ils l'ont arrêté quand ?

— Y a une heure. (Par-dessus son épaule, elle jette un coup d'œil à la pendule.) Une heure et cinq minutes exactement.

— Les fédés ?

Elle hoche la tête.

— C'est un gros bonhomme qui est venu le cueillir, bien fringué et bien astiqué. Il y avait aussi deux sales gueules de flics avec lui, et deux autres attendaient près de la voiture.

— Ce ne serait pas Brandon, des fois ? Il est bas sur pattes, trapu, avec des cheveux blancs...

— Oui, ça doit être ça. Qui c'est ?

— Le chef de la police.

Elle avale sa fumée et se met à examiner ses ongles, le sourcil froncé.

— Je ne savais pas qu'ils se dérangeaient pour arrêter les gens, les chefs de police.

— Ça leur arrive, quand il y a un gros paquet d'oseille et une belle publicité à la clef. De plus, Brandon est trop heureux de jouer un tour aux fédés et de leur couper l'herbe sous le pied.

— Eh bien ! il a réussi. (Elle quitte la cheminée et vient s'asseoir sur le divan.) Nick m'a dit que vous pourriez le sortir de là. C'est vrai ?

— Je n'en sais rien. J'ai une dette envers lui et je ferai tout ce que je peux pour le dépanner. Qu'est-ce qu'il veut exactement ?

— Il ne m'a rien dit. Il était trop secoué sur le moment. C'est bien la première fois que je le vois dans cet état. Quand ils ont trouvé le feu, il m'a dit d'aller vous voir.

J'ouvre le placard, j'en sors une bouteille de scotch et deux verres, et les pose sur la table. Puis je vais chercher une carafe d'eau glacée dans le frigidaire.

— Commençons par le commencement, dis-je, enfin. Ça simplifiera le travail. Vous le voulez sec ou à l'eau, votre whisky ?

— Pour un mec à la coule, vous n'êtes pas très malin. Vous ne vous rendez pas compte qu'ils sont en train de le tabasser à mort à l'heure qu'il est ? Ce n'est vraiment pas le moment de siroter du whisky...

Je m'en verse un bien raide et m'installe dans mon fauteuil.

— D'abord, vous n'en savez rien et ensuite, le mauvais sang que vous vous faites ne peut guère le soulager.

Elle se lève d'un bond, fait trois ou quatre pas en avant, pivote sur ses talons et revient s'asseoir sur le divan. De son poing fermé elle tape dans le creux de sa main.

Je demande :

— Qui êtes-vous, au juste ?

— Je suis Myra Toresca, l'amie de Nick.

— Bon, et maintenant voyons un peu ce que nous pouvons faire. Racontez-moi tout en détail, mais faites vite.

— Je suis arrivée en même temps que les flics, dit-elle précipitamment. On devait aller au cinoche, Nick et moi. Il n'était pas prêt. Je lui ai téléphoné de la réception et il m'a dit de monter pendant qu'il s'habillait. Je suis donc montée. Dans l'ascenseur, je vois des mecs et je me rends compte tout de suite que ce sont des flics. On sort tous au quatrième et je les laisse passer devant. Ils tournent le coin du couloir et je les suis. Ils s'arrêtent devant la porte de Nick. J'en vois deux qui tiennent leur feu à la main. Je les observe, mais ils ne me remarquent pas. Le gros tape à la porte. Nick a dû penser que c'était moi. Ils lui ont sauté dessus et il s'est retrouvé les menottes aux mains, avant d'avoir compris ce qui lui arrivait. Ensuite ils ont commencé à fouiller l'appartement. La porte du couloir était poussée, mais pas complètement fermée. Je pouvais voir à l'intérieur. Nick était appuyé au mur et les regardait, pendant qu'ils foutaient tout sens dessus dessous. À un moment donné, il a regardé de mon côté et m'a fait signe de me tirer. Mais je suis restée derrière la porte quand même. Ils ont découvert le feu derrière le coussin du divan. Brandon avait l'air de bicher. Il a dit que c'était avec ce flingue que le chauffeur à Dedrick avait été descendu. Pour le coup, Nick a eu les foies. Nous deux, on est joueurs professionnels. On a appris à lire sur les lèvres. Ça peut servir quand on a un

mauvais jeu. C'est comme ça qu'il m'a dit d'aller vous trouver. Les flics étaient en train de gueuler comme des sourds quand je suis partie.

— Comment a-t-il su, Brandon, que le feu était celui de l'assassin du chauffeur ?

Elle hoche la tête :

— Je n'en sais rien.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je suis descendue et j'ai attendu sur le trottoir d'en face. Au bout d'une demi-heure, ils sont sortis avec Nick. Il pouvait à peine marcher et il y avait du sang sur son visage et sur ses habits.

Elle se lève et va écraser sa cigarette dans le cendrier.

— Ils l'ont emmené dans une voiture de la police.

Alors je suis venue ici.

Pendant une seconde, je reste immobile à la dévisager. Puis je demande :

— Vous savez quelque chose au sujet du kidnapping ?
Les yeux bruns soutiennent mon regard.

— Je ne sais rien d'autre que ce qu'il y avait dans les journaux.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Et Nick ?

— Il n'en sait pas plus. Jamais il ne se serait mêlé à une histoire pareille. On est peut-être pas très réguliers en jouant aux cartes, mais c'est bien tout ce qu'on peut nous reprocher.

— Il a déjà été poissé, Nick ?

Ses yeux deviennent durs.

— Oui, une fois ou deux.

— Il a un dossier à la police ?

— Y a des chances. Il a tiré deux ans à San Francisco, et ça ne fait jamais que quatre mois qu'il est libéré.

— Et avant ?

— Vous m'avez l'air bien curieux.
— J'ai besoin de savoir ce qu'il y a dans son dossier. C'est indispensable.
— En huit ans, il a écopé successivement de six mois, d'un an et de deux ans.
— Pour avoir arnaqué au jeu ?
Elle fait un signe affirmatif.
— Il n'a jamais eu d'ennuis avec son sac de sable ?
— Personne n'a jamais porté plainte, en tout cas.
— Et pour le kidnapping, vous êtes bien sûre de ce que vous avancez ? Il n'aurait pas participé au truc sans vous le dire ?
— Jamais de la vie ! Ce n'est pas un travail pour lui. Vous ne voulez donc pas me comprendre ?
Je veux bien la croire :
— Entendu, dis-je. Je vais voir ce que je peux faire.
Je décroche le téléphone et compose un numéro. Au bout d'un moment, une voix polie m'annonce :
— Ici, l'appartement de M^e Francon.
— M^e Francon est chez lui ? C'est de la part de Vic Malloy...
— Oui, monsieur, je vous le passe.
J'attends encore une seconde, puis la voix de Francon me parvient :
— Allô ! Vic, que puis-je faire pour vous ?
— Il y a une heure, Brandon, accompagné de deux flics, a fait une descente dans un appartement de l'avenue Jefferson et a arrêté un nommé Perelli. Ils ont fouillé le logement et ont découvert un revolver, qui, d'après Brandon, serait celui de l'assassin du chauffeur de Lee Dedrick. Ils ont donc arrêté Perelli, en prétendant qu'il est l'auteur du kidnapping. Je voudrais que vous vous chargiez de sa défense, Justin. Votre prix sera le mien. Je vous demande d'aller à la police et de prendre ses intérêts en main. Ils sont en train de le tabasser et il faut

que ça cesse. Vous voulez bien vous charger de l'affaire ?

— Est-ce qu'il a participé au kidnapping ?

— Je ne sais pas. Sa petite amie, qui devrait être au courant, prétend que non. Moi, j'ai également l'impression que c'est un coup monté. D'ailleurs Brandon ne pouvait pas deviner, après un simple coup d'œil, que le revolver était l'arme du crime. Il l'a peut-être apporté avec lui et l'a déposé sur les lieux ou, alors, il raconte n'importe quoi, au flan !

— Voyons, ne dites pas de choses pareilles ! fait Francon d'un air choqué.

— C'est une conversation privée, mon vieux. Vous vous rendez compte quel coup ce serait pour Brandon s'il résolvait l'affaire par ses propres moyens en faisant la pige aux fédés. Rien ne peut l'arrêter.

— Qui est-ce d'abord, ce Perelli ?

— C'est un tricheur professionnel, qui a son dossier à la police.

— Ça ne va pas mieux. Et pourquoi vous occupez-vous de lui ?

— Il m'a sorti d'une mauvaise passe, une fois. Si vous acceptiez de le défendre, vous me rendriez un service personnel, Justin. Je vous demande d'y aller et de mettre fin au passage à tabac.

Un long silence s'établit à l'autre bout du fil, pendant qu'il médite sur la question. Je le laisse méditer. Il déclare enfin :

— Je ne suis pas sûr que ce travail me plaise. Brandon doit garder en réserve des preuves plus positives que ce revolver.

— C'est bien possible, mais là n'est pas la question. Vous ne le laisserez tout de même pas inculper un mec d'assassinat, simplement parce que son casier judiciaire n'est pas vierge.

— Non, bien sûr. Bon, Vic, c'est entendu comme ça, je vais aller le voir là-bas. Mais je vous préviens, si je le crois coupable du kidnapping, je retire mon épingle du jeu. Cette affaire a fait trop de bruit, pour que je me mette avec la partie pendante.

— J'ai quand même l'impression qu'il est victime d'un coup monté. Et ne vous laissez surtout pas impressionner par les charges qu'ils ont pu réunir contre lui. Je vais m'occuper de l'affaire de mon côté, Justin.

— Bon, c'est d'accord. Je verrai bien ce que je peux faire. Passez donc me voir demain matin, à mon cabinet.

— Je vous téléphonerai ce soir.

Je raccroche, sans lui laisser le temps de protester.

Myra m'observe, le visage tendu, l'œil attentif.

— Qui c'est ?

— C'est Justin Francon. L'avocat d'assises le plus intelligent de toute la côte Pacifique. S'il est convaincu qu'on accuse Perelli à tort, il n'abandonnera pas la partie avant de l'avoir fait libérer.

— Il va aller à la police ?

— Et comment ! Brandon n'a qu'à bien se tenir.

Elle allume une cigarette ; sa main tremble.

— Il était pas fou, Nick, quand il m'a envoyé chez vous.

Je prends ça pour un compliment, achève mon whisky, me lève et lui demande :

— Où puis-je vous joindre ?

— Je suis au 245, avenue Monte-Verde. C'est une petite baraque verte, à gauche en montant. Je vis seule.

Je note son adresse et elle reprend :

— Ça va entraîner des frais, n'est-ce pas ?

— J'ai dit à Perelli que je serais heureux de lui rendre service à la première occasion. Je n'ai pas changé d'avis.

— Merci.

— N'en parlons plus. Sans lui, j'aurais été proprement éventré. Maintenant écoutez voir, je vais de ce pas à la police. Je ne pourrai pas faire grand-chose, avant de connaître exactement les charges retenues contre lui. Peut-être, avec de la chance, arriverai-je à lui parler.

— Vous croyez qu'on vous autorisera à le voir ?

— J'en sais trop rien. Mais l'officier de police à la Criminelle est de mes amis. Suffit qu'il soit bien disposé...

Pendant une fraction de seconde, ses yeux s'adoucissent et la bouche barbouillée de rouge tremble.

— Embrassez-le pour moi, dit-elle.

II

La nouvelle de l'arrestation de Perelli a fait le tour de la ville, et je m'en rends compte en arrivant dans Princess Street et Center Avenue.

Je suis bloqué à cinq cents mètres des locaux de la police. J'essaie de contourner le barrage, mais un flic surexcité, au visage écarlate, me somme de rebrousser chemin dans Center Avenue. Trois autres flics sont occupés à arrêter les voitures qui se sont fourvoyées dans la zone interdite.

J'aperçois la foule grouillante qui encombre les trottoirs et déborde sur la chaussée de Princess Street, et je m'engage dans Orchid Boulevard.

Je range la voiture et reviens sur mes pas. La foule immense qui se presse devant le bâtiment de la police grossit à vue d'œil. Les flics ruisselants de sueur ont beau sacrer et pousser, les gens ne bronchent pas. Ils sont venus là pour s'offrir un spectacle et les jurons des flics ne les impressionnent guère.

Une équipe de cogens, triés sur le volet par Brandon, garde l'entrée, matraque au poing. Je n'ai aucune chance de passer.

Je joue des coudes et me réfugie dans un drugstore. Il est vide, si l'on excepte l'employé de nuit en blouse blanche qui se tient dans l'entrée et regarde la foule avec envie.

— C'est juste pour téléphoner, lui dis-je, en le voyant quitter à contrecœur son poste d'observation.

— Un coup sensationnel ! fait-il en se léchant les lèvres. Paraît que Brandon a poissé le kidnapper. Vous croyez qu'il les palpera, les vingt-cinq sacs ? Ma parole ! Je voudrais être à sa place, je trouverais bien à les employer, les fafs !

J'émetts en réponse quelques sons inarticulés et m'enferme dans la cabine.

Je demande à la Centrale de me brancher sur la police.

— Impossible, me dit la standardiste. Toutes les lignes sont occupées. Ça fait vingt minutes que j'essaie d'en avoir une. Qu'est-ce qui se passe, au juste ?

— Y a un flic qu'a eu l'idée d'astiquer ses boutons et toutes les brigades se sont mises en grève ! dis-je d'une voix mauvaise avant de raccrocher.

Je rentre dans la fraîche et calme boutique. L'employé est monté sur un tabouret pour voir par-dessus les têtes. La foule déjà a empli la rue et s'écrase contre les vitrines. J'ai l'impression que j'aurai du mal à sortir.

— Les fédés sont arrivés, m'explique-t-il en soufflant d'émotion. Ce coup-ci, ils l'ont pris dans les gencives. Le mec Brandon, c'est un malin. Le meilleur chef de police qu'on ait eu.

Après avoir en vain essayé d'entamer le mur de dos qui me bloque le passage, je demande d'une voix impatiente :

— Comment je fais pour sortir d'ici ?

— Pourquoi voulez-vous sortir ? Prenez plutôt un tabouret. C'est encore comme ça que vous verrez le mieux.

— Que je verrai quoi ?

Il me toise de haut en bas, le sourcil froncé :

— Ils vont peut-être le transférer ailleurs. Ou peut-être la même Dedrick viendra voir la gueule qu'il a. Tout peut arriver. Je voudrais bien que ma souris soit là. Qu'est-ce qu'elle s'amuserait !

— Vous avez une sortie par derrière ?

— Vous prenez cette porte là-bas. Ça donne dans Orchid Boulevard.

— Merci.

Je tire la porte d'une secousse, mais au même instant la foule des rues avoisinantes se déverse dans Orchid Boulevard. Un grand fracas de verre cassé m'apprend que la vitrine a cédé sous la pression monstrueuse.

Je ne m'attarde pas pour constater les dégâts. Je longe un couloir qui s'amorce derrière la boutique et me retrouve dans une ruelle sombre qui mène au boulevard.

Mifflin a une petite maison dans West-Wood Avenue. Il y vit avec sa femme, ses deux enfants, un chien boxer, deux chats blancs et un bouvreuil. Une fois sorti des locaux de la police, c'est un homme d'intérieur, et on prétend même qu'il craint sa femme plus encore que Brandon.

Je décide d'aller chez lui et de l'attendre. Je ne sais pas quand il termine son service, mais avec le charivari qu'il y a à la police il risque fort d'être en retard.

Je m'installe donc dans ma voiture, allume une cigarette et me prépare à une longue attente. Une fenêtre est allumée au rez-de-chaussée et, de temps en temps, j'aperçois, se profilant sur le store, une silhouette féminine.

Vers onze heures moins le quart, la lumière s'éteint pour reparaître à l'étage supérieur ; au bout d'un moment elle s'éteint à son tour et toute la maison devient obscure.

Je ferme les yeux et m'efforce de penser à Perelli, mais je ne veux pas échafauder des théories fantaisistes avant de connaître les faits. Francon avait, sans doute, raison de dire qu'à part le revolver, Brandon devait avoir d'autres arguments en réserve. Je suis persuadé, quant à moi, que quelqu'un a tuyauté la police, un candidat aux vingt-cinq mille dollars. L'espoir de toucher un pareil paquet inciterait n'importe quel aigrefin à forger quelques mensonges opportuns.

Une voiture remonte péniblement la côte. Un instant après, la lumière des phares m'aveugle à travers le pare-brise, et la bagnole stoppe.

Je me penche par la portière, plein d'espoir. C'est bien Mifflin. Lui aussi se penche à sa portière, mais son visage est renfrogné.

— Ôtez ce tas de ferraille de mon chemin, dit-il, et basculez-le dans la mer. Vous m'empêchez d'entrer dans ma propre maison.

— Salut, Tim, dis-je en descendant de la Buick.

Il me toise.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici ?

J'ouvre sa portière et m'assois à côté de lui.

— Je souffre de la solitude. Alors j'ai pensé que votre compagnie me ferait du bien.

— Foutez-moi le camp ! Ça suffit comme ça pour aujourd'hui. Je vais me coucher.

— Allez, Mifflin, un bon mouvement. Pourquoi Brandon a-t-il piqué Perelli ?

— Ainsi, vous êtes au courant, vous aussi ? grogne Mifflin. Vous n'avez qu'à lire la presse demain matin, au lieu de m'embêter. J'ai eu mon compte, ce soir. Les gens ont complètement perdu la boule.

— Je sais bien. Je les ai vus. Mais écoutez-moi une seconde, Tim, il se trouve que Perelli est un copain à

moi. Ce n'est pas lui qui a kidnappé Dedrick. Ce genre de business ne l'intéresse pas.

Mifflin grommelle :

— Donnez-moi une cibiche. Mon paquet est vide.

Je lui donne une cigarette et du feu.

— Vous croyez que c'est lui, le kidnapper ?

— J'en sais rien. C'est possible, mais peu vraisemblable. C'est vous qui lui avez envoyé Francon ?

— Ouais. Il est parvenu jusqu'à lui ?

— Bien malin qui l'arrêtera quand il a décidé d'arriver quelque part. Bien sûr qu'il y est parvenu. J'ai même l'impression qu'il lui a sauvé la vie, à Perelli. Ils étaient en train de lui flanquer une de ces déroutées !

— C'est bien un informateur bénévole qui a passé le tuyau à la police ?

Mifflin fait un signe affirmatif :

— Ouais. Et c'est pour ça que je n'ai pas confiance. Le correspondant en question a demandé à parler à Brandon — à Brandon en personne. Il n'a pas voulu se nommer, ce qui veut dire qu'il fera tintin pour la récompense. Ça ne me paraît pas bien catholique. À moins d'être complètement fou, un mec ne renonce pas à une somme de cette importance. Il faut donc croire que c'est trop risqué pour lui de dévoiler son identité. Il a conseillé à Brandon de se rendre sans tarder chez Perelli, en lui précisant qu'il trouverait l'arme du crime derrière les coussins du divan, sans compter les autres pièces à conviction dispersées dans les chambres. Tout ce qu'il faut, en somme, pour inculper Perelli. Brandon a essayé de savoir à qui il avait affaire, mais le bonhomme s'est énervé et a raccroché. On a pu retrouver l'origine de l'appel. C'est une cabine publique dans le quartier de Coral Gables, mais on n'a rien découvert de plus.

— Il doit pas porter Perelli dans son cœur, le monsieur.

— C'est possible, ou alors c'est un des kidnappers qu'a eu les foies. J'en sais rien. En tout cas, Brandon s'est rendu sur les lieux en personne. Vous savez ce qu'il a trouvé ?

— Le flingue.

— Bien sûr. Mais il a aussi trouvé trois enveloppes en toile huilée, cent mille dollars en billets usagés de vingt dollars et une canne à pêche, sans doute celle qui a servi à remonter du toit les paquets de billets.

Je siffle doucement :

— Il les a trouvés où, ces objets ?

— Le fric était dans une valise, au fond d'une armoire. Les enveloppes de toile huilée étaient planquées dans l'intervalle entre le fond d'un tiroir et le corps du meuble. Enfin la ligne était sous le lit.

— Il faudrait être cinglé pour garder des trucs aussi compromettants dans son appartement. Il ne voit donc pas, Brandon, que c'est un coup monté ?

— Écoutez-moi, ce que Brandon veut avant tout, c'est bouter les fédés hors de la ville, dans le plus bref délai. Il se trouve que Perelli a un casier judiciaire chargé. Ça tombe à pic. Brandon aura beau retourner l'affaire dans tous les sens, il n'y trouvera jamais un élément sujet à caution, et pour cause !

— Est-ce que Perelli a un alibi pour l'heure du kidnapping ?

— Il est un peu mangé aux mites, son alibi. Il prétend qu'il a joué aux cartes avec Joe Betillo, dans un cabinet particulier du bar Delmonico. Nous avons interrogé Joe. Il déclare avoir joué avec Perelli jusqu'à vingt et une heures trente. Joe se souvient de l'heure, parce que justement Perelli venait de gagner et il s'est tiré sous prétexte qu'il avait rencart. Joe n'était pas content, vu qu'il avait espéré récupérer un peu de son fric au prochain tour. Perelli affirme qu'ils ont continué à jouer jusqu'à vingt-

deux heures trente. Le kidnapping, comme vous savez, a eu lieu à vingt-deux heures dix.

— Quelqu'un a vu Perelli quitter le Delmonico ?

Mifflin hoche la tête :

— Il serait sorti par la porte de service...

— Enfin, la parole d'une fripouille comme Betillo me paraît pour le moins suspecte.

— Brandon l'a cru. Il est prêt à croire n'importe quoi, si ça lui permet de se débarrasser des fédés. C'est la question fric qui m'embête, Vic. Toute cette histoire sent le coup monté, mais il y a quand même le fric. On hésiterait à foutre cent billets en l'air, à seule fin de compromettre un mec. Deux sacs auraient pu faire l'affaire...

— C'est justement pour ça que le truc me paraît louche. Au fond, le kidnapper a encore quatre cents sacs pour s'acheter des sucres d'orge. En déposant cent billets dans le logement de Perelli, il a fait un coup de maître. La preuve, c'est que nous avons des doutes.

— Ça s'appelle quand même foutre l'argent en l'air. Et j'ai du mal à m'imaginer que les kidnappers aient choisi cette solution extrême.

— C'est parce que vous ne gagnez pas lourd. Mais il y a plein de mecs à Orchid City qui sacrifieraient cent sacs sans hésiter.

— Les jurés aussi sont mal payés. Ils ne voudront jamais le croire.

Je jette mon mégot par la portière et hausse les épaules. Évidemment, il a raison.

— Dans quel état est-il, Tim ?

— Perelli ? Tout compte fait, il s'en est pas mal tiré. Ils n'ont pas réussi à le faire parler, et pourtant ils n'ont pas ménagé les arguments. Je crois qu'il se serait mis à table, si Francon n'était pas arrivé au bon moment. Ces deux salauds, Mac Graw et Hartsell, commencent à me

taper sur le système. Leur plus grand plaisir c'est de tabasser un mec quand il a les bracelets.

— Eh ! oui. Ils m'ont poissé une fois... Est-ce que j'ai une chance de le voir ?

— Pas l'ombre d'une chance. Brandon le considère comme son prisonnier personnel. Même les fédés ont dû montrer les dents pour qu'il consente à le leur amener.

J'allume une autre cigarette et tends le paquet à Mifflin.

— Je ne crois pas qu'il soit coupable, Tim.

— Eh bien ! vous serez bien le seul à le croire, le jour où il passera en jugement. Vous vous en rendrez compte en lisant la presse, demain. Pour les journalistes, il est déjà jugé et condamné. Si vous voulez le tirer de là, faut dégouter le vrai kidnapper.

— Oui, il faut que je me débrouille. Quelles sont ses intentions, à Brandon ?

— Il n'en a pas. Pour lui, l'enquête est terminée. Il a chopé Perelli, avec plein de preuves à l'appui. L'affaire est dans le sac.

Je pousse la portière et descends.

— Enfin, comme ça, j'ai au moins le champ libre. Maintenant s'agit de retrousser les manches et de me mettre au boulot.

— Bonne chance, dit Mifflin. Mais je ne voudrais pas être à votre place. Par où allez-vous commencer ? Qu'est-ce que vous avez comme éléments ?

— Pas grand-chose. Je vais tâcher de retrouver Mary Jerome. J'ai l'impression qu'elle en sait plus long sur cette affaire qu'on ne le croit.

— C'est possible, mais j'en doute fort. Si elle avait participé au kidnapping, elle ne serait pas revenue sur les lieux.

— Elle avait peut-être oublié dans la pièce quelque chose de compromettant. D'ailleurs, elle ne pensait pas

m'y trouver. Il est probable qu'elle ne sait rien, mais je vais quand même essayer de la dénicher, pour plus de sûreté.

— O.K. Faites-le-moi savoir, si vous avez besoin de moi. Moi aussi je crois que Perelli est innocent, mais que ça reste entre nous !

— Merci, Tim. J'aurai sûrement des tuyaux à vous communiquer. À bientôt.

Je monte dans la Buick, agite ma main en signe d'adieu et file en trombe vers Center Avenue. À mi-chemin, je repère une cabine publique et stoppe le long du trottoir. J'entre et compose le numéro de Justin Francon.

C'est lui que j'ai au bout du fil.

— Alors, quelle est votre opinion, Justin ?

— Je ne crois pas qu'il ait fait le coup, répond Francon d'une voix brève. Ce qui ne veut pas dire que je pourrai l'en sortir. Je vais faire mon possible, mais ça se présente très mal. Le coup a été trop bien monté. Celui qui a organisé la mise en scène connaissait son affaire. Le bouquet, c'est cette liasse d'argent ! Voulez-vous qu'on se retrouve demain matin à mon bureau ? On va examiner la situation sous tous ses angles et on verra la marche à suivre. C'est entendu pour dix heures ?

— Parfait.

— Ne vous faites pas trop d'illusions, Vic. Il m'en coûte de vous le dire, mais j'ai bien l'impression que c'est un enterrement de première classe.

— En attendant, Perelli respire encore, dis-je brusquement et je raccroche.

III

Justin Francon est installé derrière son bureau, les jambes ballantes par-dessus le bras du fauteuil, les pouces

dans les emmanchures de son gilet, un cigare éteint piqué au coin des lèvres.

C'est un petit homme mince, à la peau tannée, à la moustache noire et luisante, aux pommettes hautes, au grand nez osseux, aux yeux noirs et brillants. Il me fait penser à un furet. À le voir, on ne dirait jamais qu'il est l'avocat le plus habile de la côte Pacifique — pourtant c'est bien le cas. Il est impossible de le classer dans une catégorie quelconque, mais il peut se vanter d'avoir plus de clients millionnaires qu'aucun avocat du pays.

Paula, Kerman et moi sommes assis en demi-cercle devant le bureau massif et nous contemplons avec un plaisir mitigé le profil de notre hôte qui, par la fenêtre ouverte, admire la plage ensoleillée, vingt étages plus bas. Dans le grand bureau spacieux règne un silence religieux, tandis que le maître médite sur l'affaire.

Il hausse enfin les épaules, ramène ses jambes sur le sol, et se tourne vers nous :

— Rien de ce que vous m'avez dit ne convaincra un jury de l'innocence de Perelli dans l'assassinat de Souki ou dans le kidnapping Dedrick. Il me faudrait des éléments plus solides. En attendant, ce que nous avons ou rien, c'est pareil. Avec les charges accumulées actuellement contre Perelli, le jury le déclarera coupable sans même se donner la peine de quitter la salle pour délibérer. Tâchez de regarder les choses en face. Les esprits sont surexcités. Il ne faut pas trop compter sur l'impartialité des juges. Son casier judiciaire sera d'ailleurs un lourd handicap. Si vous ne m'apportez pas des arguments particulièrement tangibles, qui me permettraient d'impressionner le procureur, tout ce que je pourrai faire pour Perelli, c'est de débiter mon boniment avec le plus d'emphase possible. Ce qui ne servira strictement à rien.

« Ils ont l'intention de l'inculper pour le meurtre de Souki, mais s'ils retrouvent, entre-temps, le corps de

Dedrick, ils ne manqueront pas de souligner le lien qui existe entre les deux meurtres et, là, Perelli est bon pour la chambre à gaz. »

Les sourcils froncés, il regarde fixement son cigare éteint, puis le laisse tomber dans la corbeille à papier.

— Maintenant, poursuit-il, voyons un peu les arguments de l'accusation. On a retrouvé le revolver dans l'appartement de Perelli. J'arriverai peut-être, en me donnant beaucoup de mal, à convaincre le jury que l'arme a été déposée là par un ou plusieurs individus malintentionnés. Il en va de même pour la canne à pêche. Mais pour ce qui est de l'argent, personne ne voudra croire qu'il a été mis là pour compromettre Perelli. Et c'est là que l'auteur du coup monté révèle son astuce. Cent mille dollars, c'est une somme énorme. Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas ?

J'opine du chef.

— Bon, eh bien ! au point où nous en sommes, je renonce à faire admettre aux jurés l'idée que tout cet argent a été sacrifié pour les besoins de la cause. Les enveloppes en toile huilée, j'en fais mon affaire ; mais si le jury est intimement persuadé que l'argent n'a pas été déposé là par un tiers, toute mon argumentation au sujet du revolver, de la canne à pêche et des enveloppes tombe à l'eau et le procureur enlèvera le morceau les mains dans les poches. Vous êtes d'accord avec moi ?

— Bien sûr, mais nous, nous savons que l'argent a été placé chez Perelli pour le compromettre. Peut-être pourriez-vous persuader les jurés que le kidnapper, soucieux avant tout de sauver sa vilaine peau, a fait joyeusement le sacrifice du quart de son butin.

Francon hoche la tête.

— J'en doute. C'est plutôt risqué ! Si Perelli avait un bon alibi, il pourrait s'en tirer. Mais son alibi ne vaut

rien. Autre chose ; on a relevé ses empreintes digitales sur le revolver.

— On me l'a dit, mais je ne le crois pas.

— C'est pourtant exact. Je les ai vues.

— Mais Perelli n'a pas touché le revolver.

— D'après lui, Brandon lui a donné l'arme, en lui demandant s'il la reconnaissait. Il l'a donc touchée, mais seulement après la perquisition.

— Nom d'une pipe ! Vous n'allez pas laisser Brandon s'amuser à ces petits jeux-là ?

— Je n'ai que la parole de Perelli, contre celle du chef de la police. Laquelle prévaudra, selon vous ?

Il s'interrompt pendant un bon moment, puis reprend :

— Vous voyez donc où nous en sommes. Il me faut des arguments sensationnels pour retourner l'opinion des magistrats et si vous ne me les fournissez pas, je renonce à plaider. Voilà la situation. Donnez-moi des faits ; c'est votre boulot.

— Je vous trouverai quelque chose, coûte que coûte, dis-je. Et pour y parvenir, je ne vois qu'un seul moyen : il faut reprendre l'affaire à ses débuts et en éplucher tous les éléments, jusqu'à ce qu'on découvre une piste. J'ai comme une idée qu'il ne s'agit pas d'un exploit classique de kidnappeurs. Je me goure peut-être, mais c'est une impression qui se renforce tous les jours.

— Je ne saisis pas, dit Francon, le sourcil froncé.

— Je ne saisis pas très bien non plus, dis-je en souriant, mais j'ai la nette impression que Franklin Marshland est vachement content de compter Dedrick parmi les disparus. Je vais faire mon possible pour découvrir pourquoi ça le réjouit tellement. Le vieux a l'air plutôt inoffensif, mais, de temps en temps, on surprend dans son œil une lueur tout à fait inquiétante. Le mariage avait été célébré en secret. Pourquoi ? Imaginez que c'est Marshland qui ait inspiré les kidnappeurs. Il a pu décou-

vrir que Serena avait épousé une fripouille qui ne s'intéressait qu'à sa fortune. Le vieux a décidé alors de se débarrasser de son gendre et a mis en scène un faux kidnapping. Je ne prétends pas que c'est arrivé, mais la chose est possible. On peut imaginer que Mary Jerome avait joué autrefois un rôle dans la vie de Detrick. Vous voyez où je veux en venir ? Si c'est un kidnapping ordinaire et si les kidnappeurs sont de vulgaires malfaiteurs, nous sommes foutus. Mais si c'est une affaire de famille et que Marshland tire les ficelles, alors nous avons une chance.

Francon a l'air intéressé.

— Votre idée n'est peut-être pas si mauvaise, Vic. En tout cas, ça vaut le coup de l'approfondir.

— On n'a guère le choix. Je vais me mettre à la recherche de Mary Jerome. Elle a été aperçue pour la première fois au garage Acme et c'est là que je vais commencer mon enquête. Si je peux reconstituer son emploi du temps, entre son arrivée au garage et sa visite à « Ocean End », la nuit du kidnapping, je risque de découvrir quelque chose d'intéressant. Je vais aussi me renseigner sur les antécédents de Souki. Personne ne s'en est soucié jusqu'ici. Puis il y a Detrick lui-même. Je me propose d'envoyer Jack à Paris sans perdre de temps, avec mission de recueillir tous les tuyaux possibles sur le passé de Detrick.

— La filière Mary Jerome vaut, je crois, la peine d'être explorée, dit Francon en tripotant son long nez osseux, mais le passé de Souki me semble sans intérêt.

— C'est bien pour ça que je m'y intéresse. Personne ne s'est occupé de Souki. Souki c'est le cadavre ! Mais je ne peux pas me permettre de négliger les pistes secondaires.

— Très juste, mais ne perdez pas de temps. Vous ne lui connaissez pas d'ennemis, à Perelli ? Celui qui lui a joué ce tour devait avoir une sacrée dent contre lui.

— Oui, j'y ai pensé aussi. Eh bien ! il y a un mec qui me paraît tout désigné pour ce genre de boulot. Une ignoble petite gouape qui s'appelle Jeff Barratt : c'est un fumeur de marijuana et une fripouille de la plus belle eau. Son appartement est juste en face de celui de Perelli.

Je raconte à Francon ma visite chez Barratt et l'intervention providentielle de Perelli.

— Est-ce que Brandon est au courant ? demande Francon fort intéressé.

— Non, mais même s'il l'était, ça ne changerait guère son opinion. Je vais faire mon enquête sur Barratt. Cette canne à pêche est assez difficile à camoufler. Quelqu'un a dû l'apporter chez Perelli. J'espère trouver un témoin qui l'a remarquée. (Je me lève.) Bon, j'ai l'impression qu'il est temps de se mettre au boulot. Dès que j'ai quelque chose, je vous le fais savoir.

— Le plus vite sera le mieux, conclut Francon.

Dans le couloir, Kerman s'inquiète :

— Qu'est-ce que t'as dit déjà à propos d'un voyage à Paris ?

— Je veux que tu partes tout de suite. Paula se chargera de toutes les démarches. Tu seras défrayé de tout, mais il faut que tes dépenses soient justifiées. Tu es d'accord pour aller à Paris, n'est-ce pas ?

Kerman ouvre des yeux ronds et essaye de dissimuler sa joie

— Je me ferai une raison. dit-il. C'est pour la bonne cause, après tout.

IV

Mme Martha Bendix, directrice de l'agence de placement Bendix et ma voisine de palier, est une grande

femme joviale, aux cheveux courts, dont le rire évoque une salve d'artillerie.

Elle sort de son bureau, au moment où je franchis mon propre seuil et je me souviens aussitôt que j'ai quelque chose à lui dire.

— Hé ! salut, Vic, crie-t-elle à tue-tête. Où est-ce que tu te cachais ? Ça fait un siècle que je ne t'ai vu.

— Je voudrais te parler, Martha. T'as un moment ?

Elle consulte sa montre, grosse comme une roue de charrette et, ayant constaté qu'elle avait tout le temps, pousse la porte de son bureau.

— Entre donc. Tu veux encore me demander des tuyaux, je parie ? J'ai rendez-vous, mais c'est pas urgent.

Elle me précède dans son bureau vert et crème et je pousse la porte.

— Donne un tour de clef, fait Martha dans un murmure tonitruant qui doit résonner à l'autre bout du couloir. J'ai là une bouteille de Vat 69 qui ne demande qu'à être débouchée.

Elle sort la bouteille d'un tiroir et je me laisse tomber dans un fauteuil. Martha remplit un verre au tiers de sa hauteur et le pose d'un geste énergique devant moi, sur le bureau.

— Tiens, rince-toi la dalle avec ça, fait-elle.

— T'as une façon de t'exprimer, dis-je en portant le verre à ma bouche, on se demande où t'as été élevée ! Allez, à la bonne tienne.

— N'avale pas de travers ! rugit-elle, avant de vider son verre d'un trait. Pas mauvais, hein ! T'en veux un autre ?

Je refuse, mais fais honneur aux trois grains de café qu'elle a laissé tomber devant moi sur le buvard.

— Bon, alors qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? me demande-t-elle en s'installant en face de moi et en cro-

quant à son tour des grains de café. Qu'est-ce que tu veux encore comme tuyaux ?

— Je voudrais des renseignements sur un Philippin nommé Toa Souki — c'est le chauffeur de Serena Dedrick. Elle l'a engagé à New York, et j'ai pensé que c'est peut-être ta succursale de New York qui l'a placé.

— Mon pauvre ami, tu ne vas pas te mêler de cette affaire !

Je suis obligé de reconnaître que j'y suis déjà mêlé et reprends :

— Comment pourrais-je avoir des renseignements sur Souki ?

Martha se gratte la tête avec le coupe-papier, tout en réfléchissant.

— Je dois pouvoir te trouver ça, dit-elle enfin. Si je n'ai rien par mon agence, je m'adresserai à Syd Silver, qui se spécialise dans le placement des gens de couleur. C'est un pote à moi ! Le cas échéant, tu lui paieras le tuyau ?

— Cent dollars.

Martha ouvre de grands yeux :

— Pour ce prix-là, il tuerait père et mère.

Je proteste : qu'il laisse donc vivre ses parents ; tout ce que je demande ce sont les références de Souki.

— C'est comme si tu les avais. D'ici deux jours, j'aurai sûrement dégotté quelque chose pour toi. Ça ira ?

— Je paierai cent cinquante, si j'ai le tuyau demain.

— Tu l'auras, affirme Martha en se levant.

— Merci, Martha, t'es vraiment précieuse. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Martha sourit :

— Dis-moi, Vic, quand vas-tu te décider à épouser la beauté brune que tu fais languir dans ton bureau ?

— Si c'est de Paula que tu parles, il n'en est pas question. Tu me ferais plaisir de ne plus me harceler avec

cette histoire. Je t'ai déjà dit qu'elle n'y tient pas du tout !

Martha me file une bourrade qui manque me disloquer la colonne vertébrale et part d'un éclat de rire qui fait vibrer les vitres.

— Demande-lui donc et tu verras ! Une fille qui ne veut pas de mari, ça n'existe pas. Quand une fille n'est pas mariée, c'est qu'elle n'a pas été sollicitée.

V

Je range ma Buick dans la première cour de l'immeuble qui donne sur Jefferson Avenue et pénètre dans le hall paisible.

Ce n'est pas Gracie au museau de renard qui est installée au bureau de réception, avec ses écouteurs sur la poitrine, mais une autre fille. Elle mâche du chewing-gum et lit un illustré comique, mais son expression morose me convainc que le magazine n'est pas plus amusant que celui que j'avais entrevu à ma première visite entre les mains de Gracie.

Maxie, le surveillant en chapeau melon, surgit de derrière son pilier et me regarde d'un air rogue.

— Salut, dis-je en lui adressant un éclatant sourire. Où peut-on causer ?

Dans le visage couperosé, les petits yeux ont une lueur méfiante et étonnée.

— Causer ? Pour quoi faire ? grogne-t-il, la moustache hérissée. J'ai rien à vous dire. Et d'abord je suis occupé.

Je comprends immédiatement qu'il faut présenter un argument concret. Je tire donc mon portefeuille de ma poche et produis au jour un billet de dix dollars.

— Si on allait causer dans un coin tranquille ?

Il examine la coupure d'un air pensif, tout en curant ses molaires noirâtres d'un index boudiné et malpropre. Il s'essuie enfin le doigt sur le fond de son pantalon et se tourne vers la standardiste.

— Hé ! crie-t-il. Je suis en bas, au cas où vous auriez besoin de moi. Ne laissez monter personne !

Elle ne lève même pas les yeux de son illustré, mais incline la tête de quelques centimètres pour montrer qu'elle a entendu et que c'est d'accord.

Maxie, d'un pas pesant, se dirige vers les ascenseurs.

Nous pénétrons dans une cabine et, tandis qu'elle descend vers le sous-sol, nous restons silencieux, en nous soufflant notre haleine dans la figure.

Maxie me guide le long d'un couloir, en carreaux de faïence blanche, qu'éclairent des ampoules emprisonnées dans des cageots de fil de fer. À sa suite je pénètre dans un petit bureau meublé de deux chaises et d'une table. Une photo dédicacée de Jack Dempsey est fixée au mur au-dessus d'une cheminée pleine de suie.

Maxie s'installe derrière la table, repousse vers la nuque son chapeau melon et se carre sur son siège. Ses yeux ne quittent pas la coupure de dix dollars.

Je la lui tends. Je sais qu'il serait incapable de fixer son attention sur ce que je lui dirais, s'il n'a pas touché son pourboire.

Ses gros doigts maculés de nicotine se referment sur le billet et le font disparaître dans la poche-revolver.

Je prononce un seul mot :

— Perelli.

Il se frotte le nez du revers de sa manche et soupire, me soufflant au visage des relents de bière et d'ail.

— Merde alors ! Encore lui !

— Mais parfaitement. Pourquoi pas ?

— Tous les flics de la ville sont venus me parler de Perelli. Je leur ai dit tout ce que je savais.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre, puisque moi, je ne sais pas ce que vous leur avez raconté. J'ai envie de vous poser quelques questions — des questions que la police a sûrement négligées.

— Bon. D'accord, fait-il sans enthousiasme. Du moment que vous me payez pour le dérangement...

Je lui lance une cigarette à travers la table, pour bien lui montrer que je n'ai pas l'intention de précipiter les choses, ni de ménager son temps. J'allume une cigarette à mon tour.

— Croyez-vous que c'est Perelli qui a kidnappé Dedrick ?

Ses petits yeux se mettent à ciller. Il ne s'attendait pas à celle-là.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre, ce que je crois ?

— Ça m'intéresse et, tant qu'à faire, ne perdons pas de temps. Si vous ne voulez pas répondre à mes questions, rendez-moi mon fric et je m'adresserai à quelqu'un d'autre.

On se regarde fixement et il finit par comprendre que je ne rigole pas.

— Vous voulez de la bière ? me demande-t-il. Autant se mettre à l'aise.

Il apporte deux canettes de bière, fait sauter les capsules avec son couteau et m'en offre une.

— À vos amours.

— Aux vôtres.

Nous buvons, poussons des soupirs de satisfaction virile et reposons les canettes sur la table.

— J'ai idée que ce n'est pas lui, fait-il enfin. C'est pas son genre de business.

— Il m'a dit la même chose. (Je me penche en avant et commence à imprimer des ronds sur la table avec le fond mouillé de la canette.) Je voudrais le dépanner, si

c'est possible. Vous connaissez peut-être certains détails qui me seraient terriblement précieux.

Maxie recommence à se curer les grosses molaires, puis change d'idée, et entreprend d'explorer le fond de ses oreilles.

— C'est pas un mauvais cheval. Il est large et ne fait pas d'histoires. Et sa petite amie est gentille aussi. Vous l'avez vue ?

— Oui, je l'ai vue.

Il ferme son petit œil, l'ouvre de nouveau.

— Elle a le plus beau châssis que je connaisse. Vous croyez que c'est du vrai ?

— Pourquoi pas ? Vous l'avez vu ramener cette canne à pêche chez lui ?

Il hoche la tête.

— Non, je sais qu'il n'a jamais eu de canne à pêche. J'ai demandé à la fille qui fait les chambres. Elle n'en a jamais trouvé chez lui.

— Elle a regardé sous le lit ?

— Oui, puisqu'elle balaye sous les lits.

— Les flics ont découvert la canne hier soir. Est-ce qu'elle a balayé sous le lit hier matin ?

Il fait signe que oui.

— À quelle heure ?

— Elle était en retard. Perelli n'a quitté son appartement qu'à midi et demi. Elle n'a pas pu faire le ménage avant.

— Et la police ? À quelle heure elle a découvert cette canne à pêche ?

— À dix-neuf heures trente.

— Par conséquent, la canne a été déposée chez lui à un moment quelconque, entre midi trente et dix-neuf heures trente. C'est bien ça ?

— Oui, si c'est vrai qu'elle a été déposée.

— Ne cherchons pas la petite bête. Mettons qu'à un moment quelconque entre midi trente et sept heures trente, Perelli ou quelqu'un d'autre a introduit cette canne à pêche dans la maison. Vous êtes d'accord ?

Ne trouvant aucune faille dans ce raisonnement, il fait :

— Ouais.

— Il y a d'autres entrées dans l'immeuble, à part la porte principale ?

— Il y a une entrée de service qui donne dans le sous-sol.

— Est-ce qu'on peut monter dans les étages, en passant par là ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Évidemment. La façon dont elle est construite, cette maison, vous pouvez entrer par la grande porte ou par la porte de service, en prenant l'escalier du sous-sol, vous êtes obligé de traverser le hall, et là on vous voit passer.

— Où étiez-vous hier, entre une heure trente et dix-neuf heures trente ?

— Au ciné.

— Vous n'étiez donc pas dans la maison de tout l'après-midi ?

— J'étais au ciné.

— C'était votre jour de sortie ?

— Oui.

— Qui est-ce qui vous remplaçait pour la surveillance ?

— Gracie Lehmann.

Maxie s'offre une nouvelle rasade de bière et ajoute :

— C'est son jour de congé aujourd'hui.

— Elle a été interrogée par la police ?

— Pour quoi faire ?

— La canne à pêche ne les intéressait donc pas ? Ils ne cherchaient pas à savoir comment elle était arrivée dans la chambre de Perelli ?

— Pour quoi faire ?

Je bois un peu de bière. Évidemment, il a raison. Ils ont trouvé la canne à pêche dans la chambre de Perelli et ça leur suffit. Ils ne vont pas se casser la tête pour découvrir comment elle est arrivée là.

— Elle a peut-être vu le type qui a apporté la canne à pêche ?

— Si quelqu'un l'a apportée, elle l'a vu.

— À moins qu'elle ne soit justement sortie à ce moment-là... pour se laver les mains, par exemple.

Maxie secoue la tête :

— Il lui est interdit de quitter le hall une seule minute. C'est le règlement. Elle a un cabinet de toilette derrière le standard. Quand elle y va, elle abaisse une manette qui commande la sonnerie des deux portes. Si quelqu'un entre par la porte principale ou par la porte de service, ça déclenche la sonnerie. C'est automatique. Y a eu plein de vols ici dans le temps. Alors s'agit de faire gaffe. Si quelqu'un avait amené cette canne à pêche, Gracie l'aurait vu.

— On vient juste de conclure que la canne a été amenée dans la maison soit par Perelli, soit par un autre. Donc Gracie l'a vue.

— Très juste.

Je bois ma bière et allume une autre cigarette. Je commence à être un peu ému.

— Vous en voulez ? demande Maxie en prenant une nouvelle canette.

J'accepte d'un signe de tête.

— Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller voir Gracie, dis-je, tandis que Maxie fait sauter les capsules. Elle peut être mon témoin numéro un.

— Elle sera là demain. Mais faites gaffe. Faudra y mettre le prix.

— Où est-ce qu'elle habite ?

Maxie réfléchit un instant, puis hoche la tête.

— Je ne peux pas vous donner son adresse. C'est interdit.

Je joue quelques secondes avec ma canette de bière, puis traverse la pièce et m'arrête devant le portrait de Jack Dempsey.

— Je parie que c'est Jeff Barratt qui a amené cette canne à pêche.

Maxie, qui buvait au goulot, avale de travers. Je suis obligé de lui taper dans le dos, pour l'empêcher de s'étouffer. Je tape même un peu plus fort qu'il n'est nécessaire.

— Barratt ? fait-il d'une voix étranglée, dès qu'il retrouve l'usage de la parole. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Barratt ne peut pas souffrir Perelli, tout comme le mec qui a planqué la canne à pêche. Barratt habite juste en face de chez Perelli. Barratt est un salaud sans scrupules. Tout cela est insuffisant pour convaincre une cour de justice, mais moi, je n'ai pas besoin d'autres preuves.

Il rumine la chose pendant quelques secondes, et opine du bonnet.

— C'est pas impossible.

Nous nous offrons une nouvelle tournée de bière.

— Si vous espérez que Gracie vous rapportera des histoires sur Barratt, vous vous foutez le doigt dans l'œil, fait-il d'une voix confidentielle. Elle l'a drôlement à la bonne.

Je sens qu'enfin je vais en avoir pour mon argent.

— Par exemple ! dis-je. Qu'est-ce qu'un mec comme Barratt peut trouver dans une fille comme Gracie ?

— Le propriétaire, il veut que son établissement soit convenable. Je me demande pourquoi d'ailleurs. Enfin, il est comme ça. D'après le règlement, les femmes qui viennent en visite doivent quitter l'immeuble avant une heure, sinon faut qu'on fasse un rapport. Gracie est de service la nuit, une semaine sur deux et quand les filles qui viennent voir Barratt restent après une heure, elle ne fait pas de rapport.

— Comment s'est-il arrangé, Barratt ? Il lui paie cinq dollars par semaine pour son silence ? Moi aussi je suis prêt à payer ce qu'il faut.

Maxie finit sa canette, secoue la cendre tombée sur son pantalon et se lève.

— Il serait temps que je retourne au boulot, fait-il.

— Asseyez-vous et videz votre sac. Jusqu'ici vous ne m'avez rien dit qui vaille dix dollars.

— Moi j'estime que vous en avez eu pour votre fric. Maintenant si vous mettez dix dollars de mieux, je vous dirai quelque chose qui vous en bouchera un coin.

— Cinq dollars.

— Dix.

— Sept cinquante.

Nous transigeons à huit. Je lui donne l'argent et il se rassoit.

— Elle se drogue à la marijuana, vous saisissez ? Barratt lui file la came. Vous allez tomber sur un bec.

Je réfléchis un moment et conclus qu'il a peut-être raison, mais ça ne coûte rien d'essayer.

— Donnez-moi donc son adresse.

Le supplément qu'il vient de toucher l'incite à faire une entorse au règlement.

— 247, rue Felman ; c'est une maison meublée.

Je me lève.

— Bouche cousue, Maxie. Et si on vous le demande, vous ne m'avez jamais vu.

Maxie pousse un grognement, se frappe la poitrine et me dévisage d'un air dégoûté.

— Vous en faites pas, dit-il. N'est pas mon copain qui veut.

Je quitte la pièce et le laisse en tête à tête avec les canettes, soufflant doucement et regardant dans le vide.

VI

La porte d'entrée de l'immeuble, 247, rue Felman, est serrée entre la vitrine d'un marchand de tabac et la terrasse d'un café de troisième ordre. Sur le panneau, une plaque de cuivre sale porte l'inscription : *Chambres pour Dames seules. Professions administratives et libérales. Le service n'est pas assuré. Les chiens ne sont pas tolérés. Les messieurs ne sont pas admis.* Une carte, portant quelques empreintes de doigts sales, est fixée au-dessus de la plaque et annonce : *Complet.*

À la terrasse du café voisin, il y a quatre guéridons, surveillés par un garçon âgé, au long et maigre visage, aux yeux infiniment tristes. Dans la lumière dure du soleil, la queue de son habit paraît verdâtre. Il me regarde avec espoir tandis que je range ma Buick devant l'entrée de la maison meublée et donne même un coup de chiffon sale à l'un des guéridons, mais je néglige son invite.

Je monte les trois marches de pierre, jusqu'à la porte vitrée du 247, pousse le battant et pénètre dans un vestibule sombre et malodorant, livré au silence et à l'abandon. Sur le mur, à gauche, j'aperçois la rangée de boîtes aux lettres. Je m'approche et me mets à déchiffrer les noms des locataires, dans leur cadre de cuivre terni. Sur les trois douzaines de noms, il y a un nombre impressionnant de « Loulou », de « Belle », de « Mimi » et je me demande si les ukases de la porte sont bien respectés.

Sur la quatrième carte en partant de la droite, je lis : *Miss Grace Lehmann. Chambre 23. Ét. II.*

L'escalier recouvert d'une moquette en fibre végétale s'amorce devant moi. Je monte allégrement trente marches et me retrouve sur le premier palier. Un long couloir dessert l'étage et, devant les innombrables portes, j'entrevois des bouteilles de lait et des journaux. Comme il est midi dix, j'en conclus que ces dames, fonctionnaires ou autres, font preuve d'une regrettable légèreté d'esprit, s'il est vrai qu'elles appartiennent à la classe laborieuse — hypothèse qui me paraît fort peu vraisemblable.

Je commence à gravir les marches du deuxième étage, lorsqu'un personnage mince, au visage dur, apparaît au sommet de l'escalier. Il porte un costume de flanelle rouille, un feutre blanc et des lunettes noires. En m'apercevant, il fait un brusque écart, hésite un instant, ne sachant s'il doit battre en retraite ou poursuivre son chemin, puis, délibérément, descend à ma rencontre, avec une nonchalance affectée.

Je l'attends.

Du pouce, il gratte sa joue mal rasée en passant devant moi. J'ai l'impression que, derrière les verres sombres, ses yeux sont inquiets.

— Les chiens ne sont pas tolérés et les messieurs ne sont pas admis, dis-je à voix basse pendant qu'il traverse le palier du premier.

Il me regarde vivement par-dessus son épaule, s'arrête et fait : « Hein ? » sur le mode agressif.

Je hoche la tête :

— Je n'ai rien dit. C'est sans doute votre conscience qui a parlé...

Tandis que je reprends mon ascension, il me suit du regard. Enfin, il se détourne lentement et disparaît.

Le deuxième étage est l'exacte réplique du premier : mêmes bouteilles de lait et mêmes journaux. Je suis le

couloir en étouffant le bruit de mes pas et déchiffre les numéros des portes. Je trouve la chambre 23, à mi-chemin dans le couloir de droite. Je m'arrête un instant et cherche une entrée en matière. Si Maxie a dit la vérité — et je n'en doute pas — cette fille est en mesure d'innocenter Perelli. Le tout, c'est de la persuader de se désolidariser de Barratt.

Comme je me prépare à frapper, j'entends derrière moi une légère toux. Je regarde prudemment par-dessus mon épaule.

La porte derrière moi est entrebâillée et je vois une grande rouquine, aux formes langoureuses, qui s'appuie négligemment au chambranle en m'adressant un sourire engageant et suggestif. Un déshabillé de soie verte moule ses hanches rondes et onduleuses. Elle a les jambes nues et porte des mules garnies de cygne. Ses doigts minces, qui, de toute évidence, ignorent les rudes travaux manuels, effleurent la chevelure d'or roux et son sourcil fin et clair se lève pour me transmettre un message éloquent et vieux comme le monde.

— Bonjour, beau brun, dit-elle. Vous cherchez quelqu'un ?

— Hm, hm, fais-je. Même que je l'ai trouvé. Attention, votre petit déjeuner va refroidir.

Son sourire s'épanouit :

— Perdez donc pas votre temps avec elle, elle est même pas levée. Moi, je suis sortie du lit et le verrou de sûreté est poussé. Je suis prête pour l'attaque.

Je lève mon chapeau et la salue fort courtoisement :

— Madame, j'aurais été flatté et ravi d'ouvrir le feu, mais malheureusement j'ai à faire. Un autre jour, peut-être ? J'espère hanter vos rêves, comme vous hanterez les miens. Résignez-vous comme je me résigne, en vous disant que demain il fera jour et que nous ne perdons rien pour attendre.

Le sourire disparaît et le regard vert se durcit.

— Vous n'êtes qu'un carafon, fait-elle d'un air dégoûté et elle claque la porte.

Je pousse un soupir et frappe à la porte de Gracie. Trente secondes se passent. Je frappe encore, un peu plus fort. Rien ne bouge. La porte reste close. Je regarde à droite et à gauche et tourne doucement la poignée. Le battant s'ouvre vers l'intérieur.

La chambre est tout juste assez grande pour contenir un lit, deux fauteuils, une commode et une coiffeuse, ornée d'une glace mobile. Je n'y découvre personne. Le lit est défait et, s'il faut en juger par leur couleur, les draps n'ont pas été changés depuis six mois. Une couche de poussière recouvre la surface de la glace, il y a des cendres de cigarette sur le tapis et des flocons grisâtres sous le lit. C'est une chambre vraiment sordide et qui vous met plutôt mal à l'aise.

Près du lit, il y a une deuxième porte qui doit s'ouvrir sur la salle de bains. Je la regarde, en me demandant si la jeune personne est derrière, et frappe une fois de plus à la porte du couloir pour voir ce que ça donnera. Ça ne donne rien. Je pénètre donc dans la pièce et, pour décourager la rouquine d'en face, ferme la porte derrière moi.

Sur l'un des fauteuils, j'aperçois des vêtements négligemment jetés : une robe, des bas, un porte-jarretelles d'un rose grisâtre et un soutien-gorge plus gris que rose.

La chambre est imprégnée de l'odeur fort reconnaissable de la marijuana. On n'a pas fumé récemment, semble-t-il, mais les relents de la drogue ont, au cours des mois, pénétré les murs, saturé les rideaux et la literie.

Sans bruit, je m'approche de la salle de bains et frappe sec. Personne ne répond. Des gouttes de sueur filtrent sous la coiffe de mon chapeau et coulent le long de mon visage.

Je tourne le bouton et pousse la porte. Elle s'ouvre difficilement, pesamment, mais elle s'ouvre. De l'autre côté du battant, quelque chose heurte le panneau et je sens mon cœur bondir dans ma poitrine. Je parcours du regard le cabinet de toilette avec sa baignoire rose et malpropre, les serviettes chiffonnées, la savonnette et le tube à moitié plein de pâte dentifrice.

Je sais qu'elle est derrière la porte. C'est certain...

Je pénètre dans la salle de bains, les nerfs crispés. Elle est là, en effet, pendue à un crochet-porte-habits. Elle porte un peignoir bleu froissé, ses genoux sont repliés, sa tête est inclinée sur l'épaule et le nœud de la cordelière est visible, près de son oreille droite, le reste étant caché par les bourrelets de chair tuméfiée.

Elle est froide, dure et sans vie.

CHAPITRE IV

I

Je jette un coup d'œil dans le couloir. Il est désert. Mais un remue-ménage lointain m'apprend que, derrière les innombrables portes, ces dames se sont enfin décidées à saluer le jour nouveau.

Je quitte précautionneusement la chambre 23 et referme la porte. J'ôte mon chapeau, essuie ma figure avec mon mouchoir, allume une cigarette et aspire goulûment la fumée. Ça me remonte un tout petit peu le moral. Mais je sens que j'ai surtout besoin d'un bon whisky bien tassé.

Je traverse le couloir et m'arrête devant la porte de la rouquine. Sur le panneau à gauche, une carte est épinglée, sur laquelle on lit : *Miss Joy Dreadon est chez elle tous les jours, après dix-sept heures.*

Je gratte à la porte de la pointe de mon ongle, en faisant à peine plus de bruit qu'une souris. Mais la réponse ne se fait pas attendre. Le battant s'entrouvre d'une dizaine de centimètres et Miss Dreadon me dévisage à travers la fente. Elle a l'air d'avoir perdu sa bonne humeur hospitalière.

— Vous désirez ?

Ses grands yeux verts sont méfiants.

Je me dis qu'il vaut mieux ne pas perdre de temps et employer un langage clair et persuasif.

— J'ai besoin de quelques renseignements que je suis disposé à payer, dis-je en lui tendant ma carte. Mon tarif, c'est vingt dollars les dix minutes, en billets neufs et propres, et la discrétion est assurée.

Elle déchiffre ma carte, avec cette expression soucieuse qu'ont les gens peu habitués à lire et que les termes techniques déconcertent. C'est à peine si elle n'épelle pas les mots à voix basse.

Elle pousse enfin le battant de quelques centimètres et me restitue ma carte.

— Faites-voir un peu ce fric !

« Voilà, me dis-je, une âme simple et candide, qui va droit au but, sans s'encombrer de formules inutiles. »

Je tire mon portefeuille de ma poche et lui montre deux beaux billets tout crissants de dix dollars.

Elle les regarde avec l'œil émerveillé d'une petite fille devant une vitrine de jouets et ouvre la porte toute grande.

— Allez, entrez. Je ne veux pas savoir qui vous êtes, mais j'ai rudement envie de palper ces fafiots. Vous êtes sûr que c'est des renseignements que vous voulez ?

Je franchis le seuil et pénètre dans une chambre un peu plus grande que le numéro 23. Elle est aussi bien plus jolie et beaucoup plus confortable. Il y a place pour un sofa, un canapé et deux fauteuils. Sur la moquette clouée grise qui recouvre le plancher, sont jetés deux tapis de Chine qui ont dû coûter très cher. Des bégonias rouges et jaunes sont disposés dans un vase, sur la table, près de la fenêtre.

Je pose mon chapeau sur une chaise et confirme à la jeune personne que ce sont bien des renseignements que je suis venu chercher.

Elle tend sa main blanche aux ongles rouge sombre :

— Filez-moi la moitié d'abord. C'est pas que je manque de confiance, c'est pour le principe.

Je lui donne un billet de dix, tout en songeant que l'enquête me revient cher. Depuis ce matin, je n'ai pas cessé de distribuer mon fric.

Elle plie la coupure et la cache dans son soutien-gorge. Je lui fais remarquer qu'un coup de whisky ne ferait pas mal dans le paysage.

Elle ne se fait pas prier, apporte la bouteille et le verre et m'invite à me servir.

— Une seconde, dit-elle, je me prépare une tasse de café, et je suis à vous.

Quand elle revient, j'ai déjà deux verres d'avance.

Elle pose le plateau sur la table la plus proche et se laisse tomber sur le sofa, en découvrant ses longues jambes minces qui me donneraient des idées, si je n'étais déjà occupé par d'autres problèmes. Elle suit mon regard, rajuste son peignoir et lève les sourcils :

— Qu'est-ce que vous êtes au juste ? Un détective privé ?

— Oui, quelque chose d'approchant.

— J'en étais sûre. Dès que je vous ai vu, j'ai compris que vous n'étiez pas un client ordinaire. J'aime bien vos yeux... Vous ne voulez pas qu'on rigole un peu ?

Je commence une tirade polie et embarrassée, mais elle m'arrête d'un geste. Son sourire est franc et amical :

— N'y pensez plus, mon chou, je blaguais. C'est pas souvent que j'ai la visite d'un beau garçon qui n'éprouve pas le besoin de monter aux glaces, à peine la porte franchie. C'est nouveau et ça ne me déplaît pas. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Je me verse un troisième whisky.

— L'objet de l'enquête, c'est Gracie Lehmann. Vous la connaissez ?

Les traits de Miss Dreadon se durcissent.

— Ça, c'est le bouquet ! Vous n'allez pas dépenser votre bon argent pour avoir des tuyaux sur *elle* ?

— Je travaille pour un client qui a eu des ennuis avec la police. Gracie aurait pu l'innocenter. C'est la seule et unique raison.

— Eh bien ! allez donc lui parler. Pourquoi venir chez moi ?

— J'ai idée qu'elle ne me sera pas d'un grand secours à l'heure qu'il est. Elle est morte.

Elle fait un mouvement brusque et répand du café sur son genou. Avec un juron étouffé, elle repose sa tasse et s'essuie le genou avec un mouchoir.

— Vous allez fort ! dit-elle.

Comme je reste silencieux et que mon regard ne la quitte pas, elle reprend :

— C'est pas vrai ? Elle n'est pas morte ?

— Oh ! si, elle est bien morte. Je sors de chez elle. Elle est pendue à la porte de sa salle de bains.

Elle frissonne, fait une grimace, frissonne encore et saisit la bouteille de whisky.

— C'était une petite bécasse, dit-elle, mais je ne la croyais pas bête à ce point. Le malheur, c'est qu'elle ne pouvait plus se passer de la drogue.

— Je l'avais deviné. D'ailleurs, ça pue la marijuana dans sa chambre.

Je sors mon étui à cigarettes et le tend à Miss Dreadon.

Elle prend une cigarette, l'allume, puis verse une rasade de whisky dans son café et l'avale.

— Voilà que j'ai les chocottes, maintenant, fait-elle. Je déteste ce genre d'histoire.

— Vous l'avez vue, hier soir ?

— Oui. Je la croise tout le temps dans l'escalier.

— À quelle heure l'avez-vous vue ?

— Oh ! j'allais sortir pour dîner quand elle est entrée, et nous nous sommes rencontrées encore quand je suis

revenue. Elle était sans doute ressortie pendant que je dînais. Nous sommes rentrées ensemble.

— Quelle heure, dites-vous ?

Miss Dreadon essaie, sans grand succès, d'étouffer un bâillement.

— Il était tard. Pas loin de trois heures, je pense. Je n'ai pas fait attention, mais il n'était pas de bonne heure.

— Elle était seule ?

Elle hoche la tête :

— Oh ! non, il y avait un bonhomme avec elle, comme d'habitude. Je me demande ce qu'ils lui trouvent, à cette sale petite garce... (Elle s'interrompt, fronce les sourcils.) Oh ! vaut mieux ne pas en dire de mal, maintenant qu'elle est morte...

— Comment il était, le type ?

— Beaucoup trop bien pour elle. C'est un mec pour qui j'aurais eu le béguin tout de suite : genre Clark Gable. C'est pas qu'il lui ressemble, mais c'est le même type d'homme.

— Il était habillé comment ?

— Il avait un chouette costard de flanelle couleur feuille morte, un feutre blanc, une cravate peinte à la main et des lunettes de soleil, aux verres grands comme des soucoupes. Il a dû les mettre de peur de se faire reconnaître par un de ses copains, pendant qu'il était avec elle. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer, les mecs !

Je suis assis tout au bord de ma chaise, m'efforçant d'être calme.

— Il n'avait pas des moustaches noires, très minces et un visage maigre, assez dur ?

— Mais si. Vous le connaissez ?

— Je l'ai croisé en montant l'escalier, tout à l'heure.

— Tout à l'heure ? (Ses yeux se dilatent.) Mais puisqu'elle est morte...

— Ouais. Elle est morte depuis un bon moment déjà. À mon avis, il faut compter au moins huit heures.

— Vous voulez dire qu'elle est allée se pendre dans la salle de bains, pendant qu'il attendait dans la pièce à côté.

— Je l'ai vu descendre il y a environ vingt minutes. Elle est morte depuis près de huit heures, vers quatre heures du matin, à mon avis. Il semblerait qu'il était avec elle, quand elle est morte, à moins qu'il ne l'ait quittée avant quatre heures et qu'il ne soit revenu ce matin pour une raison quelconque.

Elle retombe parmi les coussins et s'évente avec sa main :

— C'est peut-être lui qui a fait le coup ? Nom d'une pipe ! Et moi qui m'emballais déjà !

Je me rappelle que l'homme maigre n'était pas rasé. S'il a quitté l'immeuble au petit jour, pourquoi ne s'est-il pas rasé avant de ressortir ? Il a peut-être une excellente réponse à cette question, mais en attendant, tout semble indiquer qu'il a passé la nuit dans la chambre de Gracie.

Ce point est trop important pour être négligé. Je ne peux plus me contenter d'hypothèses.

— Voilà les dix dollars que je vous dois. Vous êtes gentille de m'avoir donné un coup de main. Et si vous voulez un conseil, restez en dehors de tout ceci. Quelqu'un finira bien par la trouver.

— Brrrr ! Je ne pourrai pas dormir si je sais qu'elle est en face.

— Vous dormirez encore moins si un flic un peu méchant vous emmène dans les locaux de la police pour vous cuisiner. Restez en dehors de tout ça.

— Et vous, vous n'allez pas donner l'alarme ?

Je hoche la tête.

— Je ne peux pas perdre mon temps avec ce suicide. Mais quelqu'un finira bien par s'inquiéter d'elle, et plus

vite que vous ne le croyez. Ça se passe toujours comme ça. (Je tire de mon portefeuille un troisième billet de dix dollars.) S'ils vous interrogent, vous n'êtes au courant de rien. Parlez-leur de ce gars en costume rouille, mais attendez qu'ils vous posent la question.

Elle prend le billet et le fait disparaître dans son soutien-gorge.

— Vous en faites pas, je vous vendrai pas.

Au moment de franchir le seuil, je me retourne : elle n'a pas quitté le canapé, elle mordille sa lèvre inférieure et fronce les sourcils. Toute insouciance a disparu de son visage.

Je sors dans le couloir, regarde à droite et à gauche et, m'étant assuré que personne ne m'observe, pénètre une fois de plus dans la chambre 23. Je ferme la porte et me mets à fouiller hâtivement les meubles en m'efforçant de ne rien négliger.

J'ai besoin de découvrir un indice qui me prouverait que le faux Clark Gable a bien passé la nuit dans cette chambre. Je ne sais pas exactement ce que je cherche, mais je m'acharne quand même.

J'examine d'abord le lit et trouve deux cheveux noirs sur l'oreiller. Gracie est blonde, mais si son visiteur s'est étendu dans ses draps, cela ne suffit pas à prouver qu'il a passé toute la nuit dans le logement. Enfin, c'est déjà une indication.

Après avoir visité méthodiquement tous les coins et recoins du logement, je suis sur le point de renoncer, lorsque je découvre enfin la preuve capitale. Dans la minuscule cuisine, il y a deux placards ; l'un contient les tasses, les soucoupes et les serviettes ; l'autre les plats, les pots et les casseroles. Mais dans ce deuxième placard, j'aperçois une tasse et une soucoupe égarées. Elles ne sont pas à leur place. Elles devraient être rangées dans le premier placard. Ça me donne une idée : j'explore la

boîte à ordures. Sur le sommet des détritrus, il y a un petit monticule de marc de café — et le marc est encore tiède. Voilà qui me paraît concluant : ce matin quelqu'un a vidé le filtre de la cafetière. Gracie n'a pu se faire de café ce matin. C'est évident. Et si l'homme maigre était revenu sur les lieux pour reprendre quelque chose qu'il avait oublié dans le courant de la nuit, il n'aurait pas perdu de temps à se faire du café. Mais s'il a passé la nuit dans cette chambre, il a fort bien pu préparer son petit déjeuner avant de s'en aller. Dans ce cas, le bonhomme ne devait pas manquer de sang-froid, car il ne pouvait ignorer que Gracie était pendue dans la salle de bains attenante. Et le plus fort, c'est qu'il devait savoir qu'elle était morte, au moment où il s'est couché dans son lit pour se reposer... Il a les nerfs en acier, le copain...

Et soudain, comme un phare au milieu de la nuit, la vérité m'apparaît :

Ce n'est pas un suicide, c'est un assassinat.

II

Il y a une cabine téléphonique dans un coin sombre du vestibule et je m'y engouffre. Elle sent le vieux bouc.

Je contrôle mon souffle, recouvre le récepteur ancien modèle avec mon mouchoir et compose le numéro.

Au bout d'un moment, une voix aboie :

— Ici, police... l'inspecteur Harker à l'appareil.

— Passez-moi l'officier de police Mifflin, dis-je en éloignant le récepteur de ma bouche.

— Qui êtes-vous ?

— Harry Truman. Faites vite. Il se trouve que mon temps est précieux.

— Ne quittez pas, fait l'inspecteur.

Je l'entends crier à la cantonade :

— Il est là, l'O.P... ? Y a un mec qui le demande... Il prétend qu'il s'appelle Harry Truman... Ça me dit quelque chose...

En réponse, une voix lance à Harker une épithète fort peu flatteuse. Enfin Mifflin vient à l'appareil.

— C'est l'officier de police, dit sa voix sévère. Qui êtes-vous ?

— Je vous informe que quelqu'un s'est pendu dans la chambre 23, deuxième étage, au 247, rue Felman. Si vous faites vite, vous trouverez un indice intéressant dans la boîte à ordures. Ne concluez pas trop hâtivement au suicide et n'hésitez pas à faire une enquête sur la fille en question. Vous ne le regretterez pas.

— Qui êtes-vous ?

J'entends le grincement de sa plume, tandis qu'il note les renseignements. Je réponds : « C'est bien ce que je me demande », et raccroche.

Je rempoche mon mouchoir et gagne la porte de la rue à pas rapides et silencieux. Je ne dispose que de trois minutes au maximum pour quitter la zone dangereuse. La police municipale n'est peut-être pas très dégourdie, mais elle sait faire vite quand il le faut.

Je monte dans la Buick et fais claquer la portière, quand soudain un gamin, en blouson déchiré et en pantalon de flanelle sale, saute sur le marchepied et passe par la vitre ouverte sa petite tête barbouillée.

— Hé, m'sieur, faut aller en vitesse à Coral Row, numéro 2, c'est urgent.

Je mets le moteur en marche, l'œil sur le rétroviseur, m'attendant à chaque instant à voir apparaître une voiture de la police.

— C'est de la part de qui ?

— Y a un gars qui m'a donné un dollar pour que je vous fasse la commission. Il paraît que c'est urgent et que vous êtes au courant.

Il saute au bas du marchepied et descend la rue au galop. Je n'ai pas le temps de le suivre. J'aurais bien voulu le rattraper, mais il vaut mieux m'éloigner au plus vite du 247, rue Felman. J'entends déjà au loin la clameur de la sirène de police. Je démarre en trombe et file vers Beach Road.

Le nom de Coral Row m'est totalement inconnu, mais je présume que c'est un groupe d'immeubles du quartier de Coral Gables. La curiosité me pousse à y aller. Pourtant mille pensées se bousculent dans ma tête : je me demande si le vieux garçon de café se souviendra de moi et s'il a noté le numéro de ma voiture. Je n'ai pas du tout envie de tomber entre les pattes de Mifflin. Il n'a pas besoin de moi pour faire son enquête sur le meurtre de Gracie et moi, j'ai d'autres chats à fouetter. Mais si l'idée lui prend d'interroger le serveur, il aura mon signalement. Et il ne sera pas content d'apprendre que j'ai quitté les lieux sans l'attendre.

Arrivé au bas de Beach Road, je tourne à gauche, suis le bord de l'eau et arrête ma Buick dans un espace libre, parmi les rouleaux de cordages et les bidons d'huile.

Coral Gables est un quartier dangereux à fréquenter, à moins qu'on ne soit accompagné ou armé. Même les flics y patrouillent deux par deux et il se passe rarement un mois sans qu'on ramasse dans une ruelle quelque pauvre diable gisant à plat ventre, un couteau entre les omoplates.

Je sors de la Buick et jette un coup d'œil sur le port où se pressent les bateaux de pêche et les chalutiers. Je me rends compte que j'ai éveillé la curiosité des pêcheurs qui se prélassent au soleil, dans leurs chandails multicolores. Je m'approche d'un bonhomme solitaire, occupé à tailler un bateau miniature dans un morceau de bois.

— Vous pouvez m'indiquer où se trouve Coral Row ?

Il me dévisage, se détourne pour cracher dans l'eau du port, irisée de mazout, et du pouce me désigne la rangée de bistrots et d'éventaires de coquillages qui bordent le quai.

— Derrière le bar Yster, dit-il laconiquement.

Le bar Yster est une maison en bois d'un seul étage où vous pouvez déguster des fruits de mer et de l'ale, vieille de dix ans, qui vous monte à la tête si vous n'y prenez pas garde. Mais il ne faut pas être pointilleux quant à ses voisins de table ; j'y suis allé une fois ou deux avec Kerman. C'est le genre d'endroit où vous pouvez vous attendre à n'importe quoi, et, en général, votre attente n'est pas déçue.

— Merci, dis-je et je me dirige vers le bar, de l'autre côté du quai.

La maison de bois donne, d'un côté, sur un passage. Une plaque, accrochée très haut sur le mur, annonce : *Vers Coral Row*.

Je m'arrête pour allumer une cigarette tout en scrutant la ruelle avec une certaine méfiance et sans le moindre enthousiasme. Les murs élevés arrêtent la lumière du soleil et, à l'extrémité du passage, il y a une zone d'ombre, de crasse et de silence, du plus déplaisant effet.

Je glisse ma main sous ma veste pour m'assurer qu'en cas d'urgence mon 38 serait facile à atteindre, puis je m'avance à pas lents vers la zone obscure. Après avoir longé le mur, la ruelle tourne à angle droit et aboutit à une cour sombre et délabrée, flanquée sur trois côtés de bâtiments vétustes qui, autrefois, servaient d'entrepôts, mais qui ne sont plus que des ruines infestées de rats.

Je fais halte à l'entrée de la cour et j'examine les bâtisses, tout en me demandant si je ne suis pas en train de me jeter dans un guet-apens. Devant moi, s'ouvre une porte vermoulue, à moitié arrachée de ses gonds. Un numéro en cuivre terni est vissé à l'un de ses panneaux.

Je ne me suis pas trompé : c'est bien le numéro 2, Coral Row. À moi de décider maintenant si j'entre ou si je reviens sur mes pas. Je tire sur ma cigarette et examine les parages. À l'intérieur il doit faire noir comme dans un tunnel, le plancher est sûrement pourri et je ne pourrai pas circuler sans faire de bruit. Je me résous à entrer quand même.

Je jette ma cigarette, traverse la cour et gagne la porte délabrée. Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, mais poursuis mon chemin, car j'ai des principes et j'estime, entre autres, qu'il est salutaire, de temps en temps, de surmonter ses impulsions.

Silencieusement, sur mes semelles de caoutchouc, je gravis les marches et scrute l'obscurité. Devant moi s'amorce un escalier. Plusieurs marches sont défoncées, il n'y a pas de rampe... l'ensemble me paraît terriblement casse-gueule et je décide de ne pas m'y aventurer. En revanche, je me propose d'inspecter le couloir.

Le plancher grince et gémit sous mes pas, tandis que j'avance précautionneusement dans l'obscurité peuplée d'odeurs rances. J'entends les rats qui grouillent, puis s'enfuient devant moi. Je m'arrête, le cœur battant, les poils de la nuque hérissés. Pour parer à toute éventualité, et aussi pour me regonfler le moral, je tire mon revolver.

J'arrive au bout du couloir, au seuil d'une porte ouverte. Je m'arrête et essaie de percer l'obscurité. Mais en vain. Je ne suis pas du tout pressé d'entrer. Peu à peu je distingue de faibles rais de lumière qui filtrent à travers les murs crevassés, mais il fait quand même trop noir pour reconnaître les lieux.

J'avance d'un ou deux pas prudemment, et fais halte de l'autre côté de la porte. Je me demande pourquoi je suis là, et ce qui me retient encore dans cette baraque. Si quelqu'un est embusqué dans l'ombre, je ne le verrai pas,

et il n'y a que peu de chances qu'il me voie... Mais c'est là où je me trompe.

Une planche craque soudain tout près de moi. Je perçois le sifflement d'un objet lourd qui s'abat. Je me plie en deux et fais un écart. Quelque chose de dur frappe douloureusement mon épaule, et le revolver m'échappe de la main : on m'avait visé à la tête et si le coup avait porté, j'ai l'impression que j'aurais sombré dans un long sommeil sans rêves.

Je me retrouve à quatre pattes. Des jambes me frôlent, des doigts remontent le long de mon bras, tâtent mon visage, descendent vers mon cou : des doigts maigres, forts, au contact moite et froid.

Je rentre mon menton dans mon col, pour donner moins de prise, me redresse et lance mon bras en avant. Mes doigts rencontrent le tissu d'un veston, puis la saillie d'un biceps puissant. Je peux donc situer la hauteur de la tête. Mon direct bref et dur écrase ce que je crois être une oreille.

Mon adversaire invisible émet un grognement, puis une masse de quatre-vingt-cinq kilos s'abat sur moi et je m'effondre sur le dos. Les doigts s'enfoncent dans mon cou, je sens sur mon visage un souffle chaud et précipité.

Mais cette fois-ci ce n'est pas à une pauvre fille qu'il a affaire. Il n'a certainement pas eu de mal à venir à bout de Gracie, mais, avec moi, c'est une autre paire de manches.

J'attrape ses pouces et les plie en arrière. J'entends une plainte étranglée. Il finit par libérer ses pouces, mais c'est parce que je le veux bien, car, à peine s'est-il redressé, que je lui assène un swing à la face, qui l'envoie tituber dans la nuit. Un grognement lamentable s'échappe de ses lèvres.

Je suis en train de me relever et mes doigts effleurent encore le sol, lorsque de nouveau il se jette sur moi. Je

parviens tout juste à distinguer sa silhouette imprécise qui s'approche au pas de charge. Je me relève d'un bond et m'élançe vers lui. Le choc de notre rencontre est formidable. Il se rejette en arrière et j'ai tout juste le temps de le toucher à l'estomac : mon punch n'est pas assez puissant pour le mettre K.O., mais il lui coupe le souffle et son haleine s'échappe avec un chuintement de pneu dégonflé.

J'avance toujours, lançant des swings du gauche et du droit. Les coups n'arrivent pas toujours au but, mais je sens que, chaque fois que je le touche, je lui fais mal. Je prends, moi aussi, un bon direct dans le maxillaire, qui manque de m'arracher la tête, mais n'arrête pas mon élan.

J'entends haleter mon adversaire qui recule précipitamment. Je ne peux plus l'atteindre, car les ténèbres se sont refermées sur lui ; cependant je perçois encore sa respiration spasmodique.

Pendant une seconde ou deux, nous restons immobiles, dans le noir, prêts à parer à une attaque brusquée.

Je crois entrevoir une ombre vague à ma gauche, mais c'est peut-être une illusion. Je tape du pied, et l'ombre fait un brusque écart. Sans donner à l'adversaire le temps de se remettre en garde, je bondis, frappe et le touche sous l'oreille.

Son souffle s'échappe avec un sifflement rauque. Il s'affale sur le dos, se ramasse et recule. J'ai l'impression qu'il n'a plus qu'un seul désir : arrêter les réjouissances et rentrer chez lui. Je m'élançe, espérant le sonner pour le compte, mais une planche pourrie cède sous mon poids et je m'effondre, à moitié assommé.

Pour le coup, je suis à sa merci, mais ma personne a cessé de l'intéresser. Il ne pense qu'à se faire la paire.

Je l'entends galoper vers la sortie.

J'essaye de me relever, mais mon pied est pris dans la fente du plancher vermoulu.

J'ai le temps d'apercevoir dans la pénombre, près de la porte, une haute silhouette aux puissantes épaules, puis plus rien.

Quand je parviens enfin à libérer mon pied, je me rends compte qu'il est inutile de poursuivre l'inconnu. Les bonnes cachettes ne manquent pas à Coral Gables.

Je gagne la porte en boitillant et en jurant à voix basse et, soudain, un objet clair attire mon regard. Je le ramasse.

C'est un chapeau de feutre blanc.

III

Le barman du Yster's Bar ressemble à un lutteur retraité.

Il me sert un sandwich de pain de seigle au jambon chaud et une chopine de bière, et me regarde manger, ses bras poilus appuyés sur le comptoir.

Le bar, à cette heure, est encore calme. Une demi-douzaine de consommateurs sont installés devant les guéridons : des pêcheurs attendant la marée. Ils ne font pas attention à moi, mais le barman ne me quitte pas des yeux, à croire que je le fascine :

— Je vous ai vu quèque part, p'tit gars, fait-il enfin en tripotant son nez défoncé. Vous êtes déjà venu ici ?

Je lui réponds qu'en effet je suis déjà venu. Il opine de sa tête rasée, gratte l'endroit où jadis s'amorçait son oreille et découvre deux rangées de dents très belles et très blanches.

— J'oublie jamais un client. Vous foutez le camp, vous revenez dans cinquante ans, je vous reconnais. C'est comme je vous le dis.

Je songe qu'il est bien rare qu'on vive assez longtemps pour tenter l'expérience, mais préfère ne pas lui communiquer cette pensée pessimiste. Je dis :

— C'est formidable la mémoire des têtes ! Je voudrais bien l'avoir. Moi je fais la connaissance d'un mec, je le revois le lendemain, je ne sais plus qui c'est. Pour le business, c'est embêtant.

— Ouais, fait le barman... Y a un gars qui s'est amené hier. Il y a trois ans qu'il n'a pas mis les pieds ici. Eh ! bien ! moi, je lui sers une canette de vieille ale, sans attendre qu'il fasse sa commande. C'est toujours ce qu'il buvait dans le temps. Moi, j'appelle ça avoir de la mémoire.

S'il m'avait servi d'autorité une canette de vieille ale, je l'aurais bue sans rouspéter. Il n'a pas une tête à tolérer la rouspétance.

— Eh bien, je vais éprouver votre mémoire pour voir : le type est grand, mince, aux épaules carrées ; il porte un costume rouille et un feutre blanc. Vous l'avez déjà vu dans le coin ?

Le corps lourd et trapu du barman semble se pétrifier. Le visage mutilé et mal rasé se durcit.

— Je vous conseille pas de poser des questions dans cette taule, mon vieux, dit-il en baissant la voix. Si vous voulez garder vos dents de devant, vaut mieux fermer votre gueule.

Je bois quelques gorgées de bière en le dévisageant par-dessus le bord de mon verre.

— C'est pas une réponse, dis-je en reposant le verre et en produisant au jour un billet de cinq dollars.

Je tiens la coupure dans le creux de ma main, pour que personne, à part lui, ne puisse la voir.

Il tourne la tête à droite et à gauche, hésite, parcourt encore la salle d'un regard insistant :

— Faites semblant de m'offrir une pipe, souffle-t-il sans remuer les lèvres.

Je lui tends une cigarette et le billet. Il a pour les saisir un geste qu'il veut discret, mais qui est particulièrement maladroit. Il n'échappe qu'à un seul client, celui qui tourne le dos au bar.

— C'est un mec de la bande à Barratt, fait l'ancien lutteur. Ne vous frottez pas à lui. Il est dangereux.

— Ouais, à ce compte-là, un moustique aussi est dangereux...

Je paie ma bière et mon sandwich ; tandis qu'il ramasse la monnaie, je lui demande encore :

— Il s'appelle comment ?

Il me regarde, le sourcil froncé, puis s'en va à l'autre bout du bar. J'attends un moment, des fois qu'il aurait l'intention de revenir, mais comme il s'attarde, je descends de mon tabouret et sors dans le soleil.

Jeff Barratt... c'est bien possible... je ne savais pas qu'il dirigeait une bande à lui... Il avait donc de bonnes raisons de faire taire Gracie. Je commence à me demander si ce ne serait pas lui l'instigateur du kidnapping. Tout a l'air de le désigner. C'est presque trop évident pour être vrai.

En traversant le quai pour rejoindre la Buick, je songe aussi à Mary Jerome. Est-ce qu'elle est en relation avec Barratt ? Il est grand temps de m'en occuper. Je décide de me rendre au garage Acme et d'interroger les gens là-bas.

Je remonte Beach Road à vive allure, tourne dans l'avenue Hawthorne et m'engage dans le boulevard Foothill, qui s'amorce à ma gauche.

Le soleil tape dur et je rabaisse le pare-soleil. Filtrée par le verre bleu, la lumière devient douce et reposante et j'ai l'impression de flotter dans un aquarium.

Le garage Acme se dresse à l'angle du boulevard Foothill et de l'avenue Hollywood, face au désert. Ce n'est pas un bâtiment très somptueux et je me demande pourquoi Lute Ferris a choisi cet endroit isolé pour installer ses pompes à essence.

Elles sont au nombre de six, alignées devant un grand hangar métallique qui sert d'atelier de réparations. À droite il y a une salle d'attente mal tenue, et un bar. Plus loin, à moitié dissimulée par le hangar, j'aperçois une maisonnette basse, laide, au toit plat.

Devant l'une des pompes à essence est arrêtée une Bentley longue et racée, toute noire et luisante dans le soleil. À l'extrémité de la rampe qui mène à l'atelier, est garé un camion quatre tonnes.

Personne n'est en vue. Je m'avance lentement jusqu'à une des pompes et stoppe. Mon pare-chocs n'est qu'à un ou deux mètres de la Bentley.

Je klaxonne, tout en scrutant les alentours. Je n'aperçois rien d'intéressant. Au bout d'un moment, un gamin en bleus grasseyeux sort de l'atelier sans se presser. Il dépasse la Bentley, s'arrête devant moi et me regarde négligemment. Il doit avoir dans les quinze, seize ans et ses petits yeux verts se dérobent sans cesse.

Je dis tout en allumant une cigarette :

— Dix litres. Et ne te fatigue pas surtout. J'ai toute la vie devant moi.

Il me lance un coup d'œil froid et contourne la voiture.

Moi, j'observe le compteur d'essence pour m'assurer qu'il ne m'arnaque pas.

Au bout d'un moment, il réapparaît et me tend une patte malpropre. Je paie.

— Où est-il, Ferris ?

Il me lance un bref coup d'œil et se détourne.

— L'est en voyage.

— Quand est-ce qu'il revient ?

— J'sais pas.

— Et Mme Ferris ? Elle est chez elle ?

— Elle est occupée.

Je désigne la maisonnette du pouce.

— Là ?

— Là ou ailleurs, elle est occupée, fait le gamin en s'éloignant.

Je suis sur le point de le rappeler, quand une silhouette apparaît au coin de l'atelier : un homme fort et bien mis, en veste d'été à carreaux, un chapeau à petit bord, incliné sur l'œil, un œillet rouge sang à la boutonnière. C'est Jeff Barratt.

Je reste sur place et l'observe à loisir, car je sais qu'il ne peut me voir derrière la vitre pare-soleil.

Il jette un coup d'œil négligent à la Buick, monte dans la Bentley et démarre en direction de l'avenue Beachwood.

Le gamin est rentré à l'atelier. J'ai comme une idée qu'il me surveille, bien que je ne l'aperçoive nulle part. J'attends un moment tout en réfléchissant. Est-ce que la présence de Barratt au garage est une coïncidence ? C'est peu vraisemblable. Mifflin, je m'en souviens, m'avait dit que Ferris était soupçonné de trafic de marijuana. Barratt, lui, est un adepte de la drogue. Ils ont donc au moins ça en commun. Faut-il considérer comme une coïncidence le fait que Mary Jerome ait choisi justement ce garage isolé pour louer sa voiture ? Cela aussi me semble improbable. Je me rends compte soudain que mon enquête est en train de progresser et décide de rendre visite à Mme Ferris.

Je descends de la Buick et m'engage dans l'allée cimentée qui longe l'atelier de réparations et conduit à la maisonnette.

J'aperçois le gamin, dans l'ombre, près de la porte du garage. Il me regarde dans le blanc des yeux et je lui rends son regard.

Il ne bouge pas, ne dit rien, je poursuis donc mon chemin, contourne le garage et remonte le sentier jusqu'à la maisonnette. Du linge sèche sur une corde tendue en travers du petit jardin en friche. Je me baisse pour passer sous une paire de chaussettes, et frappe à la porte décrépite et fendillée.

J'attends un bon moment et m'apprête à taper encore, lorsque la porte s'ouvre. Une fille de petite taille, trapue et décoiffée, apparaît sur le seuil. Il est difficile de lui donner un âge, elle peut avoir aussi bien vingt ans que trente. À la voir, on dirait qu'elle n'a connu que les épines de la vie et qu'elle a cessé de croire aux roses. Ses cheveux blonds, mal teints, sont raides et filasse, son visage est bouffi, ses yeux rougis par des larmes récentes. Mais le pli dur et amer de sa bouche montre qu'elle n'est pas encore complètement résignée.

— Oui ? fait-elle en me toisant d'un œil méfiant. Vous désirez ?

— M. Ferris est là ?

— Non. Qui êtes-vous ?

— On m'a dit qu'il a loué une voiture à Miss Jerome. Je voulais lui parler à ce sujet.

Lentement elle fait un pas en arrière et sa main cherche la poignée. Dans une seconde, elle va me claquer la porte au nez.

— Il n'est pas là, et moi, je n'ai rien à vous dire.

— Je suis habilité à payer les renseignements que l'on me donne, dis-je précipitamment en voyant bouger le battant.

— Combien ?

Elle me regarde comme un chien famélique regarde un os.

— Ça dépend du tuyau. Mais ça peut chercher cent dollars.

De la pointe de sa langue pâle, elle s'humecte les lèvres.

— Quel genre de renseignement ?

— Je peux entrer une seconde ? Je ne vous retiendrai pas longtemps.

Elle hésite, en proie aux démons contradictoires de la peur, de la méfiance et de la cupidité. La soif de l'argent l'emporte, comme toujours. La femme s'efface.

— Ça va. Vous pouvez entrer. C'est un peu en désordre, mais j'avais autre chose à faire.

Elle me conduit dans la pièce du fond, sale, délabrée et sordide. Elle se laisse tomber dans un fauteuil qui s'affaisse sous son poids et m'examine d'un œil inquiet et soupçonneux. J'attaque :

— Le gamin m'a dit que votre mari était en voyage. Je ne l'ai pas cru.

— Je ne sais pas où il est... (Ses yeux soudain se remplissent de larmes et elle détourne la tête.) J'ai l'impression qu'il s'est fait la paire.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

Elle se frotte les yeux du revers de la main.

— Et ce fric ? Je n'ai pas un foutu *cent*. Il s'est taillé en laissant des dettes partout. J'ai même pas de quoi m'acheter à bouffer.

— Vous aurez le fric si vous avez des tuyaux qui en valent la peine.

Son visage se durcit.

— J'ai plein de choses à dire. Ils se figurent tous que je ne sais rien, mais ils se gourent. J'ai les yeux en face des trous et je ne suis pas sourde. Même que je suis drôlement au courant. Et puis, j'en ai marre de cette taule. Si vous me donnez ce qu'il faut pour me tirer d'ici, je mange le morceau.

— À propos de qui ?

— De Lute et de Barratt.

Je sors mon portefeuille. Il me paraît bien plat. Je n'ai plus que trente dollars. Je tire un billet de vingt dollars et l'agite sous son nez.

— Y en aura d'autres. Quel est votre prix ?

Elle se penche et m'arrache le billet des mains.

— Cinq cents, et je lâche tout.

— Vous me prenez pour Rockefeller ? Vous en aurez cent.

Elle me lance un regard froid, sans vie.

— Cinq cents, dernier prix. C'est à prendre ou à laisser. Je vous ferai une déclaration écrite et signée, de quoi foutre en l'air tout leur racket. C'est à prendre ou à laisser.

— Faut que je sache d'abord ce que vous avez à me vendre. Si vous me filez des tuyaux intéressants, vous aurez votre fric... Alors ?

Elle hésite et me jauge du regard.

— Qui c'est qui vous emploie ?

— Perelli. Et maintenant, j'écoute.

— Je vais vous confier quelques bricoles, dit-elle enfin, et quand j'aurai la totalité de la somme, je vous lâche le paquet. Lute, Barratt et Dedrick dirigent la plus importante affaire de contrebande de la côte. Ils fournissent de la marijuana à des millions de clients, sur tout le territoire, et même à Paris, à Londres et à Berlin. Lute supervise Los Angeles et San Francisco. Barratt a le marché de New York et de Londres et Dedrick celui de Paris et de Berlin. Ça vous plaît comme début ?

— Vous êtes sûre pour Dedrick ?

Elle a un sourire sarcastique.

— Un peu, que je suis sûre. Je les ai entendus discuter. Ils se figurent que je suis idiote, mais ils se foutent le doigt dans l'œil. S'ils avaient été réguliers avec moi, j'aurais fermé ma gueule. Mais je sais où ils entreposent leur camelote. Je suis au courant de tout. Je vous donne

le paquet, pour cinq cents dollars, et vous faites une affaire encore.

— Que savez-vous sur Mary Jerome ?

— Je sais tout. Je sais même où elle est.

— Où est-elle ?

— Elle est descendue au Beach Hôtel, mais elle n'y est plus. Je ne vais pas vous en dire plus long, tant que vous n'aurez pas allongé le fric. Je sais pourquoi Dedrick a été kidnappé. Vous pouvez me croire, avec ce que je sais, y a de quoi faire sauter tout le racket, mais donnant, donnant.

— O. K. J'ai ma voiture dehors. Je vous emmène à mon bureau, je vous file le fric et on cause tranquilles.

— Je ne bougerai pas d'ici. J'en sais rien, après tout, où vous voulez m'emmener...

— On va à mon bureau. Allez...

— Non. Je ne suis pas tombée sur la tête !

— Qu'est-ce qu'il voulait, Barratt, tout à l'heure ?

— J'suis pas au courant. Il vient voir le gamin. C'est pour vous montrer comment on me traite dans cette maison. Il se donne même pas la peine de passer me voir. Il discute avec le gamin et puis il fout le camp. Lute n'a pas mis les pieds ici, depuis qu'il a été retrouver cette gonzesse.

— Vous voulez dire : Mary Jerome ?

— J'en sais rien. Peut-être bien que c'est elle. Je ne l'ai pas vue. Elle a téléphoné, j'ai entendu Lute lui répondre. Il a dit : « Allô ! mon petit, faut pas vous mettre dans cet état... J'arrive ! » Il ne m'a même pas dit au revoir. Il a pris la bagnole, et s'est tiré. Je ne l'ai plus revu.

— Ça s'est passé quand ?

— Le soir où Dedrick a été kidnappé.

— À quelle heure ?

— Un peu avant huit heures.

— Est-ce que Barratt a quelque chose à voir dans le kidnapping de Dedrick ?

Elle me regarde et sourit d'un air rusé.

— Cherchez pas à me faire causer, jeune homme. Amenez-moi le fric et vous saurez la fin de l'histoire. Je la connais en long et en large, mais je ne dirai plus un mot, tant que je n'aurai pas palpé.

— Et si j'appelais les flics ? Ils vous feraient parler, et à l'œil encore !

Elle éclate de rire.

— Je voudrais bien le voir, celui qui me fera parler à l'œil ! Si c'était pas pour l'oseille, je ne vous aurais pas dit ça.

— Vous feriez mieux de venir avec moi. Si vous restez ici, l'un d'eux peut s'amener et vous régler votre compte. C'est ce qui est arrivé à Gracie Lehmann. Elle aussi en savait trop.

— J'ai pas peur. Je saurai me défendre. Allez donc chercher ce fric !

Je me rends compte que je perds mon temps. Je ne tirerai plus rien d'elle, tant qu'elle n'aura pas satisfaction.

— Dans une demi-heure, je suis de retour, dis-je.

— Je vous attends.

Je quitte la chambre sordide et descends l'allée vers ma Buick.

IV

J'entre au bureau en coup de vent. Paula, qui examinait des papiers éparpillés devant elle sur la table, lève vivement la tête.

— J'ai besoin de cinq cents dollars, tout de suite, dis-je haletant. Elle avance drôlement, notre enquête. Prenez

vite de quoi écrire et venez avec moi. Je vous expliquerai ce qui se passe, en cours de route.

Paula ne donne aucun signe d'affolement. Elle est calme, comme à son ordinaire. Elle se lève, ouvre le coffre, sort vingt billets de vingt-cinq, ouvre un tiroir, en tire son bloc sténo, ramasse son sac et cette espèce de calot qu'elle appelle son chapeau et gagne la porte. Tout cela en moins de quinze secondes.

J'entraîne Paula le long du couloir.

— Hé !

Une voix de stentor, celle de Martha Bendix, me fracasse les tympans.

Je me retourne.

— Pas le temps. Une autre fois !

— C'est au sujet de ce client à vous. Souki ! Je viens de recevoir le rapport. Aucune anguille sous roche ! Un type tout ce qu'il y a de propre ! A été au service de Marshland pendant dix ans ! rugit Martha. Quand est-ce que je touche mon fric ?

Je crie : « Vous l'aurez sans faute ! » et pousse Paula dans l'ascenseur.

— Encore cent cinquante dollars de foutus, dis-je d'une voix maussade. J'avais espéré dégotter dans le passé du chauffeur d'horribles forfaits. Bon, bon, on n'y peut rien. D'ailleurs, si la chance continue à me sourire, j'aurai résolu l'affaire sous peu.

Je parle d'abondance, tout en conduisant la Buick à vive allure le long d'Orchid Boulevard, de Beach Road et de l'avenue Hawthorne. C'est fou ce que j'ai à raconter à Paula, quand je pense que nous nous sommes quittés la veille !

Je m'engage enfin dans le boulevard Foothill tout en commentant les révélations de Mme Ferris.

— C'est tout de même quelque chose ! Dire que Dedrick est un trafiquant de marijuana ! Qui l'eût cru !

Et pour cinq cents dollars, elle est prête à me faire une déclaration signée !

— Mais rien ne vous prouve qu'elle dit la vérité, fait Paula.

— Dès que j'ai la déclaration, je la confie aux flics. Elle touchera ses billets, bien sûr, mais chaque mot de son rapport sera vérifié.

Je ralentis et stoppe devant le poste à essence. Le gamin ne se tourmente pas. Je descends de la Buick et Paula me suit. Nous remontons l'allée qui longe l'atelier de réparations. Je m'arrête et regarde à l'intérieur. Le gamin n'est pas en vue. Je sens comme une contraction au creux de l'estomac et me mets à courir. Quand Paula me rattrape, je suis déjà en train de frapper à la porte de la maisonnette.

Personne ne répond. Rien ne bouge.

— Je l'avais pourtant prévenue, dis-je avec colère.

Je recule, et me jette, l'épaule en avant, contre la porte. Elle n'a pas été construite pour résister aux chocs et s'ouvre brusquement.

Nous nous arrêtons, Paula et moi, dans le petit vestibule sombre. Je hurle :

— Madame Ferris ! Madame Ferris !

Silence.

— Bon, j'ai compris. Ces salauds vont vite en besogne. Vaut mieux que vous restiez là, Paula ; je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Vous ne croyez pas qu'elle a changé d'idée et qu'elle s'est sauvée.

Je hoche la tête.

— Pensez-vous. Elle avait trop besoin d'argent. C'est le gosse qui a dû la dénoncer.

Je laisse Paula dans le vestibule et visite successivement toutes les chambres. Mme Ferris n'est nulle part. Je reviens dans l'entrée.

— Rien. Ils l'ont peut-être emmenée, ou alors elle a eu le trac et elle s'est taillée.

Je pense à la silhouette recroquevillée, en peignoir bleu, pendue à la porte de la salle de bains. Si Mme Ferris était aussi bien renseignée qu'elle le prétendait, sa vie à l'heure qu'il est ne vaut pas un *cent*.

— Allez voir dans sa chambre si elle a emporté des vêtements, dis-je à Paula. Elle ne doit pas avoir grand-chose, comme garde-robe...

Paula s'en va dans la chambre et moi, je perquisitionne dans la pièce où nous avons parlé, mais je ne trouve rien qui puisse expliquer son départ.

Paula revient au bout d'un moment.

— Pour autant que je puisse en juger, elle n'a rien emporté. Les armoires sont pleines et les tiroirs rangés.

— Si seulement je pouvais remettre la main sur ce gosse... si je pouvais le faire parler...

— Vic !

Paula est en train de regarder par la fenêtre. Je la rejoins.

— Qu'est-ce que c'est là-bas, près de la cabane ? Ce n'est pas... ?

Au bout du misérable jardin, il y a une cabane à outils. La porte en est entrouverte. J'aperçois quelque chose de blanc sur le sol.

— Attendez-moi ici. Je vais voir.

Je sors par la porte de derrière et traverse rapidement le jardin. En m'approchant de la cabane, je tire mon revolver, repousse la porte et scrute la pénombre.

C'est bien Mme Ferris. Elle gît, le visage contre terre, les mains encore pressées sur sa nuque, comme pour la protéger. Elle a dû les voir arriver par l'allée principale, elle a perdu la tête et s'est précipitée comme une folle vers la cabane. Ils ont alors tiré du seuil et ne se sont même pas donné la peine de traverser le jardin pour s'as-

surer qu'elle était bien morte. Je pivote sur mes talons et rentre vivement dans la maisonnette.

V

Dans le hall du Beach Hôtel, j'aperçois quelques hommes bien nourris, aux allures distinguées, aux vêtements de bonne coupe. Tous regardent fixement les chevilles de Paula, tandis que nous traversons la salle, vers la réception.

L'employé qui nous accueille est un grand jeune homme alangui, aux cheveux blonds ondulés, au teint rose et aux yeux pâles, bleus et blasés.

— Bonsoir, dit-il en s'inclinant légèrement devant Paula. Avez-vous réservé des chambres ?

— Non, ce n'est pas ce que vous pouvez penser, dis-je en posant ma carte professionnelle sur le guichet. Nous sommes venus avec l'espoir d'obtenir quelques renseignements...

Les sourcils blonds se lèvent. Le jeune homme jette un coup d'œil à la carte, se décide à la lire, la ramasse enfin et la déchiffre de nouveau.

— Ah ! oui, monsieur Malloy ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

Il regarde Paula une fois de plus, et, machinalement, rectifie le nœud de sa cravate.

— Nous essayons de retrouver une jeune femme qui est, sans doute, descendue ici le 12, ou peut-être le 11 de ce mois.

— Nous ne sommes pas autorisés à donner des renseignements sur nos clients, monsieur Malloy.

— Je le comprends parfaitement. Mais il se trouve que la jeune femme en question est la sœur de madame. (Je désigne Paula qui lance à l'employé, à travers ses

cils, un coup d'œil ravageur.) Elle s'est sauvée de chez elle et nous nous efforçons de la retrouver.

— Oh ! Je vois... (Il hésite.) Eh bien ! dans ce cas, peut-être pourrais-je... Vous voulez me rappeler son nom ?

— Nous pensons qu'elle s'est inscrite sous un nom d'emprunt. Mais vous n'avez certainement pas beaucoup de femmes seules, dans votre clientèle...

Il hocha la tête d'un air de regret.

— Non, à vrai dire. Je crois que je sais de qui il s'agit... Miss Mary Henderson, si je me rappelle bien. (Il feuillette le registre, parcourt une liste de noms d'un doigt bien manucuré, et s'arrête.) C'est ça, Miss Henderson. Une grande jeune femme brune, très jolie. Vous croyez que ce peut être la sœur de Madame ?

— Oui... la description est assez conforme. Elle portait une robe du soir lie-de-vin et une cape de soie noire, dans la soirée du 12.

Il approuve de la tête, tamponne ses lèvres avec un mouchoir immaculé et adresse à Paula un sourire éblouissant :

— C'est bien Miss Henderson.

— Parfait. Elle est arrivée quel jour ?

Il consulte le registre.

— Le 12, à dix-huit heures.

— Elle a laissé une adresse pour faire suivre son courrier ?

— Je crains que non.

— Quand est-ce qu'elle a quitté l'hôtel ?

— Le 13. Je me souviens, maintenant. J'étais même un peu étonné. Elle avait réservé sa chambre pour huit jours.

— Elle avait une voiture ?

L'employé fronce le sourcil et regarde le visage charmant et angoissé de Paula. Cela suffit, apparemment, à balayer ses scrupules, car il répond :

— À vrai dire, elle n'en avait pas. Du moins, en arrivant. Mais avant de monter dans sa chambre, elle a demandé une voiture de location pour la soirée, car elle devait sortir.

— C'est vous qui avez commandé la voiture ?

— Oh ! oui. Nous traitons d'habitude avec le garage Acme. Vous le connaissez peut-être ?

— Oui, dis-je, je le connais.

— Ferris a amené la voiture de Miss Henderson vers six heures et demie, sept heures.

— Est-ce qu'il a vu votre cliente ?

L'employé, de nouveau, hausse les sourcils.

— Mais non. Ce n'était pas nécessaire.

— Vous êtes tout à fait sûr qu'il ne l'a pas vue ?

— Tout à fait sûr.

— Et la voiture, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Maintenant que vous m'y faites penser, elle est toujours dans notre garage. C'est heureux que vous me l'ayez rappelé. D'habitude Ferris vient les reprendre. Il faut que je lui téléphone...

— Vous voulez bien qu'on y jette un coup d'œil ?

— Mais comment donc !

— C'est quelle marque ?

— Une Lincoln noire. Le mécanicien vous la montrera.

Il a l'air stupéfait.

— Bon, merci beaucoup. Une dernière question : est-ce que Miss Henderson a reçu des visites pendant son séjour ?

Il réfléchit un instant.

— Oui, un monsieur est venu la voir. C'est exact. Il est arrivé dans l'après-midi du 13 et elle a donné congé aussitôt après son départ.

J'allume une cigarette et demande encore :

— Vous l'avez vu ?

— Mais certainement. Il s'est fait annoncer à la réception.

Il se tamponne de nouveau les lèvres avec son mouchoir et glisse vers Paula un regard rapide et admiratif.

— Pouvez-vous nous le décrire ?

— C'était un monsieur d'un certain âge. Bien habillé, certainement très riche. Il s'est fait annoncer comme M. Franklin Marshland.

J'aspire une longue bouffée d'air :

— Un homme de petite taille, très bronzé, le nez en bec d'aigle et les pieds très petits ?

— Je n'ai pas remarqué ses pieds, monsieur Malloy, mais tout le reste est exact.

— Et Miss Henderson a quitté l'hôtel tout de suite après sa visite, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elle vous a paru bouleversée ?

— Bouleversée, c'est beaucoup dire, un peu agitée, peut-être. Elle était très pressée de partir. Ça m'a étonné, comme je vous l'ai dit, car elle avait loué la chambre pour une semaine.

— Elle a pris un taxi ?

— Je pense que oui. Le portier s'en souviendra.

— Si nous pouvions retrouver le chauffeur de taxi, nous saurions où elle est allée...

L'employé, maintenant, semble prendre l'affaire à cœur :

— Je vais demander au portier. Attendez une seconde.

Tandis qu'il gagne le bureau du portier de l'autre côté du hall. Paula et moi échangeons des regards.

— Nous avançons, il n'y a pas de doute, dis-je. Je me demande ce qu'il lui voulait, Marshland. Je commence à croire que j'avais raison quand j'ai prétendu que Marshland n'était pas étranger au kidnapping.

— Est-ce qu'on sait où il était le soir de l'enlèvement ?

— À mon avis, ça n'a pas grande importance. Il est évident qu'il n'y aurait pas participé directement. Il aurait confié la besogne à des hommes de main.

L'employé revient.

— Pas de chance, dit-il. Le portier se souvient bien de Miss Henderson, mais il ne saurait dire quel taxi l'a emmenée. C'était une voiture en maraude.

— Eh bien ! merci de votre obligeance. Je vais jeter un coup d'œil sur la Lincoln maintenant. Le garage est derrière l'hôtel ?

— Oui, il faut faire le tour... J'espère que vous la retrouverez, ajoute-t-il à l'adresse de Paula.

Elle le remercie d'un sourire qui lui coupe le souffle. Il nous suit du regard en passant machinalement sa main dans sa blonde chevelure ondulée.

L'employé du garage nous amène devant la grande Lincoln noire.

— Voilà l'outil, fait-il. Je me demande ce qu'il attend, Ferris, pour venir le reprendre.

— Vous vous rappelez l'heure à laquelle elle est rentrée cette nuit-là ?

— Oui, c'est facile. Nous pointons toutes les bagnoles qui rentrent.

Il s'en va dans son bureau pour chercher le renseignement et j'en profite pour fouiller la voiture. Je passe en revue les poches des portières, je soulève les coussins des sièges, je retourne le tapis du sol. Mais je ne trouve rien.

L'employé revient :

— Elle a été pointée à onze heures moins vingt.

— Vous avez vu la jeune femme qui conduisait ?

— Sûrement, mais je ne m'en souviens pas.

Le contraire eût été trop beau.

— O. K., dis-je, en lui glissant un dollar. Merci bien.

Nous remontons dans la Buick. Il est déjà six heures et demie.

— Je vais vous déposer au bureau, dis-je à Paula.

— Et vous ?

— Je veux parler à Marshland.

CHAPITRE V

I

Tout en filant vers « Ocean End », je récapitule dans ma tête mes dernières découvertes.

Pour tout dire, je ne suis pas près de sortir Perelli de prison, mais j'ai l'impression qu'en continuant à éplucher les faits et les gens, je finirai par dénicher les preuves indispensables.

Gracie a été assassinée parce qu'elle connaissait la personne qui avait mis Perelli dans le bain. Ce qui veut dire que Perelli est innocent.

S'il faut en croire Mme Ferris, Dedrick approvisionnait Paris en marijuana de contrebande, avant de connaître Serena. Est-ce pour cela qu'il s'est fait kidnapper ? Maintenant, s'il a manifesté son intention de ne plus travailler pour Barratt après son mariage avec Serena, Barratt lui a peut-être réglé son compte ? Dans ce cas, le pseudo-kidnapping n'aurait été organisé par Barratt que pour soutirer à Serena le plus de fric possible.

Enfin je considère le cas Marshland. Est-ce qu'il est mêlé de près ou de loin au kidnapping ? Imaginons que Souki ait découvert les activités clandestines de Dedrick et en ait fait part à Marshland. Il y avait là matière à scandale : une des femmes les plus riches du monde,

épouse d'un trafiquant de drogue ! Marshland serait bien capable de recourir à n'importe quel expédient pour épargner sa fille. Il a pu louer les services d'un homme de main pour se débarrasser de Dedrick. C'est peut-être lui et non Barratt qui a inventé la mise en scène du kidnapping. Au fond, Dedrick est peut-être enterré quelque part dans le parc d'« Ocean End »... Personne n'a songé à fouiller le terrain.

Et Mary Jerome ? Qu'est-ce qu'elle a à voir dans tout cela ? Qui est-elle ? Brandon a essayé, sans grande conviction, de la retrouver, mais Marshland, apparemment, l'a découverte sans difficulté. Comment a-t-il fait ? Pourquoi est-il allé la voir ? Pourquoi s'est-elle taillée aussitôt après l'entrevue ?

Je suis l'allée privée qui mène à « Ocean End ». Le soleil du soir se reflète sur le pare-brise.

Comme à ma première visite j'aperçois, au pied de la terrasse, la grande Cadillac noire.

C'est Wadlock qui m'ouvre la porte. Il fronce son sourcil en broussaille et me jette un regard de reproche.

— Salut, dis-je. Je voudrais parler à M. Marshland. Voulez-vous m'annoncer ?

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Malloy, fait-il en s'effaçant. Je ne crois pas que M. Marshland soit là.

J'entre dans le vestibule, qui, après la chaleur du dehors, me paraît délicieusement frais. Sans regarder le majordome, j'ajoute :

— Le mot de passe est « Beach Hôtel ». Vous seriez gentil de le lui répéter...

— Beach Hôtel ?

— C'est ça. Quand vous verrez sa réaction, vous serez étonné. Je l'attends au salon ?

— S'il vous plaît.

— Comment va Mme Dedrick ?

— Compte tenu des circonstances, sa santé est aussi bonne que possible.

Je le regarde pensivement, mais le vieux visage ne trahit aucune émotion. Je me décide donc à entrer au salon. J'allume une cigarette et envoie des bouffées de fumée à la selle mexicaine qui pend en face de moi. Je me sens un peu fatigué.

Au bout de quelque temps, dix minutes peut-être, j'entends des pas dans l'escalier. La porte s'ouvre et Serena Dedrick fait son entrée.

Elle porte une simple robe de toile blanche et, dans ses cheveux, une rose. Ses yeux sont cernés, et sa bouche a un pli dur et amer. Elle me regarde fixement, tandis que je me lève pour la saluer, sourit sans chaleur et me fait signe de me rasseoir.

— Ne vous dérangez pas. Vous voulez un whisky ?

— Non merci, pas tout de suite. Je voulais voir votre père. Wadlock ne vous l'a pas dit ?

Elle s'approche du bar portatif et prépare deux whiskeys. Elle me donne un verre, m'invite d'un geste à prendre la cigarette dans le coffret, et s'installe en face de moi.

— Mon père est reparti pour New York hier, dit-elle en détournant les yeux. Vous vouliez le voir à quel sujet ?

— Je me proposais de lui demander quelque chose, madame Dedrick, mais puisqu'il n'est pas là, n'en parlons plus. Pourrais-je avoir son adresse à New York ?

— C'est donc si important ?

— Je veux simplement lui poser une question. Ça peut se faire par téléphone.

Après un long silence, elle répond enfin :

— Il ne fait que passer par New York. Cette histoire l'a terriblement bouleversé. Je ne crois pas que vous puissiez le joindre.

Je vide la moitié de mon whisky, repose le verre et me lève.

— Aucune importance. Ce n'est pas tellement urgent. Elle me regarde enfin, l'air étonné :

— Vous ne pouvez pas me dire de quoi il est question ?

— Eh bien ! voilà. Le lendemain du kidnapping, M. Marshland est allé rendre visite à la jeune femme qui s'était fait passer pour votre secrétaire : Mary Jerome. L'entrevue a eu lieu au Beach Hôtel, où la jeune personne était descendue. Je voulais demander à votre père quel était le sujet de l'entretien et comment il avait eu l'adresse de Mlle Jerome.

— Mon père ?

Elle semble pétrifiée.

— Oui. Il a donné son nom à l'employé de la réception pour se faire annoncer. L'employé en question serait à même de le reconnaître.

— Mais, je ne comprends pas... ce ne peut pas être mon père. Il ne connaît pas cette personne...

— N'empêche qu'il l'a vue et qu'il lui a parlé. J'ai besoin de connaître l'objet de cette conversation. Si votre père refuse de me répondre, je serai obligé de communiquer le renseignement à Brandon.

Les yeux de Serena flamboient.

— Est-ce une menace ?

— Appelez ça comme vous voudrez.

— Mon père s'envole pour l'Europe ce soir. Il est déjà parti, sans doute. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il va. Il lui arrive souvent de partir comme ça, sans but défini, quand il veut se reposer.

— Il a bien choisi le moment de partir en vacances. J'entends, à son point de vue à lui.

Elle s'approche de la fenêtre et s'absorbe dans la contemplation du jardin.

— Vous ne savez vraiment pas pourquoi il est allé voir Mary Jerome ?

— Non.

— Vous n'avez pas une hypothèse à me proposer ?

— Non.

Je rejoins Serena près de la fenêtre.

— Madame Dedrick, il y a aussi une question que je voudrais vous poser personnellement...

Ses yeux sont toujours fixés sur le jardin :

— Eh bien ?

— Croyez-vous que c'est Nick Perelli qui a kidnappé votre mari ?

— Mais naturellement.

— Pourquoi « naturellement » ? Pourquoi en êtes-vous si sûre ?

Elle fait un geste d'impatience.

— Je ne tiens pas à discuter de cela. Si c'est tout ce que vous désirez savoir, je vous demanderai de m'excuser...

— Je ne crois pas que Perelli soit le kidnapper, dis-je. Vous n'avez jamais songé que votre père aurait un motif très valable pour se débarrasser de Dedrick ?

Elle se retourne vivement, le visage exsangue, une lueur d'épouvante dans ses grands yeux.

— Comment osez-vous ! Je ne veux plus vous écouter. Vous n'avez pas le droit de venir ici, dans cette maison, pour faire des insinuations insultantes et poser des questions. Je vais me plaindre à la police.

Elle quitte la pièce. Je l'entends sangloter en montant l'escalier.

Je m'attarde près de la fenêtre que, déjà, obscurcit le crépuscule et médite sur le nouveau problème : pourquoi Serena a-t-elle eu peur ? Est-ce qu'elle sait que c'est Marshland qui a conçu et organisé le kidnapping ?

J'entends derrière moi une toux légère et me retourne.

Wadlock se tient sur le seuil.

Je traverse la pièce et m'arrête devant lui :

— Apparemment, M. Marshland est parti pour l'Europe, dis-je.

Les yeux usés ne changent pas d'expression. Il répond :

— Apparemment, monsieur.

— C'est Souki qui vous a appris que Dedrick était trafiquant de drogue ou vous l'avez découvert par vous-même ?

Je le prends au dépourvu, comme je l'avais espéré. C'est vache de lui faire ça : il est un peu trop vieux pour contrôler ses réflexes ; mais j'ai besoin de savoir.

Sa bouche s'ouvre toute grande, ses yeux se dilatent.

— Non, c'est Souki...

Il s'arrête, mais trop tard. Son visage se colore légèrement, mais un homme de son âge n'a plus guère la force de se mettre en colère.

— Votre chapeau, monsieur.

Je prends mon chapeau et l'enfonce sur ma nuque.

— Je suis désolé, dis-je sincèrement. N'y pensez plus.

Il ferme la porte derrière moi. Je me retourne : il me regarde à travers la vitre. Lorsque j'atteins le bout de la terrasse, j'ai l'impression qu'il me suit encore des yeux. Je monte dans la Buick et, tout en roulant lentement le long de l'allée privée, je réfléchis.

Si Souki a parlé à Wadlock, Marshland doit être également au courant. Mon enquête évidemment n'avance pas très vite, mais je marque des points à tous les coups.

Perelli a déclaré à Francon que le soir du kidnapping il avait joué aux cartes avec Betillo au bar Delmonico. D'après lui, il avait quitté Betillo à vingt-deux heures trente. Betillo prétend qu'il était vingt et une heures trente. Pourquoi cette contradiction ? Betillo est-il dans le coup, ou bien a-t-il été acheté par la suite ?

J'ai la soirée devant moi. Au fond, ce ne serait pas une mauvaise idée de vérifier l'alibi de Perelli. Je suis d'humeur combative. Deux filles ont été assassinées dans cette même journée. Un monsieur inconnu à lunettes noires a fait son possible pour m'envoyer dans un monde meilleur. L'héritière de la quatrième fortune du globe m'a raconté un certain nombre de mensonges. Je me sens tout à fait d'attaque pour descendre au bar Delmonico, la boîte la plus malfamée de la Côte.

II

La voix fraîche de Paula me parvient au bout du fil :
— Bonsoir... ici les Universal Services...

Je lui demande :

— Vous êtes toute seule ?

— Oh ! Vic ! oui, je suis seule ! Ça a bien marché ?

— Rien de bien sensationnel... mais il y a quelque chose que vous pourriez peut-être faire... Voulez-vous envoyer un télégramme à Jack pour lui donner les tuyaux au sujet de Dedrick ? Dites-lui de se remuer un peu.

Paula me promet d'envoyer le télégramme immédiatement.

— Mais vous, qu'est-ce que vous allez faire ? me demande-t-elle.

— Je vais voir si je peux dégotter encore quelque chose. Il n'est pas tard.

— Ne faites pas d'imprudences, Vic, je vous en supplie.

Je l'assure que je prendrai soin de ma personne et racroche sans lui donner le temps de me poser d'autres questions.

Je remonte dans ma Buick et file vers l'avenue Monte-Verde. Le 245, ainsi que l'avait écrit Myra Toresca, est

un petit bungalow vert avec une courette pavée de mosaïque qui tient lieu de jardin et une haie vive non taillée qui décourage les curieux. Au bruit de mes pas une lumière s'allume à l'une des fenêtres et une silhouette se découpe un instant sur le store. Je frappe à la porte.

Le battant s'entrouvre de quelques centimètres et Myra demande :

— Qui est là ?

— Malloy.

Elle libère la chaîne de sûreté et ouvre la porte toute grande. J'aperçois derrière elle un couloir sombre.

— Entrez donc. Je vous attendais.

À sa suite, je pénètre dans le petit salon éclairé et constate à mon grand étonnement que mon hôtesse est portée sur les coussins fantaisie, les masques chinois et les poupées décoratives.

Elle porte toujours son blouson et son pantalon. Ses yeux sont gonflés et son visage pâle. J'ai l'impression qu'elle n'a pas beaucoup dormi depuis notre dernière entrevue.

— Où en sommes-nous ? demande-t-elle, tout en apportant une bouteille de whisky, des verres et de la glace. J'ai été comme un lion en cage depuis la nuit dernière !

La nuit dernière !... Je ne peux pas croire que tant de choses se soient produites en vingt-quatre heures.

Je me laisse tomber dans un fauteuil.

— Il y a du nouveau, mais je me demande si ça nous servira. Je suis sur un petit boulot pour le moment et j'ai pensé que vous voudriez peut-être me donner un coup de main... mais avant d'y aller, je veux vous récapituler les événements...

Tandis que je fais mon récit, elle reste immobile devant la cheminée vide, les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres, le visage froid et blanc.

— J'ai beaucoup d'éléments, dis-je en manière de conclusion, mais aucune preuve formelle — or, c'est d'une preuve que nous avons besoin. Je dois réunir un faisceau d'arguments susceptibles d'ébranler le jury. Les faits que je vous ai énumérés ne manquent pas d'intérêt, mais Francon ne peut guère les utiliser. La première démarche à faire est de consolider l'alibi de Nick. Il a raconté à Francon qu'il a joué aux cartes avec Joe Betillo de huit heures trente à dix heures trente. Je vais aller au Delmonico ce soir, pour essayer de trouver un témoin qui aurait vu Perelli quitter l'établissement à cette heure-là. Il est possible que ce témoin existe et qu'il se soit tu jusqu'à présent pour ne pas se mettre mal avec Betillo. Si on le trouve, je vais entreprendre Betillo, je l'amènerai ici et je le persuaderai de fixer l'heure d'une façon un peu moins fantaisiste. D'accord ?

Elle a un petit sourire dur :

— Parfait, dit-elle ; si vous n'arrivez pas à le faire causer, moi, j'aurai peut-être une chance.

— On va essayer tous les deux. Est-ce que Nick a des amis ? J'entends, quelqu'un d'important et d'un peu méchant qui pourrait impressionner Betillo ? Il aura besoin d'être impressionné.

Myra hoche la tête.

— Nick ne se lie pas facilement et ça ne fait pas longtemps qu'on est là. Mais moi, je vais vous donner un coup de main.

Je la regarde et décide de tenter le coup.

— Comprenez-moi bien, dis-je. Il n'est pas question de descendre ce mec : il suffit de le faire parler.

Elle me lance un regard qui fait courir dans mon dos un frisson glacé !

— Amenez-le-moi ici, et je vais vous le faire parler. Je me lève.

— Bon. Allons-y.

Elle ouvre un tiroir, sort un calibre 25, vérifie le chargeur et fait disparaître l'arme dans sa poche-revolver. Elle termine son whisky, jette un coup d'œil dans la glace et s'écrie :

— Nom d'un chien ! De quoi j'ai l'air ! Heureusement que Nick ne me voit pas !

— Il serait heureux de vous voir, même avec une sale tête, dis-je tout en gagnant la porte.

— Si on allait chercher Barratt ? On pourrait le faire causer, lui aussi..., propose Myra en s'installant près de moi dans la Buick.

— Je n'ai pas tellement confiance ; c'est pas facile de faire parler un bonhomme, dis-je, tout en fonçant vers le port. Ça peut marcher avec Betillo, mais pas avec Barratt. Barratt est une grosse légume. Il est foutu de se mettre à table, et puis, une fois au banc des accusés, de jurer qu'on lui a extorqué des aveux par la torture. Et nous nous serons donné du mal pour rien.

— Si vous ne sauvez pas Nick, c'est moi qui m'occuperai de Barratt, dit-elle d'une voix dure et froide. Je me le suis juré.

J'arrête la voiture dans une zone d'ombre, à quelques mètres du Delmonico's Bar.

— Occupons-nous d'abord de sauver Nick, dis-je. On aura tout le temps de poisser Barratt, si on n'y parvient pas par des voies légales. Vous êtes déjà venue dans cette taule ?

— Mais bien sûr. Nick passait ici presque tous les soirs.

— Je peux voir la pièce où Nick et Betillo ont joué la dernière fois. Vous pouvez m'obtenir ça ?

— Oui, si la salle n'est pas occupée.

— Entrons toujours, on verra bien.

Nous montons les cinq marches de bois qui mènent au bar. La salle est brillamment éclairée et pleine de monde.

Une machine à disques déverse les rythmes de *Harry Lime Theme*. De grands gars, l'air pas commode, sont installés devant le comptoir.

Autour des guéridons, des filles en short essaient de persuader leurs cavaliers qu'il serait plus amusant de monter au premier que de s'attarder dans cette salle enfumée à boire du tord-boyaux, mais sans succès.

Myra a l'air parfaitement à l'aise. Elle traverse la salle au plancher couvert de sciure, s'approche du bar et fait signe à l'un des barmen.

Je reste derrière elle, plein d'appréhension. Quatre ou cinq bonshommes accoudés au bar, tous grands et de carrure impressionnante, s'arrêtent de parler et la regardent.

Puis ils me dévisagent par-dessus l'épaule, se détournent avec une moue méprisante et reportent leur attention sur Myra.

— Salut, poupée, dit l'un d'eux à voix basse.

Je songe : « Ça y est, je suis bon pour la bagarre. J'ai été idiot de l'amener ici ».

Mais Myra se retourne, toise les quatre terreurs et prononce quatre paroles d'une incroyable crudité. Les gars ne demandent pas leur reste et s'absorbent dans la contemplation du bar.

Myra murmure quelque chose au barman qui la regarde attentivement, fait de la tête un signe affirmatif et, du pouce, désigne l'escalier.

— Allez, dit-elle, on peut monter.

— Vous savez y faire avec les indiscrets, dis-je, en escaladant les marches.

— Je me défends. D'abord, plus ils sont costauds plus ils sont faciles à manier. J'ai bourlingué avec des bonshommes toute ma vie, je commence à m'y connaître. (Son visage est froid et pensif.) Betillo va faire un poker là-haut, dans une demi-heure, c'est le barman qui me l'a dit.

— Il va l'affranchir ?

— Non, c'est un copain. Qu'est-ce qu'on fait ? On attend qu'il monte et on le poisse ?

— On va d'abord étudier le terrain.

Nous arrivons au palier. Devant nous il y a un long couloir, avec une rangée de portes de chaque côté.

— C'est au numéro quinze, dit Myra.

Elle suit le couloir, s'arrête et pousse une porte.

La pièce est grande. Sous les lampes à abat-jour vert, il y a une grande table, avec des jeux de cartes et des jetons de poker dans leurs casiers de bois. Une dizaine de chaises sont disposées autour de la table et deux ou trois crachoirs en cuivre complètent le mobilier.

— O.K., dis-je ; et maintenant, où est la porte de service que Nick a prise pour sortir ?

Elle éteint et nous suivons le couloir jusqu'au bout. Une porte s'ouvre sur une véranda, en surplomb au-dessus de la ruelle. Un escalier de bois aux marches raides relie la véranda au cul-de-sac.

— Je vois. On attend Betillo à l'intérieur et, s'il fait mine de résister, je l'assomme ; mais on va tâcher d'abord de le convaincre qu'il a tout intérêt à nous suivre par ses propres moyens... Ce n'est pas un poids plume.

Nous nous engageons de nouveau dans le couloir. Je demande :

— Vous ne savez pas s'il y a une autre pièce vide ici ?

— Vous n'avez qu'à regarder...

Elle ouvre la porte la plus proche et tourne l'interrupteur. Un hurlement de colère suivi d'un flot d'imprécations accueille son initiative. Elle éteint en toute hâte.

— Celle-là n'est pas vide, en tout cas, fait-elle, en gagnant la porte suivante.

— Minute, dis-je en lui saisissant le bras. Si vous continuez à appliquer ce système, vous allez déchaîner

une révolution. Essayons la chambre qui est en face du quinze.

Nous avançons encore et nous arrêtons enfin devant la porte qui fait face au numéro 15. Je frappe doucement. On entend un vague remue-ménage et la porte s'ouvre.

Une grande blonde au visage las, drapée dans un peignoir douteux, me dévisage. Son visage trop fardé s'éclaire un peu, et ses lèvres trop éclatantes s'essayent à sourire.

— Bonsoir, chéri, tu me cherches ?

Au même instant, elle aperçoit Myra et son visage se fige.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa tête ne m'est pas inconnue. Je fais un effort de mémoire et retrouve cette soirée d'il y a un an, où j'étais en si mauvaise posture... Je m'étais retrouvé dans le couloir, après être tombé à travers la verrière, et c'est cette blonde qui m'avait sauvé. Je demande :

— Vous ne me remettez pas ? On a eu une petite séance de rigolade, tous les deux... (Je présente mon visage à la lumière pour qu'elle puisse me reconnaître...) Je suis passé par la fenêtre avec tous les flics de Coral Gables à mes trousses.

Elle me regarde, fronce les sourcils, puis ses yeux s'illuminent :

— Ça par exemple ! Plus souvent que je vous oublierais ! Je me souviens très bien, au contraire. Vous m'avez abîmé un de mes plus jolis draps, en dégringolant de cette fenêtre. Qu'est-ce que vous faites ici ? Des ennuis, encore ?

— On pourrait entrer, peut-être ? On serait mieux pour parler.

La blonde toise Myra.

— Elle aussi ?

— Ouais. C'est pour affaires.

Elle doit se souvenir que j'avais su reconnaître ses services lors de notre dernière rencontre, et s'efface :

— Bon, entrez. C'est pas bien l'endroit pour recevoir...

De toute évidence cette remarque est adressée à Myra.

Nous entrons dans la chambre qui est petite, mal aérée et pauvrement meublée. Un lit, une commode, un lavabo et un tapis usé jusqu'à la corde en sont les seuls ornements.

— Je n'ai pas bien saisi votre nom, la dernière fois, dis-je en m'appuyant au mur.

— Lola, fait la blonde qui s'assoit sur le lit.

De toute évidence, la présence de Myra la gêne.

Myra va s'adosser au lavabo. Elle examine la chambre avec une curiosité non dissimulée. Lola l'observe, elle aussi, attendant visiblement une réflexion qui ne vient pas.

— C'est encore Betillo que je cherche, dis-je d'une voix calme. Vous vous rappelez ? La dernière fois, j'étais venu le voir avec une matraque.

— Qu'est-ce qu'il vous a encore fait ? demande Lola intéressée. Moi, je le déteste toujours, ce sagouin.

— Il ne m'a rien fait personnellement, mais il a repassé son petit ami à elle, dis-je en désignant Myra. Nick Perelli.

Lola ouvre de grands yeux.

— Le mec qui a enlevé Dedrick ? Voyez-vous ça ! J'ai lu l'histoire dans les journaux. (Elle a pour Myra un regard d'envie.) Alors votre chéri, il s'est taillé avec les cinq cents sacs ?

Le petit visage pâle de Myra se crispe. J'interviens :

— Pas si vite ! Vous n'y êtes pas. C'est pas Perelli qui a fait le coup. Il est victime d'un coup monté. Il jouait aux cartes avec Betillo au moment du kidnapping,

mais Betillo l'a vendu aux flics. C'est pour ça que je le cherche.

— Ce dégueulasse, il vendrait sa mère si on y mettait le prix, fait Lola dégoûtée.

J'ai une idée subite :

— Vous ne l'avez pas vu partir, Perelli, au moins ?

— Partir d'où ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il jouait aux cartes avec Betillo au numéro 15. Il prétend avoir quitté Betillo à vingt-deux heures trente. Betillo, lui, affirme qu'il était vingt et une heure trente. Le kidnapping a eu lieu un peu avant vingt-deux heures.

Lola ferme les yeux et s'efforce de réfléchir.

— Je ne crois pas l'avoir vu, dit-elle enfin. Mais faut dire que, ce soir-là, c'était un vrai défilé chez moi.

— Il portait une veste de toile blanche, ajoute Myra, une chemise bleu marine et une cravate blanche en batik.

Lola en reste bouche bée.

— C'est donc lui ! Mais je le connais bien, moi. Il m'a dit qu'il s'appelait...

Elle s'interrompt brusquement et rougit, sans doute pour la première fois en vingt ans.

Un lourd silence, chargé d'électricité, s'installe entre nous.

C'est Myra qui reprend enfin la parole :

— Allez, continuez, ne vous gênez pas pour moi. Il est venu vous voir ce soir-là ?

Lola se lève d'un bond, son visage est encore coloré, mais son regard est hostile et dur :

— Sortez d'ici, tous les deux ! Je cause trop. Allez, tirez-vous ! Je ne dirai pas un mot de plus.

— Vous excitez pas ! dis-je, d'une voix apaisante. La question est importante. Perelli est très mal en point et vous avez peut-être des tuyaux susceptibles de le dépanner, il ne faut donc pas hésiter ! Si vous avez la preuve

qu'il a quitté le Delmonico à vingt-deux heures trente, vous lui sauvez la vie. Il était avec vous ce soir-là ?

Lola jette un regard rapide et scrutateur à Myra.

— Assez causé, dit-elle brusquement ; foutez le camp, tous les deux !

Je traverse la pièce, j'ouvre la porte et, du pouce, désigne le couloir.

— Ça va, Myra, dis-je. Allez m'attendre dans la bagnole. J'ai une petite affaire personnelle à régler avec Lola. Je vous rejoins tout de suite.

— Et Betillo ? demanda Myra. Il va arriver d'un instant à l'autre !

— Vous en faites pas pour Betillo. Attendez-moi dans la bagnole.

Elle sort, le dos très droit, le visage très blanc. Je ferme la porte derrière elle et dis :

— C'est pas de chance !

Puis, je tire un paquet de cigarettes et le tends à Lola.

Elle le regarde, fait une grimace, et accepte la cigarette.

— Vous y réfléchirez à deux fois la prochaine fois avant d'amener une femme dans une taule pareille, fait-elle d'une voix irritée. J'avais l'air maligne !

— Je sais, je suis désolé, mais je ne pouvais pas prévoir. Et au fond c'est peut-être un coup de veine. Faut pas faire la timide, Lola ! Il était bien avec vous, Perelli ?

— Bien sûr, qu'il était avec moi. Il a joué aux cartes avec Betillo et ensuite il est venu chez moi. C'est un vieux client, un habitué...

— Vous vous rappelez à quelle heure il vous a quittée ?

— Il devait être dans les dix heures et demie, à quelques minutes près.

— C'est parfait, dis-je d'un ton sarcastique. Betillo n'a donc pas menti. C'est Perelli qui a arrangé l'histoire.

Elle ne répond pas.

— Il craignait sans doute que la chose n'arrive aux oreilles de Myra et il a compté sur Betillo pour confirmer sa version. Vous serez peut-être appelée à témoigner, Lola. Il faut absolument lui procurer un alibi.

— Je m'en fous, dit-elle, en haussant les épaules, mais elle, là-bas, elle ne s'en fout pas. Elle s'imagine que si un mec a le béguin pour elle, c'est pour toujours. Mais dans la vie, ça ne se passe pas comme ça.

Je sors un billet de cent dollars.

— Je vous dois ça pour le drap que je vous ai abîmé l'autre fois. Et pas un mot sur Perelli ! Je vous ferai signe si on a besoin de votre témoignage au procès.

Elle prend le billet, le plie et le glisse dans le haut de son bas.

— Les hommes, c'est tous des cochons, conclut-elle, en jetant d'un geste méprisant la cigarette à demi-consommée dans la cheminée.

III

J'ouvre la portière de la Buick, me glisse au volant et appuie sur le démarreur.

Myra fume d'un air pensif.

— On va donc laisser Betillo tranquille ? demande-t-elle d'une voix basse et sans timbre.

— Tout semble indiquer, dis-je sans la regarder, qu'il a dit la vérité. Nick l'a bien quitté à vingt et une heures trente.

Nous remontons l'avenue Monte-Verde à une allure plus que raisonnable.

— Au fond, il aime mieux risquer sa vie que d'avouer ses petites incartades. Ça plaide en sa faveur.

— Oh ! la ferme, fait Myra d'une voix un peu incertaine. Je ne vous demande pas de le défendre. J'aurais fait n'importe quoi pour lui, vous m'entendez ? N'importe quoi ! Quand il était en taule, je l'ai attendu. Quand il est sorti, j'étais à la porte pour l'accueillir. Quand il était fauché, et c'était tout le temps, je le dépannais. Toute la nuit dernière, j'ai marché de long en large, comme un lion en cage, à me faire du mauvais sang. Et voilà qu'il me trompe avec une traînée, dans cette chambre dégueulasse, et pour du fric encore !

— Vous me fendez le cœur, dis-je. Eh bien ! oui, il vous a trompée ! Et puis après ? Vous n'avez qu'à le laisser tomber. Vous êtes libre. Il y a plein de mecs qui ne demanderaient pas mieux que de vous rendre heureuse.

Elle se retourne brusquement, le souffle court, le visage crispé par la colère.

Je lui souris :

— Ne montez donc pas sur vos grands chevaux, mon ange. Ça n'avantage pas votre teint.

Elle soutient mon regard, se mord la lèvre, puis ébauche un sourire désabusé :

— Vous devez avoir raison. Ils sont tous les mêmes. Je voudrais bien ne pas l'aimer, ce salaud. Si jamais il sort de cette panade, j'aurai deux mots à lui dire. Il sera dégoûté des blondes pour le restant de ses jours !

Je stoppe devant le bungalow. Myra demande :

— Au fond, qu'est-ce qui nous empêche d'alerter la police et de l'envoyer chez cette fille discuter le bout de gras ? Avec son témoignage, Nick sera tiré d'affaire.

Je hoche la tête :

— Faut pas y compter. D'abord, on ne la croira pas. Une fille de sa catégorie n'est pas ce qu'on appelle un témoin honorable. Et nous n'avons personne d'autre pour corroborer son histoire. Nick a dû y penser.

— En somme, on s'est dérangés pour rien, ce soir ?

— En effet. Je dois dégoutter un autre angle d'attaque. Je vous tiendrai au courant.

Je me penche et ouvre la portière de son côté.

— Vous en faites pas, surtout. C'en a peut-être pas l'air, mais nous faisons des progrès. Et demain on aura trouvé autre chose. Bonne nuit.

Elle pose sa main sur mon bras :

— Merci pour tout ce que vous avez fait, dit-elle. Ne vous laissez pas abattre. Je veux le récupérer, ce voyou.

Je la suis des yeux, tandis qu'elle remonte le sentier, vers son petit bungalow obscur, et j'appuie sur le démarreur.

IV

Je m'engage sur la large piste tracée dans le sable, parmi les dunes, qui conduit à ma maisonnette. Soudain les phares de la Buick révèlent, devant la grille, une grosse voiture type paquebot.

Je ralentis, passe au point mort et stoppe en douceur. Puis je descends et m'approche de la bagnole. À la lumière du tableau de bord, je reconnais la figure pâle, tendue, de Serena Dedrick. Elle se tourne vers moi, et nous nous dévisageons.

— J'espère que je ne vous ai pas trop fait attendre, dis-je, quelque peu étonné.

— Aucune importance. J'ai besoin de vous parler.

— Entrez donc.

J'ouvre la portière. Elle descend en se drapant dans une cape de soie écarlate. Sous la lune, elle est belle comme une vision de rêve.

Nous remontons en silence le chemin qui mène à la véranda. Je m'efface pour la laisser entrer, tout en me demandant ce qu'elle peut bien me vouloir.

Dans le salon, j'allume la lampe près du divan et propose :

— Un alcool ou du café ?

— Rien, dit-elle brièvement.

Comme elle s'assied, sa cape tombe de ses épaules. Je constate qu'elle s'est parée pour la circonstance : la robe de satin blanc, à la jupe alourdie de broderies d'or, est digne de figurer dans un bal de cour. Des diamants étincellent sur sa gorge ; un bracelet de brillants, large de dix centimètres, emprisonne son poignet.

Je me verse un whisky sec, et me laisse tomber dans mon fauteuil favori. Je me sens fatigué et un peu démoralisé.

Mais ma méfiance naturelle n'est pas endormie pour cela ; une inspiration me vient. Je me lève, traverse la pièce, et fais jouer un interrupteur fixé au mur. Puis je reviens m'asseoir.

Serena m'observe, le sourcil inquiet.

— J'ai décroché le téléphone qui est dans ma chambre à coucher pour avoir les communications ici, dis-je, et maintenant, madame Dedrick, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je vous demande de ne plus vous occuper de cette affaire de kidnapping, fait-elle.

Je sirote mon whisky, et la regarde avec un étonnement fort bien imité.

— Ce n'est pas sérieux ?

Sa bouche se durcit :

— On ne peut plus sérieux. Vous êtes un gaffeur. Vous cherchez à savoir des choses qui ne vous regardent pas. La police a arrêté un individu. Pour moi, il ne fait pas de doute que cet homme a kidnappé mon mari. Vous n'avez aucun besoin de compliquer l'affaire.

J'allume une cigarette, lance l'allumette dans la cheminée et envoie vers le plafond un nuage de fumée.

— Le type que la police a arrêté n'est pour rien dans cette histoire, madame Dedrick. Et comme par hasard, c'est un ami à moi. Je vais poursuivre mon enquête jusqu'à ce que j'aie fait éclater son innocence.

Son visage pâlit, ses yeux flamboient. Ses mains, qui reposaient sur ses genoux, se crispent.

— Je suis disposée à vous payer, si vous renoncez à vos intentions fâcheuses, dit-elle d'une voix brève.

Je réplique :

— Si vous saviez combien de jolies femmes au compte en banque bien garni et au sens moral déficient ont essayé de m'acheter, vous seriez étonnée. Désolé, mais je ne mange pas de ce pain-là.

— Vous pouvez fixer votre prix, insiste-t-elle, la voix rageuse.

— Ouais, j'ai très bien compris — mais ça ne m'intéresse toujours pas. Si c'est tout ce que vous avez à me dire, je vais me retirer. Je meurs de fatigue.

— Cinquante mille dollars, fait-elle, l'œil attentif.

Je lui adresse un large sourire.

— Nous sommes en train de marchander la vie d'un homme, madame Dedrick. Si j'arrête l'enquête, Perelli est bon pour la chambre à gaz. Vous ne souhaitez pas sa mort, tout de même ?

— Je ne connais pas ce Perelli. Et je ne veux pas le connaître. Si, après avoir passé en jugement, il est reconnu coupable, c'est qu'il l'est. Je vais vous donner cinquante mille dollars, si vous quittez la ville pour un mois. Vous acceptez ?

— Je ne peux pas partir pour un mois, madame Dedrick. Je suis trop occupé à rechercher le kidnapper qui vous a enlevé votre mari.

— Soixante-dix mille.

— Mais de quoi avez-vous donc peur ? Pourquoi voulez-vous m'empêcher de découvrir la vérité ?

Elle répète :

— Soixante-dix mille !

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à Dedrick ? Est-ce qu'il a reçu un coup un peu trop rude qui l'a assommé ? Avez-vous découvert que c'est votre père qui a monté toute l'affaire et cherchez-vous à le sauver ? Ou bien obéissez-vous à des mobiles plus égoïstes ? Peut-être voulez-vous simplement cacher au public américain que vous avez été roulée par un trafiquant de drogue ?

Elle articule :

— Cent mille !

Ses lèvres sont exsangues.

— Même pour un million je ne marcherais pas, dis-je en me levant. Vous pouvez donc ménager votre salive. Je continue mon boulot et je compte le mener à bien. Bonsoir !

Elle se lève. Son calme soudain et quelque peu insolite m'incite à inspecter rapidement la pièce, pour m'assurer qu'elle n'a pas apporté son sac. Tout va bien. Elle ne l'a pas. Dans l'état où elle est et avec une arme à portée de la main, elle n'hésiterait pas à tirer.

— Vous êtes bien décidé ? demande-t-elle encore.

— J'ai dit : « Bonsoir ». Il ne faut pas croire que vous ferez toujours vos quatre volontés. Allez, madame Dedrick, rentrez chez vous. Vous me fatiguez.

— Il y a d'autres moyens de vous faire tenir tranquille, dit-elle avec un sourire froid et amer. Je vous donne une dernière chance : deux cent mille.

Je gueule :

— Foutez-moi le camp !

Et je traverse le salon pour ouvrir la porte.

Elle s'approche vivement du téléphone, compose un numéro, attend une seconde, puis se met à glapir d'une voix stridente qui me fait sursauter :

— Police ! Au secours ! Venez vite.

Elle laisse retomber le récepteur et se tourne vers moi avec le même sourire mauvais.

— Joli ! dis-je en me rasseyant. À quoi jouez-vous ? Au viol ?

Elle porte la main à l'échancrure de son corsage et, d'un geste violent, le déchire. Puis elle enfonce ses ongles dans sa chair blanche et se laboure les épaules. Quatre longues zébrures rouges strient sa peau. Elle s'ébouriffe les cheveux, renverse une table d'un coup de pied, bascule le divan contre la cheminée, chiffonne le tapis. Puis elle traverse la pièce pour parachever son œuvre ; j'en profite pour décrocher le téléphone et compose un numéro.

— Allô ? dit Paula au bout du fil.

— J'ai des ennuis. Venez vite chez moi. Vous savez ce qu'il y a à faire. Prenez Francon chez lui, en passant, et venez d'urgence à la police. Dans cinq minutes, je vais être inculpé de tentative de viol. Madame Dedrick est entrain de figoler la mise en scène.

— J'arrive, dit Paula qui raccroche aussitôt.

Je repose le téléphone et allume une cigarette.

— Si j'étais vous, dis-je poliment, je décrocherais aussi les bas, ça fait plus réaliste.

— Vous regretterez de ne pas avoir accepté l'argent, pauvre imbécile, fait Serena. On va vous enfermer pour deux ans.

— Vous avez eu tort de vous égratigner, dis-je en hochant la tête. C'était inutile. On ne trouvera pas sous mes ongles de particules de peau et c'est ce qu'on vérifie avant tout.

Dehors, une voiture s'arrête dans un grincement de freins. Serena pousse un cri aigu et sauvage et sort sur la véranda en titubant.

Je ne bouge pas.

Des pas lourds résonnent dans le jardin.

Quelqu'un gueule :

— Tenez bon, ma petite dame, on arrive !

Le sergent Mac Graw s'arrête sur le seuil, un sourire mauvais aux lèvres, un revolver à la main.

— Pas un geste, ou je te descends, aboie-t-il, en me foudroyant du regard.

— Faites pas de mélodrame, mon vieux, dis-je en secouant ma cendre sur le plancher. Elle a monté une blague.

— Ah ! oui ? Une blague... Lève-toi et mets les bras en l'air.

Je me lève et mets mes bras en l'air.

Il entre d'un pas prudent.

— Eh bien ! eh bien !... Voyons un peu ce satyre... Je me doutais bien que t'étais un individu suspect...

Un flic en uniforme s'amène en soutenant Serena, qui s'effondre promptement dans un fauteuil. Ses égratignures saignent et deux filets pourpres s'écoulent sur son soutien-gorge et sur son corsage. Elle ne se défend pas mal dans son rôle.

— Vache de mouche ! souffle Mac Graw. Mais c'est Mme Dedrick ! Vous là-bas, mettez-lui les bracelets, à cette brute.

Le flic s'approche de moi et d'un coup sec, ferme les menottes autour de mes poignets, puis il me repousse négligemment.

— Il s'écoulera de l'eau sous les ponts avant que tu revoies une gonzesse, me dit-il à mi-voix.

Mac Graw s'empresse auprès de Serena. Elle sanglote et tremble. Il lui apporte un verre d'alcool et reste là, penché sur elle, le visage congestionné et l'œil désemparé.

De temps en temps il articule : « Vache de mouche ! » tout en se grattant le menton.

— Donnez-moi ma cape, dit soudain Serena. Je me sens mieux. Je suis venue ici pour lui parler de mon mari quand tout à coup, sans crier gare, il a sauté sur moi, comme un animal.

Je remarque :

— Il est bien rare qu'un animal vous saute dessus, ma belle, faudrait pas qu'il soit dégoûté.

Mac Graw fait volte-face et me frappe sur la bouche du revers de sa main.

— Attends un peu, qu'on t'amène à la brigade. Ça fait longtemps que j'attends cette occasion.

— Eh bien ! profitez-en, dis-je, ça ne va pas durer longtemps.

— Vous voulez bien nous accompagner à la brigade, madame ? demande Mac Graw. Vous n'êtes pas obligée de venir, si ça vous ennuie.

— Mais si, je tiens absolument à voir le commissaire Brandon. Cet individu a besoin d'une leçon.

— Il l'aura, fait Mac Graw en montrant ses dents. Bon, eh bien ! si vous êtes prête, madame, on va y aller...

L'agent me saisit par le bras et m'entraîne vers la porte.

— Foutez-lui un coup de masse sur le crâne, s'il fait le mariole, recommande Mac Graw.

Nous nous installons, l'agent et moi, à l'arrière de la voiture, tandis que Serena et Mac Graw se mettent à l'avant.

Nous bouclons le coin d'Orchid Boulevard, quand j'aperçois la petite décapotable de Paula qui file en sens inverse.

Mifflin est sur le point de quitter le bureau lorsque nous pénétrons en troupe dans la salle des prévenus. Il a déjà son chapeau sur la tête et son pardessus sur le dos, et, appuyé au bureau, donne ses dernières instructions à l'inspecteur de garde.

Quand il aperçoit les menottes à mes poignets, il ouvre des yeux tout ronds et jette des regards interrogateurs, tantôt à moi, tantôt à Mac Graw.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demande-t-il enfin d'une voix rauque. Pourquoi avez-vous arrêté ce garçon ?

Mac Graw est sur le point d'éclater d'indignation :

— L'est inculpé pour tentative de viol, chef, dit-il. Ce sagouin a agressé Mme Dedrick. Je suis arrivé juste à temps...

Sur le visage de Mifflin se lit l'ahurissement le plus complet. Ses yeux sont comme des soucoupes.

— C'est exact, madame ? demande-t-il, en fixant sur Serena un œil stupéfait. Vous portez plainte contre Malloy ?

— Oui, fait-elle brièvement. Où est le commissaire Brandon ?

— Il n'est pas de service, ce soir, dit Mifflin (et je décèle une note de soulagement dans sa voix). Apportez une chaise pour Mme Dedrick !

Elle s'assied et sa cape s'ouvre, ce qui permet à Mifflin et au sergent de garde de constater les dégâts. Mifflin aspire l'air bruyamment et me dévisage d'un œil chargé de reproche et d'horreur.

— C'est vous qui avez fait ça ?

— Non, ce n'est pas moi.

Mac Graw s'apprête à me balancer son poing dans la figure, mais Mifflin, avec une vivacité inattendue pour un homme de sa corpulence, repousse Mac Graw qui recule en titubant.

— Ça suffit ! fait Mifflin d'une voix dure. Qu'est-ce que vous croyez ?

Mac Graw m'adresse une grimace féroce :

— J'ai envie de le sonner, ce sale porc.

— La ferme ! aboie Mifflin.

Il se tourne vers Serena :

— Qu'est-il arrivé ?

— Je suis allée chez lui pour lui demander où en était son enquête pour retrouver mon mari, explique Serena d'une voix calme et froide. J'étais là depuis cinq minutes à peine, lorsque brusquement, il s'est jeté sur moi. Je me suis débattue, j'ai réussi à me dégager et à décrocher le téléphone pour appeler à l'aide. Alors il a déchiré ma robe et il m'a griffée. Heureusement, cet inspecteur est arrivé ; j'étais à bout de résistance !

Mifflin repousse son chapeau sur la nuque et se tamponne le front avec son mouchoir. Il a l'air hébété.

— Ne vous cassez pas la tête, dis-je paisiblement. Elle ment. Je propose que nous allions dans une pièce un peu moins encombrée, elle, vous et moi. Elle serait la première embêtée si les journalistes entendaient ce que j'ai à vous dire.

— J'exige que la presse soit convoquée, s'écrie Serena. J'ai l'intention de poursuivre mon action jusqu'au bout. Je veux qu'on donne à cette affaire la plus large publicité. Je maintiens ma plainte. Cet individu doit aller en prison, il doit être radié de sa profession !

Au même instant, Paula fait son entrée, portant à la main une valise de cuir. Elle est haletante et, pour la première fois dans son existence, ses cheveux sont en désordre. Des mèches folles s'échappent de tous les

côtés, son léger manteau est boutonné de travers et les jambes de son pantalon ressemblent à deux accordéons jumeaux.

— Je n'ai pas pu amener Francon, dit-elle, tout essoufflée, je ne l'ai pas trouvé chez lui. Vous n'êtes pas encore inculpé ?

Mac Graw l'attrape par le bras :

— Vous n'avez pas le droit d'être ici ! Sortez !

— Laissez-la tranquille, grogne Mifflin.

Puis il s'adresse à Paula que Mac Graw lâche à regret :

— Que désirez-vous ?

Paula pose la valise carrée sur la table la plus proche et ouvre le couvercle, révélant un phonographe miniature avec un disque sur le plateau.

— Vous vous souvenez peut-être, madame Dedrick, dis-je sans emphase, qu'au début de notre intéressant entretien j'ai branché un interrupteur. Je vous ai expliqué, à ce moment-là, que c'était le téléphone. En fait, j'ai mis en marche un appareil d'enregistrement. Quand je reçois la visite de riches héritières, après la tombée du jour, je prends mes précautions pour ne pas être inculpé de tentative de viol.

Serena me lance un coup d'œil meurtrier.

— Il ment ! crie-t-elle. Il faut l'inculper ! Mais qu'attendez-vous ?

Je dis :

— Allez, Paula, faites marcher le disque !

Paula remonte le phono et pose l'aiguille sur la cire.

Quand ma voix s'élève de la caisse sonore avec une clarté presque insupportable, tout le monde sursaute.

Et puis, la voix de Serena éclate : *Vous pouvez fixer votre prix.* Au même instant Mme Dedrick se lève d'un bond et se précipite vers le phono. Paula lui barre le chemin.

— Arrêtez-le ! hurle Serena. Je ne veux pas en entendre davantage. Arrêtez-le !

Je fais signe à Paula, qui enlève l'aiguille.

— Vaut mieux le laisser tourner jusqu'au bout, dit doucement Mifflin... À moins que vous ne retiriez votre plainte ?

Serena se redresse. Elle a tout d'une reine offensée. Pendant quelques secondes, elle me regarde fixement, une lueur mauvaise dans les yeux, puis elle franchit le seuil sans se donner la peine de fermer la porte et disparaît.

Personne ne bouge ni ne parle, tant que le pas décroissant de Serena résonne dans le couloir de pierre.

C'est Mifflin qui rompt le silence :

— Enlevez-lui ses menottes, dit-il d'une voix brève.

Mac Graw les enlève. Son regard évoque celui d'un tigre qui voit son repas lui passer sous le nez.

— Eh bien ! vous ne vous laissez pas prendre au dépourvu en tout cas, fait Mifflin avec une admiration non dissimulée. Vous étiez drôlement mal parti !

— Ouais, dis-je, en me massant les poignets. Et maintenant si on allait dans votre bureau ? J'ai besoin de vous parler. (Je me tourne vers Paula qui est en train de refermer le phono.) Vous avez fait vite ! Je suis impardonna-ble ! J'ai dû vous sortir du lit !

— Vous m'avez sortie de mon bain, dit Paula. Et si vous ne prévoyez pas d'autres coups durs pour ce soir, je voudrais pouvoir m'y replonger.

— Allez-y, Paula et merci ! Vous m'avez arraché aux griffes des fauves !

J'adresse un sourire à Mac Graw.

Il quitte la salle, la nuque en feu.

Après le départ de Paula, nous nous installons, Mifflin et moi, dans son bureau surchauffé.

— Si cette affaire doit se terminer par le coup de théâtre que j'entrevois d'ores et déjà, le public aura quelques révélations fort peu ragoûtantes.

Mifflin fouille désespérément ses poches en quête d'une cigarette. Il n'en trouve pas et se tourne vers moi, le sourcil levé :

— Donnez-moi une cibiche... Qu'est-ce que vous entendez par « pas ragoûtantes » ?

— Tout semble indiquer que c'est Marshland qui a monté l'histoire du kidnapping. Dedrick est un trafiquant de marijuana, qui travaille sous les ordres de Barratt. C'est lui qui est chargé d'approvisionner le marché de Paris. J'ai la nette impression que Marshland a découvert ses activités et qu'il a embauché un homme de main pour se débarrasser de son gendre. C'est pour ça que Mme Dedrick voulait me soudoyer.

Mifflin a l'air stupéfait.

— Mais, bon sang, où est-il, Dedrick ?

— C'est ce que je cherche à savoir. J'ai idée que Barratt pourrait nous renseigner. Puis il y a un autre personnage dans la bande, qui en sait aussi long que Barratt : un grand gars, aux épaules carrées, qui porte un costume rouille et un chapeau de feutre blanc.

— Nous le recherchons aussi. C'est donc vous qui nous avez communiqué le tuyau ?

— Oui, j'étais sur une autre piste, autrement je vous aurais attendu. Vous avez relevé l'indice dans la boîte à ordures ?

— Il a passé la nuit sur les lieux... c'est bien ça ?

— On dirait.

— Oui, eh bien ! nous essayons de le retrouver, cet oiseau. Qu'est-ce qui vous fait penser que Marshland est dans le coup.

Je lui raconte ma visite au Beach Hôtel.

— S'il faut en croire Mme Dedrick, il s'est taillé en Europe, mais je n'en crois rien.

— Je ferais peut-être bien de monter là-haut et de le cuisiner un peu.

— Écoutez, vous voulez bien patienter jusqu'à demain tantôt ? Si entre-temps vous avez des preuves établissant que Barratt est un trafiquant de drogues, est-ce que vous croyez pouvoir le faire parler ?

Mifflin a un sourire sinistre :

— On peut toujours essayer.

— Vous ne connaissez pas un moyen pour vous procurer une certaine quantité de marijuana ? Mettons deux cents cigarettes ?

— La brigade des Stup' doit en avoir. Pourquoi ?

— Tâchez de vous en faire prêter. Il n'y a pas que Barratt qui sache organiser un coup monté. Demain dans la journée, vous recevrez le tuyau, comme quoi Barratt, cache plusieurs centaines de cigarettes de marijuana dans sa chambre. Vous le poissez, vous le bousculez un peu et j'ai bien l'impression qu'il ne tiendra pas le choc. Il va se mettre à table.

Les yeux de Mifflin se dilatent :

— C'est impossible. Si Brandon l'apprenait...

— Comment voulez-vous qu'il le sache ?

Il me regarde fixement, se gratte la nuque d'un air pensif et hoche la tête.

— Ça ne me plaît pas beaucoup, Vic.

— Ça ne me plaît pas davantage, mais c'est le seul moyen d'enlever le morceau. Tâchez d'obtenir la drogue.

— Bon, d'accord. Mais s'il refuse de parler, nous aurons bonne mine.

— Ça c'est vos oignons. Vous n'aurez qu'à lâcher Mac Graw sur lui. Surtout qu'il se sent frustré, depuis que vous l'avez empêché de me dérrouiller.

Mifflin s'en va. Il reste absent près de vingt minutes et revient enfin, portant une petite caisse en bois.

— J'ai été obligé de raconter au chef de la brigade des Stup' pourquoi je voulais toute cette drogue. Ça fait des mois qu'il cherche à poisser Barratt. Votre idée lui paraît excellente. (Mifflin est indigné.) Y a des flics qui n'ont vraiment pas de sens moral ! conclut-il.

Je prends la caisse et je me lève.

— Moi non plus, j'en ai pas, quand il s'agit d'une vermine comme Barratt.

— Faites gaffe, Vic. La môme Dedrick vous a lancé un drôle de regard tout à l'heure. Ça m'inquiète.

— Je sais bien. Et Perelli, comment va-t-il ?

— Ça va. Francon a été le voir, ce matin. Ne vous en faites pas pour lui. Pour le moment, du moins.

— Y a pas moyen de lui parler ?

— Impossible. Brandon lui a adjoint un garde individuel. Il n'y a que Francon qui puisse lui rendre visite.

— Quand vous aurez mis la main sur Barratt, débrouillez-vous pour le faire parler, Tim. J'ai idée qu'il détient le secret de toute l'affaire.

— S'il sait quelque chose, je le lui ferai cracher, promet Mifflin.

Je reprends le phono dans la salle des prévenus, descends dans la rue et hèle un taxi.

Il est onze heures moins dix.

Ça a été une rude journée.

CHAPITRE VI

I

Ce matin, j'ai dû expédier les affaires courantes à l'agence, jusqu'à l'heure du déjeuner. Kerman m'a manqué, car il y a plein de boulots secondaires à liquider et, maintenant qu'il est à Paris, je suis obligé de m'en occuper moi-même. Mais il est une heure de l'après-midi, j'en ai fini avec les broutilles, et je peux à nouveau me consacrer au kidnapping Dedrick.

— Je vais chez Barratt cet après-midi, dis-je à Paula, tandis que nous achevons au bureau un rapide déjeuner. J'ai une petite surprise pour lui.

Je lui raconte le programme que nous avons élaboré avec Mifflin.

— Une fois qu'on aura isolé Barratt et qu'on lui aura foutu une petite inculpation sur le dos, on arrivera peut-être à lui assouplir le caractère. Mifflin, du moins, en fait son affaire.

L'idée ne plaît guère à Paula. Mais il faut dire que Paula désapprouve tous les procédés qui sortent tant soit peu de la stricte légalité. Elle demande :

— Quel est votre plan ? Vous allez vous introduire chez lui pendant son absence ?

— C'est cela. Faudra y mettre le prix, mais depuis quelque temps, j'ai l'habitude de distribuer mon fric. Je vais soudoyer Maxie et lui demander son passe.

— Vic, soyez prudent !

Je lui souris.

— Vous me recommandez toujours d'être prudent. Qu'est-ce qui vous travaille ces temps-ci ? Vous n'étiez pas comme cela, il y a deux ans.

Elle m'adresse un sourire fugitif et las :

— Enfin, vous savez ce que vous faites, mais, moi, je voudrais vous voir reprendre vos occupations régulières, Vic, ces expéditions hasardeuses ne me disent rien qui vaille.

— Ce n'est pas par goût que je me suis lancé là-dedans. Si Perelli ne m'avait pas sauvé la peau, je ne me serais jamais foutu dans cette galère. Mais, maintenant, faut que j'aïlle jusqu'au bout.

À une heure et demie, j'arrête ma bagnole devant la maison meublée de Jefferson Avenue.

Maxie se prélassa devant le bureau de la réception et je m'avance vers lui. Aujourd'hui, il n'y a pas de standardiste devant le tableau. Les écouteurs sont posés sur le bord du meuble à la portée de Maxie.

Je lui demande à brûle-pourpoint :

— Vous voulez du fric. J'en ai à votre disposition, si vous me donnez un coup de main.

Il me dévisage, l'œil méfiant.

— Je ne refuse jamais du pèse. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Votre clef passe-partout.

Un coup de canon ne l'aurait pas abasourdi davantage.

— Ma... quoi ?

— Votre passe, et s'agit de faire vite. Ça vous rapportera cinquante dollars, rubis sur l'ongle.

Ses petits yeux clignent.

— Cinquante dollars ? répète-t-il d'une voix nostalgique.

J'étale cinq billets de dix sur le comptoir. Si cette crise de prodigalité doit durer encore quelques jours, je serai sur la paille le mois prochain.

Il regarde les coupures, passe la langue sur ses lèvres, se gratte l'aile du nez.

— C'est un coup à me faire virer, chuchote-t-il. Non, décidément, je ne peux pas vous donner ça.

Je pose deux autres billets de cinq sur le comptoir et me penche sur eux.

— Pas un *cent* de plus, dis-je, et pour le prix, je veux pouvoir disposer de votre passe pendant dix minutes.

— Où c'est que vous allez ?

— Dans la chambre de Barratt. Il est sorti ?

Les yeux porcins se dilatent :

— Ouais, il a foutu le camp il y a à peu près une heure.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ? Il n'est pas votre copain, tout de même !

— C'est le coup de perdre mon job, dit-il d'une voix morne. Avec soixante dollars, je n'irais pas loin.

— Soixante dollars, dernier prix, c'est à prendre ou à laisser.

Il lutte quelques instants contre sa conscience, grommelle et opine de la tête.

— La clef est au tableau. Je veux le fric d'abord.

Je pousse les billets vers lui et il les fait disparaître vivement dans sa poche.

— Vous êtes sûr que Barratt est sorti ?

— Ouais, je l'ai vu descendre. Il n'y a personne là-haut. (Il jette des regards furtifs autour de lui.) Je vais me taper une canette de bière. Faites vite et surtout que personne ne vous voie entrer !

Je lui laisse le temps de s'éclipser, puis je me penche par-dessus le comptoir et décroche la clef du tableau.

L'ascenseur me dépose au quatrième étage. Je suis le couloir et m'arrête devant la porte n° 4 B-15. Dans l'appartement d'en face, quelqu'un fait marcher la radio. À l'autre bout du couloir éclate un rire aigu de femme. J'applique l'oreille contre la porte du 4 B-15, mais aucun bruit ne me parvient. Je frappe, écoute encore, attends quelques secondes, mais rien ne se produit. Je regarde à droite, et à gauche. Personne ne me surveille. J'introduis silencieusement le passe dans la serrure, tourne doucement la clef et pousse le battant.

L'homme en complet rouille est assis dans un fauteuil, face à moi. Un 45 est posé sur ses genoux, le canon pointé dans ma direction. L'homme m'adresse un mince et peu rassurant sourire.

— Entrez donc, dit-il, je me doutais un peu que c'était vous.

À peine ai-je entendu cette voix grave de baryton, que je devine l'identité du personnage. Je me demande même comment je ne l'ai pas démasqué plus tôt.

— Salut, Dedrick, dis-je.

J'entre dans la chambre et je referme la porte derrière moi.

II

— Ne faites pas de gestes inconsidérés, Malloy, prononce l'homme au costume rouille, en levant le revolver. Personne, à cet étage, ne s'affolera pour un coup de feu, et moi, je ne demande pas mieux que de vous réduire en bouillie. Asseyez-vous.

D'un geste de sa main libre, il me désigne le fauteuil, de l'autre côté de la cheminée.

À cette distance, il ne peut guère me manquer et j'ai idée que sa menace n'est pas du bluff. Je m'assois donc.

— Vous avez le punch, il n'y a pas à dire, fait-il, en tâtant précautionneusement sa nuque. J'en ai pour deux semaines à avoir le cou raide, espèce de salaud ! (Il me dévisage de ses yeux noirs et durs.) C'est un coup de veine que vous vous soyez amené comme ça. On avait décidé de vous éliminer le plus vite possible. Vous devenez trop emmerdant.

— Oh ! Vous croyez ? L'ennui, c'est que j'ai pas mal d'hypothèses, mais aucune certitude. Est-ce que Serena sait que vous êtes ici ?

Il hoche la tête en souriant :

— Non, elle ne s'en doute pas. Mettez-vous à l'aise, vous avez des cigarettes à portée de la main. Nous avons un peu de temps devant nous : Barratt aura sûrement deux mots à vous dire. Si vous n'êtes pas trop fatigué de la vie, ne cherchez pas à me jouer un de vos petits tours, compris ?

J'allume une cigarette sous son regard attentif. Son doigt se recourbe sur la détente du 45, dont le canon est toujours pointé sur ma figure.

— Faites gaffe, avec ce flingue, dis-je ; vu de cet angle, il n'inspire aucune confiance.

Il rit :

— Ne vous faites pas de mauvais sang, il ne partira que si vous faites le malin.

Il écrase le mégot de sa cigarette et en porte une autre à ses lèvres.

Je l'observe sans bouger. L'expression de ses yeux noirs est suffisamment éloquente ; je sais qu'il n'hésiterait pas à tirer.

— Si j'avais su que vous alliez nous embêter à ce point, je ne vous aurais jamais appelé, poursuit-il. Sur le moment, j'ai cru que c'était astucieux. J'ai pas mal joué

mon rôle au téléphone, hein ? Et le verre de whisky plein, et le mégot allumé ?... C'était du figolé !

— C'était, en effet, assez joli, dis-je. Mais le meurtre de Souki était peut-être superflu...

— Sans doute. (Il fronce les sourcils. J'ai l'impression que ce souvenir lui est désagréable.) Faut dire qu'il l'a cherché...

— Et c'est vous qui avez foutu Perelli dans le bain ?

— Ça c'est une idée à Barratt. Ils avaient un vieux compte à régler, et Perelli ne l'a pas volé. Ça ne s'est pas mal goupillé, d'ailleurs. Au début, le terrain était brûlant, mais, maintenant que Perelli est dans le trou, tout marche comme sur des roulettes.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. La police vous recherche pour le meurtre de Gracie Lehmann.

— Faut pas vous tourmenter pour moi, dit-il, d'un ton désinvolte. C'est vous qui êtes le plus mal en point.

La porte s'ouvre et Barratt fait son entrée.

Pendant près d'une seconde, il me regarde sans bouger puis il ferme la porte et s'avance dans la pièce, avec une expression joyeuse sur son mince et beau visage.

— Comment il a fait pour entrer ? interroge-t-il.

— Il avait une clef, répond l'homme au complet rouille, en se levant. Tu ferais bien de le fouiller, des fois qu'il aurait un feu.

— Levez-vous ! fait Barratt.

Je me lève. Il s'approche de moi par-derrière et tâte mes vêtements. Il trouve mon 38 et le tire de l'étui que je porte sous l'aisselle. Puis il découvre la boîte de marijuana.

Il s'éloigne pour examiner la boîte, puis se tourne vers moi avec un petit sourire sarcastique.

— Une riche idée ! dit-il. Où aviez-vous l'intention de la déposer ?

— Oh ! n'importe où, dis-je. Après tout vous ne détenez pas le monopole des fausses pièces à conviction, que je sache.

Il jette la boîte sur une table, s'approche et m'enfonce mon propre revolver dans les côtes.

— Comment avez-vous fait pour entrer ?

— J'ai pris le passe. Il est accroché au tableau en bas... Vous ne le saviez pas ?

Il fouille encore mes poches, trouve le passe et le lance également sur la table.

Il regarde Dedrick.

— Il ment, pour sûr, fait-il, c'est Maxie qui le lui a donné. Bon, ça va, je ne serais pas fâché de régler son compte à Maxie.

Il sort son étui à cigarettes en argent, prend une cigarette, la colle sur sa lèvre inférieure et l'allume, sans me quitter des yeux :

— J'ai une dette envers vous, Malloy, ajoute-t-il. Je suis bon payeur, vous verrez !...

— Vous m'étonnez, dis-je, mais je veux bien vous croire.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? demande Dedrick.

Barratt se plante devant la glace qui orne la cheminée et s'admire.

— On l'emmène à la mine, bien entendu, dit-il, c'est un coin tout indiqué. Il mettra du temps à crever, je te le promets.

Dedrick fait une grimace.

— Et si on lui foutait une balle dans la tête et qu'on le laisse sur place ? Ça ne me dit rien de redescendre dans cette cave, elle me fout les foies.

— Tu feras ce qu'on te dit, répond Barratt en lissant sa fine moustache. Attache-lui les mains.

Dedrick sort et revient quelques secondes plus tard avec un rouleau de chatterton.

— Ah ! faites pas le malin, sans ça vous y aurez droit, me prévient Barratt en levant son revolver. Mettez vos mains derrière le dos !

J'obéis car je n'ai pas le choix et Dedrick entortille du chatterton autour de mes poignets. Il sait y faire.

— Fous-lui-en sur la bouche aussi, dit Barratt.

Dedrick me scelle la bouche avec sa bande collante, écrasant ma lèvre supérieure contre mes dents.

Barratt se plante devant moi et sourit méchamment.

— Je vais vous faire regretter d'avoir piétiné mes plates-bandes, dit-il en m'assenant un coup de crosse.

Je recule en titubant. Mes jambes butent contre le fauteuil et je m'effondre à grand fracas.

— Vas-y mou, fait Dedrick, affolé. Manquerait plus que quelqu'un monte ici.

Barratt pousse un grognement, et me donne un coup de pied dans les côtes. Il frappe dur, je sens mes os fléchir. Il se retourne ensuite vers Dedrick.

— Ça va, tu peux l'emmener, mais fais gaffe... En cas de complications, tu le descends !...

— Tu n'y penses pas ? Je ne veux pas être tout seul à l'emmener !

— Et pourquoi pas ? Faut que je règle son compte à Maxie et, après nous serons obligés de déménager. T'as pas à te casser la tête, s'il fait le méchant, tu le butes.

— Pour avoir tous les flics à mes trousses ?

— T'as qu'à les buter eux aussi, conseille Barratt en éclatant de rire.

Dedrick semble hésiter, puis il hausse les épaules :

— Tu ne veux pas me prêter un pardessus, pour lui cacher les bras ? Je vais te le rapporter quand j'en aurai fini avec lui.

Barratt disparaît dans la salle de bains et revient une seconde plus tard avec un léger pardessus.

Dedrick me relève :

— Je vais prendre votre bagnole, dit-il. Et si vous faites le mariolle, je vous brûle la cervelle.

Barratt jette le pardessus sur mes épaules et m'enveloppe le bas du visage dans un foulard de soie, pour cacher le bâillon.

— Nous ne nous reverrons plus, Malloy, me dit-il. Moi, je vous verrai peut-être, mais vous, vous ne me verrez plus. (Il me pousse vers Dedrick.) Allez-y.

Dedrick me prend par le bras et m'entraîne dans le couloir.

Personne ne nous voit entrer dans la cabine de l'ascenseur. Nous descendons jusqu'au sous-sol et Dedrick presse le revolver contre mon flanc.

— N'oubliez pas : si vous faites le malin, je vous descends, dit-il.

Des gouttes de sueur coulent le long de ses joues. Dans la rue, deux filles s'avancent vers nous sur le trottoir et nous jettent un coup d'œil indifférent. Dedrick ouvre la porte arrière de la Buick.

— Montez !

Je me penche pour entrer et, au même moment, moment, Dedrick m'assène un coup de crosse sur le crâne.

III

Je reprends connaissance, avec l'impression de sortir d'un puits noir, ou de me réveiller après une nuit de cuite. Je sens d'abord une pulsation douloureuse dans ma tête, j'ouvre les yeux et découvre que je suis couché sur le dos, et que le faisceau d'une torche électrique est braqué sur ma figure. Je grogne, tourne la tête et essaie de m'asseoir. Une main se pose sur ma poitrine et me repousse.

— Restez couché, fait Dedrick d'un ton hargneux, je vais vous border, moi !

Il saisit entre le pouce et l'index l'extrémité de la bande de chatterton qui me ferme la bouche, la décolle un peu, puis tire brutalement, l'arrachant de mes lèvres. Ça me fait mal, et je grogne de nouveau.

L'éclat de la torche me gêne, mais l'obscurité froide au-delà du faisceau lumineux me gêne encore davantage.

Je demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous le saurez bien assez tôt.

Je sens quelque chose qui m'enserme la taille. J'incline la tête pour voir : Dedrick est en train de fixer autour de mon corps une lourde chaîne terminée par un cadenas. Par-dessus son épaule, je distingue les pierres mal équarries des murs, étayées par des poutres noircies.

— Où sommes-nous ? Dans la mine ?

— Ouais, répond Dedrick, à cinquante mètres sous terre. (Il fait claquer le cadenas et recule d'un pas.) Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée, Malloy ; vous avez entendu ce qu'il a dit, Barratt ? Moi, je ne vous en veux pas. Je vous foutrais bien une balle dans la tête, s'il ne tenait qu'à moi, mais demain il va s'amener ici, pour voir où vous en êtes.

— Il a l'intention de me laisser là, jusqu'à ce que je crève de faim ?

J'essaie d'écartier mes poignets entravés, mais en vain.

— Vous n'allez pas crever de faim, répond-il. (Il s'interrompt pour allumer une cigarette et je remarque que sa main tremble.) Vous n'aurez pas le temps d'avoir faim, ajoute-t-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous verrez bien. Si vous me donnez votre parole de rester sage tant que je serai à votre portée, je vous

délierais les mains. Au moins, vous pourrez vous défendre...

Je sens la panique monter en moi.

— Si j'ai les mains libres, je crois que j'en profiterai pour vous étrangler, dis-je. Je m'affole facilement, mais quand même pas à ce point.

— Ne parlez pas à tort et à travers. Vous ne savez pas ce qui vous attend. Retournez-vous. Je vais libérer vos mains.

Je me retourne, il appuie un genou au creux de mon dos et décolle la bande. Il s'écarte vivement, avant que j'aie pu le saisir.

Je réussis à m'asseoir, mais il m'est impossible de me redresser davantage, car la chaîne qui me retient est trop courte. Je suis heureux, pourtant, d'avoir retrouvé l'usage de mes mains.

— Je vais vous laisser une lampe, dit Dedrick. C'est tout ce que je peux faire.

— Vous n'avez pas la conscience tranquille.

Je le dévisage, tout en massant mes poignets ankylosés :

— Qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Je ne sais pas...

Il se tourne vers le tunnel obscur, lève sa torche et projette le puissant faisceau lumineux dans la nuit opaque.

— Regardez vous-même, vous en saurez autant que moi.

La lumière de la torche se pose sur quelque chose qui ressemble à un tas de chiffons. Je l'examine attentivement. Il me semble reconnaître des lambeaux de ce qui fut jadis un blazer.

— Il y a un squelette sous ces nippes, dit Dedrick (et son souffle s'échappe de ses narines avec un bruit sif-

flant). On l'a laissé ici dix ou douze heures, et voilà ce qu'on a retrouvé : des chiffons et des os.

— Qui est-ce ?

Ma voix a une résonance rauque.

— Ça n'a pas d'importance.

Je songe que ce ne peut être que Lute Ferris et demande :

— C'est Ferris, n'est-ce pas ?

— Disons que c'est encore un mec qui s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas, dit Dedrick en s'essuyant le visage avec un mouchoir. Il a été dévoré par je ne sais trop quoi. (Il scrute l'obscurité avec inquiétude.) Y a une bête qui gîte ici ; un lynx peut-être.

Dedrick tire une deuxième torche de sa poche et me la lance :

— Ça va vous aider à passer le temps. Si vous entendez venir Barratt, planquez la lampe, il me descendrait s'il savait que je vous l'ai laissée...

— Eh bien ! merci, dis-je en dirigeant le faisceau de ma torche sur son visage. Mais pourquoi n'iriez-vous pas au bout de votre idée ? Vous ne voulez pas me libérer pour de bon ? Ce job vous dégoûte, Dedrick... Allons, vous avez une chance de vous en tirer, et, si vous me dépannez maintenant, je ferai l'impossible pour vous sauver la mise.

— N'y comptez pas, dit-il. Vous ne connaissez pas Barratt. Il faudrait être fou pour se mettre mal avec lui. Salut, Malloy. J'espère que ça ira vite.

Je reste immobile en suivant du regard la lumière de sa torche qui décroît à mesure qu'il s'éloigne dans le tunnel.

Le faisceau lumineux s'estompe et la nuit m'enveloppe soudain, dense et étouffante. Une sueur froide ruiselle le long de mon échine et j'allume vivement la torche. La lumière, blanche comme une force vivante,

rejette au loin les ténèbres opaques. Mais celles-ci se rassemblent juste au-delà du faisceau, prêtes à me happer.

J'entreprends d'abord l'examen de la chaîne qui entoure ma taille. Elle est trop solide pour qu'on puisse espérer la briser, et le cadenas est lourd.

Chaînon par chaînon, je remonte jusqu'au mur et découvre que le système passe dans un anneau scellé dans la pierre. Je saisis la chaîne à deux mains, appuie le pied contre le mur et m'arc-boute. Rien ne se produit. Je recommence la manœuvre, une fois, deux fois. Mes articulations craquent. Je me laisse tomber tout pantelant sur le sol de pierre. *Mon cœur bat la chamade. Il faut que je sorte de là. Il faut que je descelle l'anneau. Personne ne songera à me chercher ici. Paula aura peut-être l'idée d'aller à la maison meublée de Jefferson Avenue, mais elle tombera sur un bec. Elle ira voir Mifflin, mais Mifflin ne lui sera d'aucun secours. Aucun indice ne les guidera vers cette galerie de la vieille mine désaffectée.*

La panique s'empare de moi. J'ai l'impression d'être enterré vivant. Mes yeux ne quittent pas le petit tas de chiffons déchiquetés, qui recouvre les restes de Lute Ferris.

Il y a une bête qui gîte ici.

Je n'ai pas de honte à l'avouer ; je suis tout prêt à me cacher dans un coin en sanglotant. Mais il m'est impossible de bouger. Je suis tout prêt à gueuler au secours. Mais il n'y a personne pour m'entendre. J'ai connu la frousse plus d'une fois dans ma carrière, mais jamais à ce point-là.

Pendant près d'une minute, je reste immobile, en m'efforçant de retrouver mon sang-froid, en m'adjurant de ne pas m'abandonner au désespoir, en me traitant de tous les noms, pour repousser la panique qui m'étreint la gorge. Je réussis à la chasser, mais l'effort m'a épuisé, je suis glacé, trempé de sueur et comme paralysé !

Je tire de ma poche un paquet de cigarettes, j'en déchire plusieurs avant d'en sortir une. Je l'allume enfin et m'affale contre le mur, aspirant la fumée, les yeux fixés sur le cône blanc de lumière qui me protège des ténèbres toutes proches.

Je ne sais combien de temps il me faudra rester ici. La pile ne durera qu'une heure ou deux, si la lampe reste allumée. Il faut que je la ménage, même si je dois affronter l'obscurité.

Je compte mes cigarettes. J'en ai dix-sept. La petite lueur rouge me tiendra compagnie tant que je fumerai, et j'économiserai la torche.

Je me décide à l'éteindre.

La nuit lourde et oppressante m'enveloppe de nouveau, si dense qu'elle en est presque palpable. L'épouvante s'installe de nouveau sur mes épaules et la sueur perle de nouveau sur mon front.

J'ai l'impression d'être resté une heure dans cette nuit horrible, tirant sur ma cigarette, le regard fixé sur son bout incandescent, essayant d'oublier les murs noirs qui m'emprisonnent.

Je n'en puis plus. J'allume la torche électrique. Mes vêtements sont trempés, mais ma montre indique que je ne suis resté dans le noir que huit minutes.

Je commence à m'affoler ; si je flanche après avoir passé huit minutes dans l'obscurité, où en serai-je au bout d'une heure, au bout de vingt-quatre, ou de quarante-huit heures ? Je repose la lampe sur le sol et saisis de nouveau la chaîne. Je tire dessus par saccades, avec une frénésie croissante ; je me surprends à brailler des jurons et arrête les frais.

Je me rassois, avec l'impression d'avoir fait une course de mille mètres. Les muscles de mes mollets tremblent.

— Et, soudain, j'entends quelque chose.

Jusque-là, dans cette galerie vétuste, à cinquante mètres sous terre, je n'avais perçu que le bruit de mon souffle, les battements lourds de mon cœur, et le tic-tac plus faible de ma montre. Mais le nouveau bruit me fait tourner brusquement la tête et scruter les ténèbres.

Je prête l'oreille, retenant ma respiration, la bouche entrouverte, la poitrine oppressée. Rien... Lentement je ramasse la lampe et braque le faisceau lumineux vers le fond du tunnel. Toujours rien. J'éteins, et j'attends. Les minutes s'égrènent. Et voilà que tout à coup le bruit se fait entendre de nouveau — un faible grattement, le frôlement d'un corps qui se déplace — le roulement d'un caillou heurté dans le silence... Ces sons infimes résonnent avec une violence terrible.

Je presse le bouton de la lampe.

Le rayon lumineux fend l'obscurité comme une lame acérée.

Pendant une fraction de seconde, je vois quelque chose de brillant — deux pointes de braise qui pourraient être les yeux d'un animal tapi dans l'ombre — puis les deux lueurs s'éteignent subitement — je me redresse, me mets à grand-peine sur les genoux et me penche en avant, cherchant à percer la nuit, à distinguer la forme inaccessible.

Je suis bon payeur, vous verrez !

Barratt n'a pas menti. Les quelques secondes que je viens de vivre sont les plus atroces de mon existence. À l'idée que le cauchemar ne fait que commencer, je me sens pris de nausée.

J'allume une autre cigarette, sans éteindre ma torche. Je décide de laisser la pile se décharger. Quand elle sera morte, je verrai ce que je pourrai faire, mais, en attendant, la lumière va tenir en respect la créature.

Je continue à fumer, écoutant les battements de mon cœur, et m'efforçant de trouver un moyen pour desceller

l'anneau, mais mon cerveau est comme paralysé. Mes pensées s'égaillent, je suis impuissant à réagir, glacé par la peur.

Les deux braises rouges apparaissent de nouveau, juste au-delà de la zone éclairée. Je reste immobile, sans quitter des yeux les deux points incandescents, qui semblent me guetter dans l'ombre.

Les minutes s'écoulent. Je n'arrive pas à me rendre compte si les deux braises s'approchent, ou si c'est mon imagination qui me joue des tours. Je prends le parti d'attendre. J'ai froid, je suis pétrifié d'angoisse. Je retiens mon souffle aussi longtemps que je peux, puis le rejette sans bruit, par la bouche.

La bête progresse toujours, précautionneusement, silencieusement. Je commence à distinguer une forme. D'abord une tête plate et aiguë, puis la courbe d'un dos lisse. Je ne bouge pas. J'ai des fourmis dans la jambe, mais c'est à peine si je m'en aperçois. Maintenant, je veux voir l'ennemi. Mon attente, d'ailleurs, n'est pas longue. Dans le triangle lumineux de la lampe électrique, un rat vient d'apparaître ; non pas un rat ordinaire, mais un véritable monstre, une bête de cauchemar, presque aussi grosse qu'un chat adulte.

Il s'avance dans la zone éclairée, avec moins de prudence maintenant, les yeux fixés sur moi, le poil brun et lisse, luisant sous la lumière crue.

À la portée de ma main, je découvre un caillou de bonne taille. Mes doigts se referment sur lui. Le rat s'arrête. Je lève le bras et lance la pierre d'un bref élan.

J'entends un bruissement, j'entrevois un reflet fugitif et brun. Le rat a disparu, avant même que le caillou touche le sol.

Bon, maintenant, je sais. Je sais ce qui a réduit le corps de Ferris en un tas d'ossements sous des lambeaux de

chiffons. Je sais également que lorsque ces horribles bêtes sont affamées, rien ne peut les effrayer.

Je cherche d'autres cailloux et commence à les amasser. J'examine le sol et découvre, sous une couche de poussière et de terre, un bout de bois. Ce n'est pas une arme bien efficace, mais c'est mieux que rien. Si je ne dois affronter qu'un seul rat, je suis sûr d'en venir à bout, même enchaîné. Mais, je commence à me demander s'il n'y en a pas d'autres. Et, le cas échéant, combien ils sont ? De nouveau, je reporte les yeux sur le tas de chiffons. Ce n'est certainement pas un seul rat qui a accompli ce travail.

Je tiens le bâton dans la main droite, la torche dans la main gauche, et m'appuie au mur.

J'attends. Et quelque part, dans les ténèbres, tout près de moi, le rat attend, lui aussi.

IV

Les aiguilles lumineuses de ma montre indiquent quatre heures et vingt minutes. Ça fait donc un peu plus de deux heures que je suis dans la mine. Il me reste cinq cigarettes et la lumière de ma lampe devient orange. Je l'ai éteinte et rallumée toutes les cinq minutes, pendant la dernière demi-heure. J'ai patienté, l'oreille aux aguets, en m'efforçant de faire durer la pile le plus longtemps possible.

Aucun bruit ne me parvient, aucune forme ne se dessine dans l'ombre. L'air humide et rance me donne envie de dormir. Je n'arrive à garder les yeux ouverts qu'en m'astreignant à fumer et à regarder le bout rouge de ma cigarette. J'ai noué mon mouchoir autour de mon cou, pour me protéger du rat s'il venait à m'attaquer. J'ai même l'impression absurde d'être en sécurité.

J'ai surmonté l'épouvante, ou plutôt je l'ai épuisée. Il y a un point culminant à la peur et, après une heure dans le noir, je l'ai dépassé — mais j'ai aussi abandonné tout espoir de me tirer de cette aventure. Je n'ai qu'une idée : tuer le rat avant qu'il ne me tue. Un point c'est tout. Les deux heures m'ont paru longues comme deux mois. Je ne peux rien faire que fumer, guetter, écouter et penser au rat. Les aiguilles de ma montre se traînent.

Puis le bruit se fait entendre de nouveau : c'est le frottement des anneaux cartilagineux de la queue du rat contre les dalles du sol. Je jette une pierre en me repérant par le son, et l'animal s'enfuit. Bon, cela veut dire qu'il n'est pas affamé. Je lance un deuxième caillou pour l'éloigner définitivement. La lumière mourante de la torche me donne bien du souci. J'éteins une fois de plus et me retrouve dans le noir, respirant sans bruit et prêtant l'oreille.

Je reste ainsi dix minutes environ, les yeux fermés, et je sens que le sommeil me gagne. Puis quelque chose se produit qui fait refluer le sang à mon cœur et m'arrache brutalement à ma torpeur : la bête effleure mon pied, remonte le long de ma jambe.

Je presse le bouton de la torche électrique, un frisson glacé me parcourt l'échine, tandis que, de la main gauche, je saisis le bâton. Le temps d'un éclair, j'aperçois le rat, à quelques centimètres de moi. Il rampe, aplati contre le sol. Ses yeux rouges brillent d'un éclat méchant. Pris dans le faisceau de la lumière jaunissante, il fait un brusque écart et disparaît. J'aspire spasmodiquement une bouffée d'air vicié ; mon corps est figé et trempé de sueur.

Puis, soudain, dans l'ombre, juste au-delà de la zone éclairée par le faible rayon de la lampe, quatre paires d'étincelles apparaissent, à trente centimètres les unes

des autres, et forment un demi-cercle, face à moi. Il y a donc quatre rats, maintenant, et non plus un.

Je me mets à gueuler ; ma voix est rauque et stridente, mais les monstres ne bougent pas d'un pouce. Je prends une poignée de cailloux et les lance dans la nuit. Les yeux rouges disparaissent, mais je les revois un instant plus tard... et j'ai l'impression qu'ils se sont rapprochés. Je me remets à hurler.

— Vic !

Je me redresse.

Cet appel lointain, quelque part dans les ténèbres, est-il né de mon imagination surexcitée ? J'enfle la voix et pousse un hurlement qui se répercute dans la galerie comme un coup de tonnerre.

— Vic ! Où êtes-vous ?

— Ici, au fond du tunnel !

Je suis si heureux que j'en oublie les rats. Je vocifère comme un dément, quand, tout à coup, mon cri s'étrangle ; un corps brun et lisse bondit dans la lumière et des dents se referment avec un claquement sur le mouchoir qui entoure mon cou.

Je sens le poids de l'animal sur ma poitrine et je perçois son odeur poussiéreuse de vermine. Le museau humide frôle mon menton, tandis que les dents acérées déchirent les plis de mon mouchoir, pour atteindre ma gorge.

Je suis sur le point de perdre la raison. J'attrape le corps lisse, gras et répugnant, et l'arrache de mon cou. Il se débat dans l'étreinte de ma main. La vilaine tête pointue plonge soudain et des dents aiguës s'enfoncent dans mon poignet. En proie à une rage meurtrière, j'enfouis mes doigts dans l'épaisseur des poils et tente de casser les reins de l'animal. Le rat pousse un petit cri perçant et lâche mon poignet. Sans lui donner le temps de revenir à la charge, je lui brise la colonne vertébrale

et sens l'os se rompre entre mes doigts comme du bois sec. Avec un frisson d'horreur, je lance la bête immonde loin de moi.

— Vic !

— Par ici !

Je ne parviens à émettre qu'une sorte de croassement.

— J'arrive !

C'est la voix de Paula — douce et inoubliable musique !

La lumière se rapproche, plus aveuglante à chaque instant. Et voilà Paula qui tombe à genoux près de moi et qui prend mes mains dans les siennes.

— Oh ! Vic !

En frissonnant, j'aspire une longue bouffée d'air et essaie de lui sourire, mais mon visage est comme paralysé.

— Paula ! Bon sang, ce que je peux être heureux de vous voir ! Comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

Elle effleure ma joue.

— Je vous expliquerai plus tard. Vous êtes blessé ?

Je regarde mon poignet. Le sang s'en échappe à flots. Si je ne m'étais pas protégé le cou avec mon mouchoir, à l'heure qu'il est, je serais mort.

— C'est pas grave. Y a un rat qui m'a pris en affection...

Elle enlève son foulard de soie blanche et ligature la blessure.

— Un vrai rat ?

— Oui. Je l'ai tué. Il est là, derrière vous.

Elle regarde vivement par-dessus son épaule, le faisceau de sa torche tombe sur l'horrible créature. Elle a un petit cri étouffé :

— Oh ! Il y en a beaucoup ici ?

— Un ou deux. Celui-là était particulièrement coriace. Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais terrorisé.

— Il est monstrueux. Allons-nous-en vite.

— Je suis enchaîné au mur. C'est ainsi que Barratt entendait régler son compte avec moi.

Elle examine la chaîne, tandis que je lui résume les événements de la soirée.

— J'ai un revolver, Vic. Vous croyez qu'on peut faire sauter les chaînons ?

— On peut toujours essayer. Donnez-moi le feu et écartez-vous ! La balle peut ricocher.

Elle me donne son 25 et s'éloigne de quelques pas. Au troisième coup, la chaîne saute. Le bruit des détonations a été assourdissant.

Lentement, péniblement, je me remets debout. Paula me soutient.

— Ça va aller, dans un moment. Je suis un peu ankylosé, c'est tout...

Je me mets à faire les cent pas, en boitillant, pour faire circuler le sang.

— Vous ne m'avez pas dit comment vous m'avez trouvé. Comment avez-vous su que j'étais dans ce trou ?

— Une femme a téléphoné ; elle n'a pas révélé son identité. Elle m'a dit : « Si vous voulez sauver Malloy, il faut faire vite. Il a été emmené à la mine de Monte-Verde. » Elle a raccroché sans me donner le temps de lui demander qui elle était, ni comment elle avait eu le renseignement. J'ai juste pensé à prendre une torche électrique et un revolver et j'ai filé à la mine comme une folle... (Paula hoche la tête, l'air désolé.) J'aurais dû prévenir Mifflin, mais j'ai vraiment perdu la tête, Vic. Je ne savais plus ce que je faisais.

— C'est magnifique. Vous êtes là, et moi je suis libre. Alors à quoi bon se casser la tête ?

— Mais c'est important. J'ai erré dans cet horrible labyrinthe pendant des heures. C'est heureux que je vous aie entendu crier. J'étais sur le point de hurler, moi aussi.

Vous ne savez pas ce que c'est ; toutes les galeries se ressemblent.

— Je me débrouillerai pour sortir. Allons-y.

— Qu'est-ce que c'est, là ?

Elle vient d'apercevoir le tas d'ossements et de chiffons.

— C'est Lute Ferris, dis-je en m'approchant d'un pas raide et en braquant ma torche sur les macabres débris. Même le crâne a été vidé. Au milieu du front il y a un petit trou rond. Ils l'ont donc descendu. Je me demande bien pourquoi ?... Il va falloir amener Mifflin sur les lieux.

Paula examine le petit tas d'ossements.

— Ce sont les rats ? demande-t-elle d'une voix basse et rauque.

— Les rats ou d'autres bêtes. Allons ! En route !

Elle scrute avec une certaine appréhension le tunnel obscur.

— Ils ne vont pas nous attaquer, Vic ?

— Non. Ils ne nous toucheront pas. Venez.

Nous suivons la galerie, à la lumière de ma torche. Le faisceau est très faible, mais il nous faudra du temps pour trouver une issue et la lampe de Paula nous sera utile plus tard.

Arrivés vers le milieu de la galerie, nous en découvrons une autre qui s'amorce sur notre gauche. Je me rappelle que Dedrick avait tourné là.

— Par ici, dis-je.

— Pourquoi pas tout droit ?

— Dedrick est parti de ce côté.

Nous tournons à gauche et parcourons une cinquantaine de mètres. La galerie aboutit à une troisième galerie perpendiculaire, qui se prolonge à droite et à gauche.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— À vous de choisir. Je n'ai pas de préférence.

— On prend à droite.

Nous tournons à droite. Le sol sous nos pieds est inégal. Nous marchons pendant quelques minutes et je m'aperçois que la galerie descend en pente douce.

— Attendez voir. Nous sommes en train de nous enfoncer sous terre. Vaut mieux rebrousser chemin et continuer dans l'autre sens.

— Vous comprenez maintenant ? (Sa voix a une résonance angoissée que je découvre pour la première fois.) Je me suis fourvoyée comme ça, je ne sais combien de fois... J'ai erré pendant des heures...

— Allons-y !

Nous revenons au croisement des galeries et nous engageons dans le tunnel de gauche. Mais après cinq minutes de marche, nous nous heurtons à un mur de pierre.

— Je... j'ai l'impression que vous n'avez pas plus de chance que moi, fait Paula haletante.

— Ne vous en faites donc pas...

Je commence à me faire du souci pour elle. D'habitude elle est si calme, si maîtresse d'elle-même ; mais pour le coup, j'ai l'impression qu'elle est au bord de la crise de nerfs...

— L'autre tunnel doit descendre d'abord et remonter ensuite, dis-je. On va toujours essayer...

— J'ai été idiote de venir ici toute seule. (Elle me saisit le bras.) Pourquoi n'ai-je pas pensé à emmener Mifflin ? Nous nous sommes égarés, Vic. Nous pouvons errer comme ça pendant des semaines...

— Venez, dis-je d'une voix sèche. Ce n'est pas le moment de raconter des bêtises. Dans dix minutes nous sommes dehors.

Elle s'efforce de dominer son désarroi et, lorsqu'elle se remet à parler, sa voix est plus ferme.

— Je suis désolée, Vic, de m'être laissée aller. Mais ça m'épouvante d'être sous terre. Il me semble que je suis emmurée.

— Je comprends. Mais maintenant il faut être courageux. Si on commence à s'attendrir sur son sort, on est foutus. Allons, petit...

Je la prends par le bras et nous nous remettons en route.

La pente est de plus en plus abrupte et nous avons l'impression de descendre dans un puits noir.

Soudain, ma torche s'éteint.

Paula s'agrippe à mon bras, avec un cri étouffé.

— Ce n'est rien, dis-je. Allumez la vôtre ; la mienne devait bien s'user à un moment donné. C'est même étonnant qu'elle ait tenu si longtemps.

Elle me donne sa lampe.

— Faudrait qu'on se dépêche, Vic, elle ne va pas durer longtemps.

— Elle durera jusqu'au bout, ne vous cassez pas la tête.

À l'idée que Paula a besoin de mes encouragements, je me sens tout regonflé. Nous pressons néanmoins le pas, car nous comprenons tous les deux qu'une fois la lampe grillée nous serons en bien mauvaise posture.

Nous poursuivons notre chemin, mais au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans le tunnel, l'air se raréfie. De plus, le plafond de la galerie s'abaisse graduellement.

Paula s'arrête soudain.

— Nous avons pris la mauvaise direction... (Sa voix est devenue aiguë.) Je sais que nous nous sommes trompés ! Revenons en arrière !

— C'est sûrement par là ; Dedrick a tourné à gauche au bout du premier tunnel. Je l'ai vu. Allons, on peut toujours continuer un peu...

— Vic, j'ai peur...

Elle s'écarte de moi. J'entends sa respiration haletante et je braque la lampe sur son visage. Elle est toute blanche et ses yeux ont une expression affolée.

— Je... je ne peux plus le supporter. Je retourne au point de départ ! J'étouffe...

Moi aussi, j'ai du mal à respirer. Ma poitrine est contractée et chaque inspiration est douloureuse.

— Encore cent mètres, dis-je. Si nous n'arrivons nulle part, nous allons rebrousser chemin.

Je la saisis par le bras et l'entraîne. Nous parcourons une cinquantaine de mètres et découvrons une nouvelle galerie perpendiculaire à la nôtre. L'air devient de plus en plus dense.

— Vous voyez bien, dis-je. Je vous ai dit qu'on arriverait quelque part. On va tourner à droite et si ça descend, on fera demi-tour.

Elle me suit...

À chaque nouveau croisement, nous découvrons des galeries exactement semblables aux précédentes. Nous avons l'impression de recommencer éternellement le même chemin. Nous avançons dans les ténèbres, mais notre progression devient de plus en plus pénible. Mes jambes sont lourdes et chaque pas m'est pénible. Paula respire difficilement et je suis obligé de la soutenir.

Mais au moins, nous ne descendons plus — j'ai même l'impression que nous remontons insensiblement.

— Je suis sûr que nous sommes dans la bonne voie, dis-je en haletant : ça monte !

Paula s'appuie sur moi pesamment :

— L'air est irrespirable. Je... je ne vais plus pouvoir continuer !

Je la prends par la taille et l'entraîne. Le plafond est de plus en plus bas et nous sommes obligés de nous cour-

ber. Au bout d'une vingtaine de mètres, nous marchons pliés en deux.

Nous nous arrêtons, pantelants.

— Il faut rebrousser chemin, Vic !

Elle s'arrache à mon étreinte et fait quelques pas incertains en arrière. Je la rejoins en trébuchant et l'oblige à se retourner.

— Ne faites pas l'enfant, Paula ; allez, venez avec moi ; vous êtes en train de vous laisser gagner par la panique.

— Oui, je sais. (Elle s'agrippe à mon bras.) C'est plus fort que moi. L'obscurité me rend folle.

Je la sens trembler.

— On va s'asseoir un moment... Vous en faites pas, on s'en sortira ! Seulement il faut rester calme.

Nous nous asseyons et découvrons, au même instant, que l'air est beaucoup plus pur au niveau du sol. Je fais étendre Paula et me couche près d'elle.

Quelques minutes se passent et ma foulée se décontracte. Je ne sens plus le poids de mes jambes :

— Ça va mieux ?

— Oui ! (Elle se redresse à moitié et repousse les cheveux de son visage.) J'ai été lamentable. Je suis désolée... Je tâcherai d'être à la hauteur.

— N'en parlons plus, dis-je, en lui prenant la main. Vous êtes un tantinet claustrophobe, mais vous avez surmonté la crise. On va continuer notre chemin à plat ventre. Gardez le nez au ras du sol. Je vais devant...

Nous rampons sur le sol caillouteux qui déchire nos mains et nos genoux. Bientôt nous sommes obligés de nous arrêter de nouveau. Je transpire et ma gorge est douloureuse. Paula s'affale près de moi ; elle est à bout de forces.

— Vous croyez vraiment que nous sortirons d'ici ? demande-t-elle d'une voix grêle.

— Oui, nous nous en sortirons, dis-je d'une voix peu convaincue. On va se reposer un moment, et puis on se remettra en route.

Je commence à penser que Dedrick ne pouvait avoir pris ce chemin. On a dû tourner du mauvais côté, à l'un des croisements. L'idée de rester une heure de plus dans cette mine me fait mal aux nerfs.

Soudain, les doigts de Paula se resserrent sur mon bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je prête l'oreille.

Du fond de la mine — je ne saurais évaluer la distance — me parvient un clapotement, qui évoque le bruit d'une averse.

— Qu'est-ce que ça peut bien être, Vic ?

— J'en sais rien.

— On dirait la pluie...

— C'est pas possible ? Ne bougez pas.

Nous restons immobiles, l'oreille aux aguets.

Le bruit clapotant se rapproche : c'est celui de milliers de petites pattes dures foulant le gravier du sol. Je l'avais déjà entendu, mais, cette fois, ce n'est plus une bête, ou deux, ou quatre, mais des centaines.

Les rats sont lancés à notre poursuite.

V

Je me relève d'un bond.

— Dépêchons-nous. On va voir si vous pouvez courir vite.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Paula en se relevant tant bien que mal.

Je lui saisis la main :

— Les rats ! Faut faire vite... mais ne vous affolez pas. Nous allons les semer.

Pliés en deux, nous courons dans le tunnel. Le bruit de la galopade derrière nous s'amplifie. Nous titubons, butons contre les pierres, heurtons les parois, mais avançons quand même. Le tunnel tourne vers la droite, et une fois le virage franchi, le plafond de la galerie reprend une hauteur normale.

— Pressons, dis-je, en allongeant le pas, et en entraînant Paula.

Notre progression est plus aisée maintenant. Respirant à grand bruit, nous nous enfonçons aveuglément dans la nuit.

— C'est fini, halète Paula. Je ne peux plus avancer.

— Si, vous le pouvez.

Je l'enlace et l'oblige à courir, mais, au bout d'une centaine de mètres, ses genoux fléchissent et elle s'affaisse sur le sol.

— Laissez-moi juste une minute. Ça va aller mieux... juste une minute !

Tant bien que mal, je la cale contre le mur. Mes oreilles bourdonnent et je m'efforce de retrouver mon souffle. L'écho de la galopade s'est tu, mais je sais que le répit sera de courte durée.

Il faut continuer.

Quelque part au loin, j'entends de nouveau le bruit des pattes innombrables. Paula se relève avec peine.

— Allons-y !

Je l'enlace et nous nous remettons en route, au petit trot.

Au bout d'un moment, Paula retrouve son deuxième souffle, et nous accélérons l'allure. Le bruit derrière nous se rapproche de façon inquiétante.

Nous atteignons un nouveau croisement et, sans m'arrêter pour réfléchir, je tourne à droite, tirant Paula der-

rière moi. Nous suivons maintenant une longue galerie au plafond haut.

Bientôt le tunnel s'étrécit et je braque le faisceau de la torche au loin, pour voir ce qu'il y a devant nous.

J'aperçois un passage voûté ou, plutôt, un trou dans le mur.

— *On va entrer là, dis-je d'une voix étranglée.*

Je pousse Paula dans l'ouverture et la suis, tout haletant.

Nous nous retrouvons dans une vaste cave. Le rayon de la lampe électrique révèle une haute pile de caisses au milieu de la salle.

— Il n'y a pas d'issue, Vic ! s'écrie Paula.

Elle a raison. Nous nous sommes fourvoyés dans un cul-de-sac. Nous ne pouvons plus fuir. Les rats ont déjà envahi le dernier tunnel.

— Vite, bouchons l'entrée avec ces caisses — c'est notre seule chance !

Nous nous précipitons vers les caisses, en saisissons chacun une, les traînons jusqu'à l'ouverture, et courons en chercher deux autres. La première rangée est à peine mise en place que déjà nous percevons l'odeur des rats. Cette odeur qui s'infiltré dans la cave est écœurante, atroce, et on entend déjà, au fond de la galerie, le bruit du galop.

— Vite, vite.

Je saisis deux caisses, les traîne à travers la salle et les hisse sur la première rangée. Paula fait de même. Je dirige la lumière de ma torche sur le tunnel. Le spectacle qui s'offre à moi me glace le sang.

L'étroit couloir est entièrement recouvert par la masse épaisse et brune des corps. Les petits cris aigus des rats, leurs queues bruissantes et leurs pattes galopantes donnent une impression de cauchemar.

Je sors vivement le 25 et tire deux fois dans le tas. Les détonations assourdissantes se répercutent dans la galerie, réveillant des échos à l'infini.

L'horrible tapis brun est parcouru de remous, mais les rats n'ont pas d'espace pour se replier. Ils sont des milliers à encombrer le tunnel et ceux qui sont en tête ne peuvent plus reculer.

J'ai abattu trois têtes avec mes deux balles et je vois les autres se précipiter sur leurs compagnons, pour les déchiqeter avec leurs dents aiguës. Leurs cris stridents et féroces emplissent le couloir.

Je m'empare d'une des caisses de Paula et la hisse sur la pile, puis je cours vers le tas du milieu et en saisis deux autres.

Tandis que Paula met la sienne en place, un rat saute par l'ouverture et la fait tomber.

J'entends ses cris d'épouvante et bondis vers elle. Elle est étendue sur le dos et repousse le rat des deux mains, mais la bête immonde cherche à la mordre et à atteindre sa gorge.

J'assène au rat un coup de crosse, je l'attrape et le rejette par-dessus les caisses. Je n'ai pas le temps de m'assurer que Paula n'est pas blessée. Je pose sa caisse sur les autres et me précipite vers la pile centrale.

Paula se relève et me rejoint d'un pas incertain. Nous avons monté la deuxième rangée et notre mur improvisé a déjà près d'un mètre cinquante de haut, mais cela ne suffit pas. Il faut boucher entièrement l'entrée de la cave pour être à l'abri, et même alors, les rats peuvent faire basculer notre forteresse, étant donné leur nombre et leur poids.

— C'est pas fini, dis-je dans un souffle, il faut une troisième rangée.

Nous poursuivons notre tâche, traîmons des caisses, les hissons sur le sommet de la pile et retournons en chercher d'autres.

Dans la galerie, le bruit est épouvantable et, de temps en temps, notre édifice vacille sous un brusque assaut des rats.

— En voilà un autre ! crie Paula.

Elle laisse tomber sa caisse et recule, protégeant son cou de ses deux mains.

Je sonde le sol avec la torche, quand tout à coup quelque chose s'élançe sur moi d'un bond prodigieux et heurte mon bras.

L'horrible créature a mordu dans la manche, sans heureusement atteindre la chair, et elle reste accrochée à moi, labourant mon bras de ses griffes impatientes.

Je lâche la lampe, tente en vain de saisir le cou du rat, tâtonne et sens soudain ses dents s'enfoncer dans ma main. Il s'apprête à me mordre encore, mais cette fois, je l'attrape de ma main libre et lui casse les reins. Je lance le corps hideux à travers l'ouverture du mur, et, soulevant la dernière caisse je la mets en place. Maintenant, la barricade est sans fissures.

Paula ramasse la lampe électrique et s'approche de moi. Nous inspectons le mur de caisses. Les rats grattent le bois frénétiquement, mais la construction tient bon.

— Allons, dis-je, encore une rangée, et nous sommes sauvés.

— Vous saignez !

— Ça n'a pas d'importance. Allons-y pour la dernière rangée.

Nous traînons d'autres caisses et nous les empilons. Nous sommes tous les deux épuisés, mais, tant bien que mal, nous parachevons notre œuvre. Nous nous laissons alors tomber sur le sol, vidés.

Au bout d'un moment, Paula reprend courage et se redresse.

— Passez-moi votre mouchoir, je vais vous faire un pansement.

— Qu'est-ce que je donnerais pour une bouteille de scotch ! dis-je. Enfin, vous ne direz pas que la vie manque d'imprévu !

— Je m'en passerais bien, fait Paula d'une voix tremblante. De ma vie, je n'ai eu si peur. Vous croyez qu'ils s'en iront ?

À juger par le raffut infernal de l'autre côté de la barricade, le siège peut durer des semaines.

— Je ne sais pas. Y en a sûrement pour un bout de temps, mais il ne faut pas s'en faire, ils ne peuvent pas entrer.

— Mais, Vic, nous, on ne peut pas sortir ! Même s'ils s'en vont, nous ne saurons pas quel chemin prendre et la lampe ne durera pas.

Pendant qu'elle parle, j'inspecte les murs de la cave à la lueur de la torche.

Le faisceau lumineux se pose enfin sur la pile de caisses restée au milieu de la salle.

Je me relève péniblement et propose :

— Si on regardait ce qu'il y a à l'intérieur de ces caisses ? Reposez-vous un moment, je vais en ouvrir une...

Je soulève un des emballages dont le couvercle est cloué, je réussis à l'ouvrir en le laissant retomber sur un coin et découvre d'innombrables rangées de cigarettes soigneusement empilées. Je m'écrie :

— De la marijuana ! Ce doit être l'entrepôt de Barratt, ici ! Quelle trouvaille ! Il doit y en avoir pour des millions !

Paula se relève avec peine et me rejoint.

— Il n'a pu ramener toute cette camelote par le tunnel que nous avons pris, dis-je avec quelque nervosité. Cherchez bien, il doit y avoir une issue.

Les murs sont taillés dans le roc. J'entreprends donc d'examiner le sol, mais c'est Paula qui découvre la

trappe, habilement camouflée. En prenant appui sur l'un de ses côtés, l'autre se soulève un peu, et on a assez de prise pour faire basculer le panneau.

Nous joignons nos efforts et ouvrons la trappe. Une bouffée d'air frais pénètre dans la cave.

— Ça y est, dis-je en dirigeant le faisceau de la torche sur les ténèbres qui s'ouvrent à nos pieds.

Les marches en pierres mal dégrossies s'enfoncent dans la nuit. Je m'y engage le premier. En arrivant au pied de l'escalier, nous voyons le soleil pénétrer dans la galerie, tout au bout.

Nous suivons le couloir jusqu'à l'ouverture. La lumière intense nous aveugle quelques instants. À nos pieds s'étend une vaste lande sablonneuse, hérissée de buissons. De toute évidence, nous avons débouché sur le flanc d'une profonde carrière. Un sentier en zigzag descend dans le ravin.

Je suis debout, dans l'entrée ensoleillée de la mine un peu en avant de Paula, quand soudain un cri retentit.

Je m'aperçois alors que, très loin, au fond de la carrière, deux grands camions sont camouflés dans les buissons. Une demi-douzaine d'hommes sont groupés près des voitures. Ils me regardent et me désignent du doigt.

Je rentre précipitamment dans l'obscurité et les vois gravir en courant le sentier qui mène jusqu'à nous.

CHAPITRE VII

I

— C'est l'équipe de Barratt ! dis-je en repoussant Paula dans le tunnel. Ils ne vous ont sûrement pas vue. Je vais faire une sortie pour les éloigner. Dès qu'ils seront à bonne distance, piquez un sprint et sautez dans un de leurs camions, si vous pouvez. Tâchez de trouver un téléphone, et appelez Mifflin ! Qu'il s'amène dare-dare !

— D'accord.

Quand ça va mal, Paula ne discute jamais. Elle me serre le bras, me fait signe qu'elle a compris, et je me précipite de nouveau hors de la galerie.

En dessous de moi, les types grimpent le long du sentier en zigzag. Ils avancent aussi vite qu'ils peuvent, mais la pente est raide et ils ne progressent guère. Ils me crient quelque chose d'inintelligible, tandis que j'examine rapidement la configuration des lieux.

Le sentier continue à monter au-dessus de moi, jusqu'au sommet de la carrière.

Je m'y élance en courant sans essayer de me cacher et j'atteins le haut du talus.

Devant moi je découvre les dunes, parsemées de buissons, et la colline désertique qui se dresse derrière la mine de Monte-Verde. À ma gauche, file la grand-route

de Diego. C'est mon unique chance d'évasion, mais aussi l'unique voie qui s'offre à Paula.

Si je prends cette direction, Paula sera obligée d'emboîter le pas à mes poursuivants. Il s'agit d'éviter cela et de les entraîner loin d'elle. Je dois donc tourner à droite et traverser l'immense plaine sablonneuse.

Heureusement, il est assez facile de s'y camoufler.

Je cours d'un pied léger dans le sable meuble, zigzaguant d'un buisson à l'autre, pour me dérober le plus possible aux yeux de mes poursuivants.

Au bout d'une centaine de mètres, je ralentis pour jeter un coup d'œil en arrière. Ils n'ont pas encore débouché sur la crête de la falaise, et, pendant un instant, je m'affole à l'idée qu'ils ont découvert Paula, mais leurs cris me rassurent et je me dis qu'ils en ont encore pour une ou deux minutes à gravir la côte.

Je me planque derrière un buisson touffu et j'attends.

La première tête apparaît une seconde plus tard. Puis je vois quatre silhouettes d'hommes se profiler sur la crête.

Ils se sont arrêtés et regardent à droite et à gauche. Trois autres les rejoignent.

Ce sont tous des costauds, et ils n'ont pas l'air commodes. Sur les sept, quatre portent des marinières rayées rouge et blanc, semblables à celles des pêcheurs qui paressent sur les docks de Coral Gables. Les trois autres sont vêtus de complets mal coupés, genre « sport », comme en portent les mauvais garçons de la ville.

L'un d'eux, un petit trapu, semble commander le groupe. Il donne des ordres. Les quatre pêcheurs s'en vont au pas de course vers la gauche, tandis que les trois autres s'avancent vers moi.

Plié en deux, je me mets à courir vers une autre ligne de broussailles. Je m'arrête de nouveau pour regarder en

arrière. Les hommes sont maintenant immobiles et semblent s'interroger sur la direction que j'ai prise.

Je me dis que si je n'y mets pas du mien, ils peuvent se décourager, retourner vers la carrière et surprendre Paula.

Je quitte donc l'abri des buissons et m'engage dans la zone découverte.

Un cri éclate qui me fait comprendre que j'ai été repéré. Je précipite mon allure. Le soleil du soir descend rapidement en embrasant le désert d'une lumière rouge, mais la chaleur est encore intense et le sable brûlant rend la course pénible.

Je me retourne souvent. Les pêcheurs se sont joints à la chasse à l'homme. Mes sept poursuivants sont déployés en arc de cercle pour m'empêcher de rejoindre la grand-route. De toute évidence, ils veulent me pousser au cœur du désert. Mais ils n'avancent pas vite. Ils semblent encore plus incommodés par la chaleur que moi. Si j'arrive à conserver mon avance jusqu'au coucher du soleil, j'ai une bonne chance de les semer.

Ils ont dû avoir la même idée, car j'entends une détonation et une balle siffle tout près de ma tête.

Je ne crains pas trop la fusillade, car il faut être un tireur d'élite pour toucher une cible mouvante, mais, pour plus de sûreté, je m'applique à faire des crochets.

Un regard en arrière me révèle que mes poursuivants perdent pied. Ils n'ont pas abandonné la chasse, mais la distance entre eux et moi s'est agrandie. Je ralentis donc, en essayant de récupérer mon souffle. J'ai l'impression d'être plongé dans un bain de vapeur.

Je me fais du mauvais sang pour Paula. Si un membre de la bande est resté auprès des camions elle sera coincée. Mais tout ce que je peux faire pour elle, c'est de continuer ma course.

À ma droite, j'aperçois les contreforts des collines. Cela m'embête prodigieusement. Encore quelques minu-

tes et j'aurai à ma droite une haute barrière qui permettra aux sept bonshommes d'exécuter un mouvement tournant vers la gauche. Si je n'ouvre pas l'œil, je serai pris au piège.

Je décide de tenter une échappée : il faut que je franchisse leur ligne avant que nous ayons atteint la zone accidentée. Je pique un sprint et oblique brusquement vers la gauche.

Au même instant, j'entends un hurlement.

Je vois trois de mes poursuivants qui foncent à toute allure à travers les dunes pour couper ma retraite. Je m'efforce d'accélérer l'allure, mais j'ai encore une longue distance à parcourir. Je suis hors d'haleine et mes pieds dérapent sur le sable.

L'un des pêcheurs, un grand gars, à la puissante carrure, est un coureur de première force. Ses longues jambes semblent le porter au-dessus du sol.

Chacun de nous essaie d'atteindre le premier la trouée entre les deux collines. Si je la franchis avec lui, je déboucherai de nouveau dans la plaine, mais, s'il gagne la course, je serai pris dans un défilé au goulot étroit, où mes poursuivants me coinceront sans peine.

J'essaie d'évaluer la longueur du trajet qui me reste à faire, mais je m'aperçois en même temps que le pêcheur gagne du terrain. Les dents serrées, je redouble d'efforts. Je prends un peu d'avance.

Le reste du groupe est loin en arrière, mais le champion n'abandonne pas la partie. La trouée est maintenant toute proche et je peux distinguer les traits de mon poursuivant. Son visage est congestionné et dur — des rigoles de sueur coulent sous la coiffe de sa casquette. Son sourire est figé. Il fonce vers moi, comme un taureau qui charge.

J'essaie de feinter, mais il ne se laisse pas avoir. Déjà il est sur moi et ses mains agrippent ma veste.

Il esquive mon coup de poing, et ses bras se referment sur moi. J'ai l'impression d'être pressé entre les pattes d'un ours. Nous perdons l'équilibre, et, tout en luttant, nous nous effondrons sur le sable.

Je le frappe à la tempe, mais, faute de recul, mon coup manque de punch.

Il s'arrache à mon étreinte et, comme je relève la tête, il me balance un direct. Je plonge juste à temps et lui envoie mon poing dans l'estomac, — un coup bien placé qui le fait tomber à la renverse.

Je me relève tant bien que mal et le bloque d'un swing à la figure. Sa tête chavire et je le prends en corps à corps, frappant des deux mains.

Je le touche à la mâchoire et ses genoux fléchissent enfin ; un swing du droit l'envoie à terre.

J'ai le champ libre maintenant, mais le souffle me manque. C'est à peine si je peux mettre une jambe devant l'autre.

— Haut les mains !

Sous l'injonction menaçante, je me retourne. Le chef du groupe nous a rattrapés. Le 45, dans son poing, est pointé vers moi.

Je m'arrête.

— Les pattes en l'air et que ça saute !

Mes bras se relèvent. C'est un soulagement de pouvoir récupérer mon souffle. Si tout a bien marché, Paula doit être maintenant loin de la zone dangereuse.

Le pêcheur que j'ai estourbi se relève et s'approche de moi, avec, sur les lèvres, un sourire stupide.

— Fouille-le, Mac, ordonne le personnage trapu.

Mac me tâte sur toutes les coutures, trouve le 25 et le lance à son chef.

— Voilà l'affaire, Joe ! dit-il et il recule d'un pas.

Joe s'avance vers moi, ses petits yeux scrutent mon visage.

— Qui tu es ? Je ne t'ai jamais vu, fait-il, l'air médusé.

— Malloy, pour te servir.

— C'est bien le mec qu'elle nous a dit, fait Mac, subitement intéressé.

Joe me lance un regard mauvais.

— Ouais, c'est exact.

— Alors, comme ça, t'as été piétiner les bégonias à Barratt, hein ?

Il presse son revolver dans mes côtes.

— Eh ! oui, si tu veux, dis-je. Il a dû t'affranchir...

Joe sourit.

— Tu te goures, fils. On n'est pas des équipiers à Barratt, nous autres. On fait bande à part.

Les cinq retardataires arrivent d'un pas pesant, hors d'haleine. Ils m'entourent, l'air menaçant, mais Joe les apaise d'un geste :

— Mac, tu vas emmener les copains et tu vas finir le boulot. Moi, je conduis çui-là à la cabane. Quand vous aurez liquidé le truc, vous nous rejoindrez.

Mac opine du chef, fait signe à ses cinq collègues et ils reprennent le chemin de la mine, à travers la plaine de sable. Je reste seul avec Joe.

— Écoute voir, mon pote, fait Joe en exécutant avec son revolver un moulinet peu rassurant, t'as qu'à faire ce qu'on te dit et il ne t'arrivera rien. Je ne tiens pas particulièrement à te réduire en écumoire, mais si tu me provoques, je ne me gênerai pas.

J'ai retrouvé mon sang-froid et je l'examine tout à loisir. Il a dans les quarante ans, son visage est rond et charnu, ses yeux petits, ses lèvres minces. Son menton est bleu d'une barbe de trois jours. Malgré sa petite taille, sa carrure, son cou et ses mains révèlent une force peu commune.

— Allez, dit-il, marche devant. Je te dirai quand il faudra t'arrêter. (D'un geste vague, il désigne les collines.) C'est une trotte ; tu auras de quoi te dégourdir les jambes... mais sois sage, t'avise même pas de tourner la tête ! Sans ça, je te bute, — compris ?

Je lui réponds que j'ai compris.

— Bon, alors en route !...

Je me remets en marche, sans savoir où je vais. J'entends ses pas derrière moi. Il est trop loin pour que je puisse le toucher, mais suffisamment près pour ne pas me rater.

Je me demande qui dirige cette bande. D'où sortent ces gars ? Quel est le boulot qu'ils sont en train de liquider ?... Je songe, non sans satisfaction, qu'ils risquent fort d'être surpris par les hommes de Mifflin.

C'est bien le mec qu'elle nous a dit...

Qui est elle ?

Nous commençons à gravir la colline et la montée est dure. De temps en temps, Joe grommelle un ordre : « Le sentier à droite », ou « Tourne à gauche ! » mais il reste toujours à distance et je suis bien obligé de continuer à marcher.

Le soleil s'est couché et la lumière décroît rapidement. Bientôt il fera nuit. J'aurai peut-être une chance alors de semer mon garde du corps, mais ce ne sera pas facile.

C'est à croire que Joe est né avec un revolver au poing. Pour me débarrasser de lui, il faudra que j'attende l'obscurité totale.

— Ça va, mon pote, dit-il tout à coup. On va souffler un peu ! Fais demi-tour et assieds-toi...

Je me retourne.

Il se tient à un mètre cinquante de moi et sue comme une vache. Les ascensions en pleine canicule ne lui réussissent pas.

Il me désigne une grosse pierre et s'installe sur une autre, face à moi.

Je l'imité. Mes jambes sont raides. Je suis heureux de pouvoir me reposer.

— Tiens, prends une cibiche, dit-il en tirant de sa poche un paquet de Lucky.

Il en prend une et me lance le paquet :

— Comment c'est dans la mine ? ajoute-t-il en allumant sa cigarette et en rejetant la fumée à travers ses narines épaisses.

— Je ne choisirais pas ce coin-là pour passer mes vacances. (J'allume une cigarette et lui renvoie le paquet.) C'est infesté de rats ; de vrais monstres...

Les fentes de ses yeux s'élargissent :

— Des rats ! On m'a bien dit qu'il y en avait, mais j'ai pas voulu le croire... (Il détourne son regard et contemple en louchant le bout de sa cigarette.) T'aurais pas trouvé de la marijuana, par hasard ?

— Une bonne demi-tonne, dis-je. Je n'ai pas pesé la camelote, mais je ne dois pas me tromper de beaucoup.

Il sourit, découvrant de petites dents ébréchées :

— Ma parole ! Tant que ça ? Je lui ai bien dit qu'il planquait sa camelote dans la mine, mais elle ne m'a pas fait confiance. C'est emballé comment ?

— Dans des caisses... Qui c'est, *elle* ?

Il me lance un regard irrité :

— C'est moi qui pose les questions, petit ! Content-toi d'y répondre !

Une idée me vient :

— Qu'est-ce que c'est ton job ? T'es en train de repasser Barratt ?

— Tu l'as dit, mon pote. Nous allons lui faucher son stock de marijuana. On a formé une petite équipe indépendante.

Il se lève :

— Bon, maintenant en route ! Tu montes tout droit et tu serres sur la droite ! Allez !

Nous recommençons notre escalade. Il fait si sombre que c'est à peine si je vois où je mets les pieds. Mais Joe semble avoir des yeux de chat. Il me guide de la voix, me fait contourner les pierres et les buissons, c'est à croire qu'il y voit comme en plein jour.

— Stop ! fait-il tout à coup.

Je m'arrête.

Il émet un sifflement strident et, un instant plus tard, une lumière s'allume à quelques mètres de nous. Je distingue, derrière un rideau d'arbres et de buissons, une cabane en bois, habilement camouflée, qui s'appuie contre le flanc de la colline.

— Ça t'en bouche un coin ? demande Joe. C'est nous, qu'on l'a bâtie. Pour la trouver, faudrait qu'on bute dedans, et y a pas beaucoup de chances pour que ça arrive, parce que le mec serait transformé en passoire avant. Vas-y ! T'as qu'à entrer !

Je m'avance.

La porte est ouverte et je pénètre dans une vaste pièce succinctement meublée. Debout près de la cheminée, les mains derrière le dos, une cigarette entre ses lèvres pleines et rouges, se tient Mary Jerome.

II

Un papillon de nuit blanc tourne autour de la lampe-tempête, suspendue à une poutre au centre de la pièce, et projette sur le plancher une ombre démesurée. Il s'éloigne de la lumière, et volette, désarmé, le long des murs. Joe, d'un revers de main, l'abat sur le sol et pose son pied dessus. Je me détourne de lui et contemple Mary

Jerome. Je ne m'attendais guère à la trouver dans cette cabane.

Elle porte une chemise de cow-boy, rouge et jaune, un pantalon en velours côtelé jaune serin et ses cheveux sombres sont cachés sous un foulard jaune citron. Son visage est plus pâle et plus tiré que lors de notre première rencontre, mais elle est quand même charmante.

— Salut, dis-je. Si étonnant que cela puisse vous paraître, je vous cherchais par monts et par vaux.

— Ta gueule, mon pote, fait Joe. Tu garderas ton discours pour une autre fois. Assieds-toi, et tiens-toi peinard.

Il presse son revolver dans mon dos et me pousse vers un fauteuil, près de la cheminée.

Je m'y laisse tomber.

— Où l'as-tu trouvé ? demande Mary Jerome.

Joe lui adresse un large sourire. Il semble content de lui.

— Il était dans la mine. On l'a repéré au moment où il sortait du tunnel supérieur. Il s'est taillé dans le désert, mais on l'a rattrapé.

— Il était seul ?

— Bien sûr.

— Alors pourquoi s'est-il sauvé dans le désert ?

Joe plisse le front et plonge sa main dans sa courte chevelure frisée.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— S'il avait voulu vous échapper, il aurait pris la grand-route, pas vrai ? fait-elle d'une voix patiente.

Joe se rembrunit :

— Qu'est-ce que t'as manigancé ? gronde-t-il. T'étais pas seul ?

— Mais non, j'étais avec une fille. Elle est partie chercher les flics.

Mary hausse les épaules, l'air résigné.

— J'abandonne, Joe, fait-elle. Tu ne fais que des conneries !

— Merde, alors ! fait Joe qui tourne au cramoisi. Je ne pouvais pas savoir.

— Tant pis, mais faudrait essayer d'arranger ça.

Il fait la grimace et me jette un coup d'œil venimeux :

— Ouais, autrement dit, faut que je retourne dans cette saloperie de mine. Vous pouvez vous charger de lui ?

— Oui, je me débrouillerai. Grouille-toi, Joe.

— Vous voulez mon feu ?

Elle prend le puissant 45 et le soupèse :

— Allez, Joe ; en route !

Il me dévisage :

— Faut pas te faire d'illusions, elle aura pas peur de tirer et elle sait viser.

Là-dessus, il quitte la cabane.

Je l'entends fouler les broussailles, tandis qu'il dévale pesamment la pente.

Il lui faut au moins une demi-heure pour atteindre la mine. Entre-temps, Mifflin aura occupé les lieux.

Mary Jerome s'éloigne du foyer et va s'asseoir dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce, sans me perdre de vue. Elle pose le revolver sur ses genoux et appuie sa tête contre le dossier rembourré.

Je me demande si ça vaut le coup de tenter une sortie, mais conclus, à la réflexion, que tout ce que je récolterais, c'est un pruneau dans la tête.

— Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, dis-je. C'est vous qui avez signalé à Paula que j'étais dans la mine ?

— Oui. Je ne sais vraiment pas pourquoi, d'ailleurs. Je deviens sentimentale, faut croire.

Sa voix a une résonance lasse.

— Qui c'est, ce Joe ? Un copain à vous ?

— Non, pas précisément. (Elle relève la tête et me regarde fixement.) Vous brûlez d'envie de me poser des questions, hein ? Bon, allez-y ! Posez-les ! J'en ai marre de jouer les fortiches. Je vais me tirer. Je croyais que je pourrais me débrouiller avec Joe, mais y a pas moyen.

— Si on se taillait tous les deux ?

Elle hoche la tête :

— Pas question. Joe ne serait pas content et je ne peux pas me permettre de me fâcher avec lui. On va attendre un moment. S'il ne revient pas, je vous laisse filer.

— Mais s'il revient ? Qu'est-ce qui va m'arriver ?

Elle hausse les épaules :

— Il ne vous fera pas de mal. C'est pas son genre. Il vous gardera ici jusqu'à ce qu'il soit prêt à partir de son côté. Vous n'avez rien à craindre. (Elle lève le revolver et le braque sur moi.) Détendez-vous, reposez-vous... Vous ne bougerez pas d'ici jusqu'au retour de Joe.

Je ne m'inquiète pas outre mesure, car je suis persuadé que Joe ne reviendra pas.

— Mais quel est votre rôle dans tout ce micmac ?

Elle a un petit sourire amer :

— Vous ne l'avez pas deviné ? Je suis la femme de Lee.

Je me penche en avant et la regarde, stupéfait :

— Vous êtes la femme de Dedrick ?

— Parfaitement.

— Mais il est marié avec Serena Marshland !

— J'étais mariée avec lui bien avant elle.

Elle allume une cigarette et regarde le feu d'un air sombre :

— La bigamie ne lui fait pas peur, à Lee.

— Le mariage de Serena ne serait donc qu'une mystification ?

— En effet. Évidemment, elle ne le savait pas à l'époque. Maintenant, elle le sait.

Elle sourit de nouveau, avec la même petite moue amère.

— C'est vous qui l'avez renseignée ?

— Je l'ai dit à son père.

— Au cours de votre entrevue au Beach Hôtel ?

Elle lève les sourcils et me regarde d'un air étonné :

— Vous avez découvert ça ? Eh bien ! oui, c'est ce jour-là que je lui ai tout raconté. J'avais besoin de fric. J'étais complètement à sec. Il m'a donné mille dollars pour disparaître.

— Pas si vite. Si on commençait par le commencement ? Quand avez-vous épousé Dedrick ?

— Oh ! il y a environ quatre ans. J'ai oublié la date exacte. Ce n'est pas un souvenir bien réjouissant. La vie ne semble pas rose, quand on est marié avec un Lee Dedrick. Je l'ai connu à Paris et j'ai eu le béguin. Ce salaud-là, il tombe toutes les filles. Je me demande d'ailleurs pourquoi il m'a épousée ! Il était toujours bourré de fric et on ne le voyait jamais travailler. C'est peut-être l'argent qui m'a attirée. En tout cas, j'ai été bien punie. (Elle jette son mégot dans le feu et allume une autre cigarette.) J'ai fini par découvrir qu'il faisait de la contrebande de Stup's, entre les États-Unis et Paris. Joe travaillait avec lui. Finalement, Lee m'a décidée à faire partie de l'équipe. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il peut sortir comme baratin quand il veut obtenir quelque chose ! Puis, un jour, il a fait la connaissance de la même Marshland. Sur le moment, je ne me suis rendu compte de rien. Il s'absentait pendant des semaines, mais je pensais qu'il écoulait un chargement. Puis, un beau jour, il a disparu. Il nous a laissés, Joe et moi, le bec dans l'eau. Joe a essayé de reprendre le business, mais il n'est vraiment pas doué. On a failli se faire poisser par les flics et c'est tout juste si on a réussi à se tirer de France. On est arrivés ici et c'est comme ça que j'ai

appris son mariage avec Serena Marshland. Je suis allée trouver Barratt. Vous le connaissez ?

— Je le connais fort bien.

— C'est un salaud, dit-elle (et ses traits se durcissent). Il m'a repassée de première. Il m'a expliqué que Lee avait convolé avec Serena Marshland pour mettre la main sur son fric et qu'il avait l'intention de revenir avec moi, dès qu'il aurait réussi son coup. Il m'a demandé d'être gentille, de ne pas relancer Lee et de le laisser mener son affaire à bien. Moi, comme une gourde, je lui ai fait confiance. J'étais descendue à l'hôtel Chandos. Je sors donc de chez Barratt pour rentrer chez moi et, en chemin, j'essuie une fusillade. J'ai compris que Barratt avait décidé de se débarrasser de moi et j'ai déménagé au Beach Hôtel.

Elle me jette un coup d'œil et demande :

— Elle vous plaît mon histoire ?

— Pas trop, dis-je. J'espérais entendre autre chose, mais ça ne fait rien, continuez !...

— Qu'est-ce que vous espérez ?

— Finissez votre histoire. Je vous le dirai plus tard.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter. J'ai pensé que si j'arrivais à joindre Lee, je saurais le reconquérir. J'ai appris qu'il allait s'installer à « Ocean End » et j'y suis allée. C'est là que je vous ai trouvé. Vous m'avez dit que, selon toutes les apparences, Lee avait été kidnappé. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Non, il s'est contenté de simuler le kidnapping et de toucher les cinq cent mille dollars de rançon versés par Serena. C'est une jolie somme. La dernière fois que je l'ai vu, il était chez Barratt.

— J'ai suivi l'affaire dans les journaux. Je ne serais pas étonnée s'il s'en tire. Bon. Eh bien ! c'est à peu près tout. Je savais que Barratt planquait la plus grande partie de sa camelote dans la mine. Joe et moi, nous nous som-

mes associés une fois de plus. Moi, je voulais rendre à Barratt la monnaie de sa pièce. Mon idée, c'était de mettre le feu à ses stocks ; ça lui aurait fait perdre des milliers de dollars. Mais Joe avait d'autres projets : il s'est mis dans la tête de faucher la marchandise et de monter une affaire à lui. Mais moi, j'en suis dégoûtée, du trafic des stup's. Et d'abord, Joe n'a aucune chance de réussir. Il n'est pas assez malin pour ce genre de business. Alors, j'ai décidé de me retirer de la course. Il faut dire que Joe commence à avoir des vues sur moi. (Elle fait une grimace.) C'est difficile pour une fille de vivre sous le même toit qu'un type. Tôt ou tard, il devient emmerdant.

— Y a des femmes qui s'en accommodent, dis-je avec un sourire.

Soudain, une détonation lointaine éclate.

Nous nous levons d'un bond.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Mary d'une voix brève.

Elle se précipite vers la fenêtre.

— C'est peut-être les flics qui ont pris Joe en chasse, dis-je, plein d'espoir ; mais pour plus de sûreté, on pourrait éteindre la lampe.

Je tourne la manette de la lampe-tempête, et, au même instant, de nouveaux coups de feu éclatent, plus proches cette fois. Je décroche hâtivement la lampe et souffle la flamme.

— C'est Joe et Mac ! dit Mary en ouvrant la porte.

L'éclair d'un coup de feu illumine la nuit. De la vallée, une fusillade répond et les balles viennent s'écraser sur le toit.

Joe et Mac, tout essoufflés, bondissent dans la pièce et claquent la porte.

Pendant un moment, ils restent sans voix et soufflent péniblement, affalés contre le mur. Les balles frappent les poutres de la maison et des rafales éclatent dans la vallée.

— Allez chercher les carabines, articule enfin Joe. C'est Barratt !

Mary traverse la pièce en trébuchant. Je l'entends ouvrir un placard. Elle revient avec deux carabines et les donne à Joe et à Mac.

— Vous êtes dans le coup ? me demande-t-elle, sur le ton paisible d'une maîtresse de maison qui vous offre une tasse de thé.

— Ouais. Si c'est Barratt, je suis avec vous.

Elle retourne au placard et revient avec deux autres carabines et un sac de munitions.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Joe ?

— Nos gars sont tombés en plein sur la bande à Barratt. Ils sont une dizaine, et c'est Barratt en personne qui commande. Il a dû venir à la mine pour emmener sa camelote. Ils ont gaffé nos camions et nous ont sauté dessus.

— T'es drôlement rencardé, grommelle Mac. D'abord, t'étais pas là quand c'est arrivé. (Il est à genoux devant la fenêtre et se retourne pour jeter un coup d'œil à Mary.) Ils étaient au sommet de la carrière et nous, tout au fond. Ils nous avaient bien à leur portée, comme des lapins qu'on aurait rabattus tout exprès. Ils ont descendu Harry, Lu et George tout de suite. Ceux qui restaient se sont planqués derrière les camions. Alors, eux, ils ont fait le tour de la carrière en rampant et ils nous ont poissés. À la fin tous les copains étaient butés, sauf moi. J'étais aplati contre le sol et j'attendais la fin. Mais ils ont dû

se dire qu'on était tous morts et ils sont descendus pour compter nos abattis. Harry et George étaient encore en vie. Ils étaient salement amochés, mais ils respiraient encore. Barratt les a achevés tous les deux d'une balle dans la tête. Je me suis débrouillé pour me défiler pendant qu'ils étaient occupés avec les autres. J'ai grimpé jusqu'en haut de la carrière et c'est là que j'ai retrouvé Joe. Ce con-là, il avait une cigarette au bec ; on pouvait le repérer à un kilomètre. Et ça n'a pas raté. J'ai dit à Joe de ne pas tirer, mais y avait pas moyen de l'arrêter, et, comme de bien entendu, ils nous ont coursés. J'espérais pouvoir me sauver dans la nature à la faveur de l'obscurité, mais va donc te planquer, avec Joe qui s'obstine à lâcher du plomb. Ça illuminait le pays à dix lieues à la ronde. Alors, comme ça, nous voilà revenus, et eux, ils sont juste derrière et ça va barder un peu, c'est moi qui vous le dis.

— Deux, que j'en ai buté, fait Joe. J'allais pas laisser ces corniauds me canarder sans même leur répondre !

Pendant qu'ils discutent, je scrute la vallée à mes pieds. Elle n'offre pas beaucoup d'abri. Ce n'est qu'au flanc de la colline que nos assaillants seront à couvert. Quand ils seront engagés dans la montée, ils pourront atteindre la porte de la cabane sans être vus.

Je pose ma carabine sur l'appui de la fenêtre, vise dans la nuit et presse sur la détente. Aussitôt des coups de feu éclatent dans les broussailles, au fond de la vallée, et des balles ricochent contre les murs de la cabane.

— Ils sont encore de l'autre côté de la plaine, mais quand ils auront traversé le terrain découvert, nous serons foutus.

— La lune va se lever dans quelques minutes, dit Mac. Elle était juste derrière la colline quand nous sommes arrivés. Bientôt nous allons y voir clair.

Je crois remarquer une certaine agitation dans la vallée ; je vise et presse la détente. Une ombre minuscule bondit à l'abri des buissons. Joe et Mac tirent simultanément ; un faible cri nous parvient, tandis que s'apaise le tonnerre des détonations. Les deux compères n'ont peut-être pas inventé le fil à couper le beurre, mais ce sont des tireurs de première.

— Un de mieux, fait Joe rayonnant.

Je pose la main sur le bras de Mary, l'attire plus près de moi et chuchote :

— Est-ce qu'il y a moyen de sortir d'ici autrement que par la porte principale ?

Elle hoche la tête.

— Et par le toit ?

— Il y a une échelle pour y monter, mais une fois qu'on est là-haut, on n'est pas plus avancé.

— Vous en êtes sûre ?

— C'est peut-être possible de descendre avec une corde, mais ça doit être coton.

— J'ai envie de jeter un coup d'œil, dis-je. Vous en avez une, de corde ?

— Y en a une à la cuisine.

Joe tire de nouveau.

— Vingt-deux ! crie-t-il. Ils arrivent !

En effet, on peut distinguer maintenant six ou sept silhouettes qui suivent le creux de la vallée. Avec ensemble et célérité, nous pressons la détente ; deux silhouettes s'effondrent, les autres se replient vers les broussailles protectrices.

— Donnez-moi la corde, dis-je à Mary, et ouvrez la trappe. On sera peut-être obligés de décamper en vitesse.

— Qu'est-ce que c'est que cette messe basse, demande Joe, soudain méfiant.

— On prépare une voie de retraite, lui dis-je. On passera par le toit.

— Une riche idée, fait-il, ironique. Ils te descendront comme un pot de fleurs, s'il y a clair de lune.

— On n'aura peut-être pas le choix. (Je vois les premiers rayons de la lune percer derrière la crête.) Tiens, voilà la lune qui se lève !

Trois minutes s'écoulaient. Déjà la vallée baigne dans une clarté blanche.

— Eh bien ! au moins, ils sont aussi mal lotis que nous, fait Mac, accroupi sur ses talons. On ne peut pas les louper ! Qu'est-ce qu'ils ont derrière la tête, à ton avis ? Ils ont pas lâché un pruneau depuis cinq minutes.

— Ils sont pas fous, ils attendent que la lune nous éclaire en plein pour être sûrs de toucher la baraque. Et ça ne va pas tarder. Ils vont pouvoir nous voir à travers les carreaux des fenêtres.

— J'ai la corde ! crie Mary de la pièce voisine.

— Bon, je monte sur le toit, dis-je. En attendant, ouvrez l'œil.

— C'est toi qui devrais ouvrir l'œil, fait Joe d'un ton sarcastique. Et compte pas sur moi pour porter des fleurs sur ta tombe.

Je passe dans la pièce contiguë.

Mary tient une lampe de poche à la main. En me voyant, elle dirige la lumière sur une échelle qui monte jusqu'à la trappe.

— Ce n'est pas prudent, dit-elle. Ils sont sûrs de vous repérer.

Je crie aux deux autres :

— Vous ne voulez pas lâcher une rafale pour me couvrir ? Je monte sur le toit !

— Je te souhaite bien du plaisir ! fait Mac en s'esclaffant.

Ils ouvrent le tir en direction de la vallée. Je prête l'oreille, mais aucune salve ne répond.

— Je me demande ce qu'ils mijotent, dis-je à voix basse. Enfin, adviene que pourra. Je vais voir ce que ça donne là-haut.

J'escalade l'échelle et, prudemment, soulève la trappe. Je repousse le panneau et examine la toiture plate. Elle est inondée de lumière. On y voit comme en plein jour. J'aperçois au-dessus de moi l'escarpement rocheux qui couronne la colline ; il n'offre pas beaucoup de prises et pas beaucoup de protection. Pour l'escalader en pleine lumière et en sautant du toit, il faudrait être dégoûté de la vie. La seule solution serait d'attendre que la lune monte et que ce versant de la colline ne soit plus exposé à ses rayons. Mais j'ai l'impression que nous ne pouvons pas attendre bien longtemps.

Je redescends l'échelle.

— Ce n'est pas bien encourageant, dis-je. La corde ne nous servira à rien. Il fait trop clair. Si on pouvait attendre une heure, ce serait faisable, mais pour le moment, il n'en est pas question.

— Dans une heure, on mangera les pâquerettes par la racine, crie Joe joyeusement de la pièce voisine.

Je propose à Mary :

— Si on faisait du café ? On est coincés ici pour un bout de temps, je crois. Pendant que vous le préparerez, je prendrai la garde.

Je retourne dans la grande pièce. Mac est en train de mâchonner une cigarette éteinte, les yeux fixés sur la vallée. Joe est assis sur le bord d'une chaise et, protégé par le châssis de la fenêtre, se penche pour regarder par le carreau.

Je demande à Mac :

— Vous n'auriez pas aperçu une jeune fille dans la carrière, des fois ?

— Non... pourquoi ?

— J'étais avec une fille, quand vous m'avez repéré. Je l'ai envoyée chercher les flics.

— Ça ne nous avancera guère, fait Joe. De la vallée on n'entend pas les coups de feu. Je ne pourrais pas vous dire pourquoi, mais le fait est là. S'ils n'envoient pas une patrouille ici, ils ne sauront même pas qu'on se bagarre. Et puis j'ai de l'amour-propre, moi ; je tiens pas à être dépanné par les flics.

— J'ai idée que, pour l'occasion, je ravalerais mon amour-propre, dit Mac en éclatant de rire. J'aime mieux être épinglé par un poulet que de tomber entre les pattes de Barratt.

— Tu crois que c'est risqué de fumer ? demande Joe.

— Va t'asseoir par terre, si tu veux fumer, je vais prendre ta place.

— T'es un pote, mon vieux. Au fond, je suis content de ne pas t'avoir buté.

— Et moi donc !

Il va s'asseoir par terre et allume une cigarette.

— Ces salauds n'ont pas l'air bien ardents, fait Mac. Ils se sont taillés, peut-être bien.

— Tu devrais y aller voir, dit Joe ; moi, je parie qu'ils mijotent quelque chose.

— C'est également mon impression. Tant que la vallée sera éclairée par la lune, ils vont se tenir peinars, mais dès que la lumière se sera retirée, ils tenteront, sans doute, une attaque.

Mary entre avec des tasses de café. Joe tire une flasque de sa poche et arrose son breuvage.

— Quelqu'un veut du rhum ? demande-t-il en brandissant sa flasque.

Mac se sert et me tend la bouteille, mais je hoche la tête.

— Je le prendrai nature.

— Tu te demandes comment tu sortiras d'ici ? fait Joe en aspirant bruyamment son café-rhum.

— Et pourquoi pas ?

— Ta gueule, Joe, fait Mac, impatienté. Tu sèmes le trouble et la perturbation. Personne ne te regrettera, si tu y laisses ta peau.

— Tu mens, dit Joe avec véhémence. Ma vieille mère, elle, me regrettera. (Il se lève et va se verser une deuxième tasse de café.) Et puis, y a tout un tas de poulettes qui me regretteront aussi.

Une rafale éclate et se répercute longuement. Un buisson éloigné s'embrase, tandis que la Thomson dévide sa chanson de mort.

Je hurle :

— À plat ventre, tout le monde ! et me laisse tomber par terre.

Joe fait deux pas hésitants vers la porte, pivote lentement sur ses talons et s'écroule.

Personne ne bouge. La Thomson crépite toujours. Des balles traversent en sifflant les vitres, percent le bois de la porte, martèlent le mur d'en face. Puis la mitraille se tait brusquement.

Je dis à Mac :

— Ouvre l'œil !

Et je me mets à ramper vers Joe. Il a reçu la rafale en pleine poitrine.

— Il est mort ? demande Mary.

Sa voix tremble et je me rends compte qu'elle est profondément émue.

— Ouais.

— Eh bien ! j'espère pouvoir m'en tirer, pour annoncer la nouvelle à sa mère, dit Mac. Je parie qu'elle pavoi-sera. Elle n'a jamais pu le sentir, ce salaud-là.

— Ne vous mettez pas devant les vitres, et ne vous redressez pas, dis-je.

Je rampe vers Mary qui est accroupie près d'une fenêtre.

— Tu parles, fait Mac, moi qui croyais que ce corniaud avait une idée derrière la tête.

La Thomson se remet à crépiter. Des balles traversent la pièce.

— Attention ! Ils arrivent ! hurle Mac.

J'aperçois des ombres qui galopent dans le clair de lune. Elles zigzaguent sans cesse, et il est difficile de les viser. Mac abat l'un des assaillants, mais les cinq autres sont arrivés sans encombre au pied de la colline et ont disparu dans les broussailles.

— Ça va mal, dis-je, tout en plongeant pour éviter les esquilles de bois qu'une balle, logée dans le châssis de la fenêtre, a fait voler. Ils ont réussi à passer, ce coup-ci, maintenant ils peuvent s'amener jusqu'à la porte sans qu'on les voie !

— En tout cas, ils n'entreront pas vivants, dit Mac. Où il est, le rhum à Joe ? Un petit coup de raide ne me fera pas de mal.

À quatre pattes, il parvient jusqu'à Joe, le retourne et tire la flasque de sa poche-revolver.

Le crépitement de la mitraillette s'est tu. J'en profite pour ajuster ma carabine et tirer trois fois, précipitamment, dans les buissons derrière lesquels la mitraillette est camouflée.

Je perçois une agitation subite. Un homme bondit à découvert, la mitraillette à la main, et s'affale, face contre terre.

— Joli ! fait Mac qui a repris son poste près de la fenêtre. Maintenant, si un de ces salopards veut récupérer l'outil, il sera obligé de se montrer en pleine lumière.

La fusillade reprend de plus belle. Les balles traversent la porte.

— Ils sont là, dis-je à l'oreille de Mary, allez dans l'autre pièce.

— Pourquoi ?

Elle me jette un coup d'œil interrogateur. Ses yeux semblent plus grands encore dans son pâle visage.

— Allez-y et ne posez pas de questions.

Elle s'en va à quatre pattes.

Je chuchote à Mac :

— T'as un revolver ?

Il opine de la tête.

— Joe en a un aussi.

Je rampe vers Joe, trouve le 38 dans la ceinture de son pantalon et reviens vers Mac, toujours à plat ventre.

— Écoute, je m'en vais sur le toit. Dès que tu m'entendras tirer, ouvre la porte. Avec de la chance, tu peux passer inaperçu, et quand ils te verront, il sera trop tard. Faut tirer vite et viser juste. Ils sont cinq, ne l'oublie pas !

— T'auras à peine le temps de monter qu'ils te descendront.

— Je vais risquer le coup.

Une voix se met à brailler dans la nuit :

— Sortez de là, ou c'est nous qu'on ira vous chercher !

À quatre pattes, je traverse la pièce et pénètre dans la chambre contiguë. Mary est là qui m'attend. Je lui explique :

— Je vais monter. Ils sont juste devant la maison et on peut les avoir par surprise. Restez ici et ouvrez l'œil. Il peut y avoir du vilain.

Sans bruit, je repousse la trappe et je prête l'oreille. Puis je me redresse lentement. Ma tête et mes épaules émergent maintenant de l'ouverture. Rien ne bouge. Je me demande si les survivants de la bande ont eu l'idée de surveiller le toit. J'espère que non. En prenant pied

sur la terrasse inondée de lune, je sens mon cœur chavirer, mais je ne recule pas. Je me couche à plat ventre et entreprends la traversée du toit, lentement, silencieusement, à l'affût du premier coup de feu venant de la vallée.

Le trajet me paraît interminable. En approchant du bord, je ralentis encore ma progression et n'avance plus que centimètre par centimètre.

Des détonations éclatent, mais, de toute évidence, ce n'est pas moi qu'on vise, mais la façade de la maison. Profitant du bruit, je me pousse jusqu'au bord du toit et regarde la pente en dessous de moi. Des broussailles et des arbustes s'accrochent au flanc abrupt de la colline. Pendant un moment, je ne perçois aucun mouvement. Puis je repère un homme, accroupi derrière un rocher, à cinq ou six mètres de la cabane. Je scrute le terrain, retenant mon souffle. Je découvre enfin les autres assaillants déployés en demi-cercle, devant la maison. Tous m'ont l'air décidés à s'exposer le moins possible ; ils sont embusqués derrière des crêtes de rochers et des buissons. Je calcule que je pourrais en toucher deux, mais les trois autres auront tout le loisir de me descendre, si Mac ne se débrouille pas de son côté. Je me dis qu'il serait plus sage de communiquer à Mac la position de l'ennemi, avant d'ouvrir le feu.

Je commence donc à reculer prudemment, mais l'un des assaillants lève la tête et m'aperçoit. Il pousse un hurlement et tire. Je sens sur mon visage le souffle de la balle. J'appuie précipitamment sur la détente, et le bonhomme s'écroule. Je rectifie mon tir et vise son voisin. Il se lève d'un bond et j'ai tout juste le temps de me replier car une rafale éclate et, autour de moi, volent les esquilles de bois arrachées au chéneau sur lequel je me penchais, un instant auparavant.

Plié en deux, je gagne d'un bond l'ouverture de la trappe. De l'autre côte de la vallée, le tir a repris. Les balles sifflent au-dessus de moi, tandis que je me laisse glisser, tant bien que mal, au bas de l'échelle.

— Vous êtes blessé ? demande Mary d'une voix inquiète.

— Non.

Sans m'arrêter, je me précipite dans la pièce principale pour voir Mac, debout dans l'encadrement de la porte, qui tiraille dans la nuit comme un héros du Far-West.

Au moment où je le rejoins, il cesse de tirer et se replie à l'abri des murs.

— On les a eus, mon pote ! annonce-t-il avec satisfaction. Tous les cinq y ont passé ; les vaches ! Qu'est-ce que tu dirais d'une sortie éclair puisque les autres sont encore loin ?

Mary s'approche à son tour.

— Allons-y, dis-je. Faut sauter sur l'occasion. Mac va sortir le premier, vous ensuite, et moi en dernier.

Mac fait un signe d'assentiment :

— Allez-y !

Mac, d'un bond prodigieux, franchit le seuil et atterrit parmi les broussailles touffues.

IV

Nous sommes couchés dans l'obscurité d'un taillis épais, à quelque distance de la cabane, et scrutons le fond de la vallée. Nous ne découvrons aucun signe de vie sur le flanc de la colline qui nous fait face. La fusillade s'est arrêtée et les voix se sont tues.

Mac a les épaules voûtées et il se frictionne les joues. L'air du désert a fraîchi et le vent qui vient des collines est vif.

— Ils m'ont l'air bien pacifiques, chuchote Mac.

— Ouais. (Je lui prends des mains la flasque de rhum à moitié pleine et l'offre à Mary.) Buvez un coup, sans ça Mac va tout vider.

Elle secoue la tête :

— Merci, ça va.

Je renverse la flasque et fais couler un peu de liquide brûlant au fond de ma gorge. Ça n'a rien d'une liqueur divine, mais c'est bon pour se protéger du froid.

— Au fond, nous ferions aussi bien de reprendre la route, dis-je. Ça ne sert à rien de nous geler ici, si les autres ne viennent pas.

— Vous croyez qu'ils sont retournés à la mine ? demande Mary.

— C'est bien possible. On peut toujours y aller voir. Barratt a peut-être décidé de retourner là-bas pour sauver sa camelote, plutôt que de risquer de nouvelles pertes dans ses rangs. Si tout va bien, les flics seront sur les lieux pour les recevoir.

— À moins qu'il n'ait poissé votre copine, dit Mac en se redressant.

— Allons-y, on verra bien quand on y sera.

Je prends la tête du groupe et marche à vive allure, sans quitter toutefois le couvert de la futaie.

Au pied de la colline, nous nous arrêtons et examinons le terrain qui s'étend devant nous. Le clair de lune se réfléchit sur le sable et le moindre mouvement insolite serait discernable à un kilomètre.

— S'ils sont toujours dans les collines, ils profiteront de l'occasion pour nous tirer dans le dos, grommelle Mac. On risque le coup ?

— Ouais. Restez là, vous deux. S'il ne m'arrive rien, vous me suivrez.

— Ma parole, c'est ce que j'appelle, moi, tenter le sort ! fait Mac en me donnant une tape dans le dos.

De sa voix grave et calme, Mary déclare :

— Je ne crois pas qu'ils soient encore là-haut. Ils doivent être retournés à la mine.

Je fais des vœux pour qu'elle ait raison, tout en dévalant le petit raidillon. J'arrive enfin sur le sable et me mets à courir en zigzag, les épaules voûtées, progressant à grandes foulées. Rien ne se passe. Je parcours ainsi deux cents mètres environ, puis je m'arrête et regarde en arrière. Mac et Mary me suivent. Je les attends.

— Ils sont à la mine, dis-je. On va se séparer et en mettre un vieux coup. Si vous entendez des détonations, couchez-vous sans hésiter.

Nous commençons à courir parmi les dunes, en direction de la mine. De temps en temps, nous nous arrêtons pour souffler, mais je presse les deux autres de reprendre la course. Je me fais du mauvais sang pour Paula : est-ce qu'elle est passée au travers ? Le silence de la mine m'inquiète. Si Mifflin était arrivé, il y aurait de la bagarre.

Au bout d'un moment, nous apercevons le faîte de la carrière. Je fais signe aux deux autres de me rejoindre.

— Vaut mieux faire le reste du trajet en rampant, dis-je. Barratt a peut-être posté une sentinelle et ce serait trop bête de donner l'éveil, au point où nous en sommes. Gardez les arrières, dis-je à Mary, Mac et moi, on part devant en éclaireurs.

Nous reprenons notre progression, lentement, silencieusement, profitant du moindre accident de terrain.

Soudain, Mac me désigne quelque chose du doigt et je distingue une tête qui se profile sur l'horizon. L'homme est accroupi parmi les broussailles et semble regarder de notre côté.

— Je m'en occupe, chuchote Mac à mon oreille.

Je fais un signe d'assentiment et le suis des yeux : il rampe vers la sentinelle, en décrivant un vaste demi-cer-

cle. Mary se glisse près de moi et s'étend à plat ventre sur le sable. Elle aussi a aperçu la tête, profilée sur le fond du ciel.

Nous attendons. Aucun bruit ne nous parvient. Nous commençons à nous demander ce que Mac avait derrière la tête.

Soudain, le veilleur se redresse à moitié et nous fait face. Une toux rauque le secoue et il s'affale dans le sable, la tête la première.

Nous apercevons Mac. Il agite la main avant de disparaître derrière la crête. Je me mets à ramper à sa rencontre, en invitant Mary à me suivre.

— Il n'a même pas compris ce qui lui arrivait, chuchote Mac, que nous venons de rejoindre. Je commence à m'amuser...

Nous nous glissons vers le bord de la carrière et regardons au fond du ravin.

Sous les phares aveuglants de deux camions, nous découvrons une agitation fiévreuse. Des hommes sont en train de charger les caisses, d'autres dévalent le sentier qui dessert le tunnel, portant d'autres caisses. L'un des camions est déjà plein, l'autre est à moitié.

À l'entrée du tunnel, nous reconnaissons Barratt qui, avec force gestes et coups de gueule, exhorte les hommes à se hâter.

La main de Mac se lève et le canon de son 38 vise la poitrine de Barratt, mais je le saisis par le poignet.

— Non ! Ma copine est sûrement en bas ! Elle a dû se faire poisser. Je vais la chercher. S'ils me repèrent, tu tires dans le tas, mais tâche d'avoir Barratt en premier.

Il fait un signe d'assentiment et je commence la longue et périlleuse descente vers le fond de la carrière. À chaque instant, je déclenche un éboulis de cailloux, mais les hommes de Barratt sont trop occupés par leur travail pour s'en apercevoir.

En suivant la zone d'ombre, je parviens au pied de la falaise. Le terrain est hérissé de broussailles et je progresse sans bruit vers les camions.

J'entends Barratt qui injurie ses hommes trempés de sueur et les somme de presser le chargement. Je suis maintenant arrivé à la hauteur du camion plein. Protégé par l'amoncellement des caisses, je me faufile jusqu'à la cabine du conducteur et y jette un coup d'œil.

Paula est là, bâillonnée, les bras et les jambes liés. Elle tourne la tête et nos regards se rencontrent. J'ouvre la portière et monte auprès d'elle. Elle est pâle et un peu effrayée, mais dès que je lui ai enlevé le bâillon, elle me sourit.

— Je suis contente de vous voir, dit-elle d'une voix encore rauque.

— On est donc deux à se réjouir ! (Je coupe la corde qui entrave ses poignets.) Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous êtes tombée en plein sur eux ?

Elle opine de la tête, tout en frictionnant ses poignets et ses chevilles.

— Il s'imagine que vous êtes toujours au fond de la mine, m'explique-t-elle. Il ne se doute pas que j'en reviens moi-même. Dans son idée, j'étais en train de chercher l'entrée de la galerie. Dès qu'ils auront fini le chargement, il a l'intention de m'emmener dans la cave en question et de m'y abandonner.

— Eh bien ! il se fait des illusions. Venez, on va essayer de remonter jusqu'au sommet de la carrière. J'ai des copains là-haut, qui nous attendent.

Nous repassons derrière le camion, qui nous abrite des regards indiscrets, puis prudemment, nous entreprenons l'escalade de la falaise.

Nous sommes déjà à mi-chemin, lorsqu'un hurlement soudain nous fige sur place. Sur le flanc opposé de la carrière, mais presque à notre hauteur, Barratt se dresse

devant l'entrée de la mine, vaguement éclairée par le reflet des phares. Il nous désigne d'un geste impatient, tandis que son autre main tâtonne sous sa veste et repaît presque aussitôt, brandissant un revolver.

Mais, devançant le coup de feu d'une fraction de seconde, une rafale éclate au-dessus de nos têtes. D'une secousse, je fais tomber Paula contre la pente caillouteuse et m'aplatis tant bien que mal à côté d'elle, le visage enfoui dans la pierraille. Deux autres détonations retentissent, toujours au-dessus de nous. Puis, c'est le silence. Du moins, les revolvers se sont-ils tus. Mais il monte du fond de la carrière un brouhaha énorme : voix affolées, bruit d'une galopade désordonnée, choc sourd des caisses que l'on jette à terre. Je m'accroche à une touffe d'herbe dure et, précautionneusement, jette un regard par-dessus mon épaule.

Les hommes de Barratt dévalent le sentier de la mine, abandonnant leurs caisses, qui roulent et rebondissent contre le flanc du ravin. L'une d'elles s'est ouverte et laisse échapper un flot blanc de cigarettes. Le moteur d'un des camions ronfle déjà. C'est le sauve-qui-peut. Le corps de Jeff Barratt barre l'entrée de la mine et les hommes l'enjambent et le bousculent pour passer. D'autres formes inanimées gisent au bord du sentier. Mac, décidément, est un tireur d'élite.

— Venez, mon petit, profitons de la panique ! S'ils retrouvent leur sang-froid et se souviennent de nous, ce sera la mort sans phrases !

Nos pieds dérapent, nos doigts s'accrochent désespérément à la moindre branche, à la moindre arête rocheuse, mais nous gagnons un mètre, puis deux. Déjà, au-dessus de nos têtes, nous apercevons la crête de la falaise couronnée de broussailles touffues. C'est le salut !

CHAPITRE VIII

I

Il est à peine minuit, lorsque Mary Jerome, Francon, Paula et moi-même, pénétrons dans le bureau de Brandon.

Mifflin, le visage congestionné et pensif, ferme la marche.

Brandon est assis derrière la table et nous dévisage d'un air féroce. Sa mise est moins soignée que d'habitude : Mifflin l'a tiré du lit pour entendre mon histoire.

— Eh bien ! asseyez-vous, grogne Brandon en désignant les chaises disposées en demi-cercle devant son bureau. (Il se retourne vers Mifflin, l'œil venimeux.) Qu'est-ce que vous avez saisi ?

— Deux camions chargés de marijuana et quatre machabées, dit Mifflin. Barratt est crevé. On a poissé quelques membres de la bande et ils se sont mis à table. Mais c'est Malloy qui a fait l'enquête. Vous voulez qu'il vous raconte toute l'affaire ?

Brandon me décoche un regard malveillant, ouvre un tiroir et en sort une boîte de cigares. Il en choisit un et, négligeant de passer la boîte à la ronde, se carre dans son fauteuil.

— C'est pour ça qu'il est ici, fait-il.

Puis pointant son doigt boudiné vers Mary Jerome, il demande :

— Qui c'est, celle-là ?

Je réponds :

— La femme de Lee Dedrick.

Il a un haut-le-corps et se tourne vers moi :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La femme de Lee Dedrick.

— C'est vrai ? lance-t-il à Mary Jerome.

— Parfaitement, fait-elle d'un ton froid.

— Quand l'avez-vous épousé ?

— Il y a à peu près quatre ans.

Il pose son cigare sur le bureau et ses doigts manucurés rebrousse sa toison blanche et drue.

— Ce qui veut dire qu'il s'est rendu coupable de bigamie, en épousant la fille Marshland ?

Sa voix s'étrangle.

— Exactement, dis-je, content de mon petit effet. Vous voulez que je commence par le commencement, ou préférez-vous m'interroger ?

Il reprend son cigare et, d'un geste impatient, en perce l'extrémité avec la pointe d'une allumette.

— Est-ce que Mme Dedrick... Je veux dire Serena Marshland est au courant ?

— Oui.

Les coins de ses lèvres s'affaissent. Il hausse les épaules avec résignation et agite vaguement la main.

— Bon, allez-y de votre histoire, mais je ne suis pas obligé de vous croire sur parole.

— J'ai reconstitué la plupart des faits par simple déduction, dis-je en me poussant sur le bord de ma chaise ; il y a des données que je serais incapable de prouver. Toutefois, nous pouvons établir, d'ores et déjà, que Barratt dirigeait une bande internationale de trafiquants de stupéfiants. Lee Dedrick et Lute Ferris étaient ses lieute-

nants. Dedrick approvisionnait le secteur de Paris, tandis que Ferris ramenait la camelote du Mexique. Tout cela est contrôlable. Nous savons également que Dedrick avait épousé la jeune femme que voilà (je désigne Mary Jerome), qui ignorait d'ailleurs tout de ses activités. Il l'a abandonnée, s'est marié avec Serena Marshland et ils sont rentrés ensemble à New York. Il n'avait d'autre but que de s'approprier la fortune de Serena. Pour le reste, je dois me contenter de formuler des hypothèses : Souki avait découvert la véritable identité de Dedrick. Peut-être a-t-il essayé de le faire chanter. Je n'en sais rien, mais il a très certainement fait peur à Dedrick qui, voyant tous ses plans compromis et craignant que la fortune de Serena ne lui échappe, a assassiné Souki pour le réduire au silence.

« C'est alors qu'il a monté l'histoire du kidnapping, qui a permis de camoufler le meurtre de Souki et d'extorquer à Serena des sommes considérables. Sa combine a marché le mieux du monde. Personne ne l'a soupçonné d'avoir tué Souki et personne n'a mis en doute l'authenticité du kidnapping. Barratt, d'ailleurs, l'a pris sous son aile. Il l'a caché dans son appartement et s'est chargé de toucher la rançon et de compromettre Perelli. C'était facile. L'appartement de Perelli est juste en face du sien. Or, Barratt est un ennemi déclaré de Perelli. Il a planqué dans sa chambre la canne à pêche, une grosse somme prélevée sur la rançon et un revolver, et a alerté la police. Celle-ci a fait une descente chez Perelli qui a été arrêté. »

Brandon jette un coup d'œil à Mifflin et pousse un grognement.

— Vous savez ce que j'en pense, de vos explications ? demande-t-il en se tournant vers moi et en tapant du poing sur le bois du bureau. C'est un conte à dormir debout, où je reconnais la patte de ce cher Malloy. En somme, vous cherchez, par tous les moyens, à tirer

Perelli d'un mauvais pas. Pour ce faire, vous m'avez raconté une belle histoire, mais je ne vois toujours pas pourquoi Perelli n'aurait pas kidnappé Dedrick. Vous avez autre chose à m'offrir ?

— Une standardiste du nom de Gracie Lehmann, employée dans la maison meublée où loge Barratt, l'a vu apporter la canne à pêche. Elle a essayé de le faire chanter, à la suite de quoi Dedrick est allé chez elle et l'a tuée.

Brandon a une quinte de toux ironique.

— Qui l'a tuée, d'après vous ?

— Dedrick, l'homme au complet rouille. Celui qui a été aperçu par Joy Dreadon en compagnie de Gracie Lehmann.

— C'est joli, mais ça ne tient pas debout. La fille Lehmann s'est suicidée. Quant à votre témoin, c'est une prostituée. Vous croyez qu'elle est bien digne de foi ? D'ailleurs, tous vos témoins sont sujets à caution.

Je hausse les épaules.

— Comment savez-vous que l'homme en complet rouille est Dedrick ?

— J'ai reconnu sa voix. Il m'a téléphoné, si vous voulez bien vous en souvenir, le soir où il a organisé son prétendu kidnapping. Il a une voix qu'on oublie difficilement.

— Allez raconter ça devant la cour et vous verrez ce que ça donnera, fait Brandon sarcastique. Tout ce que vous avez découvert, en somme, c'est que Barratt était à la tête d'un gang de trafiquants de stupéfiants. Ça, je vous l'accorde. Mais c'est tout. Vos autres déductions sont fantaisistes.

Dans le couloir, nous échangeons des regards consternés.

— Hé ! oui, dit enfin Francon. Il a raison, Vic ; votre version de l'affaire est séduisante, mais exposée devant

une cour de justice, elle ne vaudra strictement rien. Nous devons retrouver Dedrick.

Mifflin nous rejoint au bout du corridor.

— Allons, circulez, grogne-t-il. On dirait que vous n'avez pas de lits où coucher !

Je demande :

— Est-ce que vous rechercherez Dedrick ?

— Nous recherchons le gars en costume rouille, répond prudemment Mifflin. On poursuit l'enquête à son sujet depuis la mort de la fille Lehmann. Ne vous laissez pas impressionner par ce que vous a dit Brandon. Il sait que Gracie Lehmann a été assassinée, mais il plaidait le faux pour savoir le vrai !

— Mais si vous le recherchez, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore trouvé ?

Le visage de Mifflin se colore :

— S'il est possible de le retrouver, on le retrouvera, dit-il. Abstenez-vous, en attendant, de faire des remarques désobligeantes. Il n'est certainement pas planqué en ville, sans ça nous l'aurions déjà épingle.

— À moins qu'il ne se soit terré dans son trou. Vous n'avez pas perquisitionné dans toutes les maisons, quand même ? C'est le seul moyen de le trouver.

Francon a l'air de s'ennuyer prodigieusement.

— Eh bien ! je crois que je vais me coucher, dit-il. Demain, j'ai une journée chargée. Quant à l'affaire qui nous occupe, je vous rappelle que, dans une semaine, va s'ouvrir le procès et que, dans deux jours, je vous remets ma démission. Je n'ai pas l'intention de me présenter devant la cour les mains vides, Vic. Je vous ai prévenu — je ne vous prends donc pas au dépourvu.

Il s'en va, sans me donner le temps de protester.

Déprimés, fatigués, Paula, Mary et moi descendons dans la rue.

— J'emmène Mme Dedrick chez moi ? demande Paula.

— C'est une bonne idée. On se retrouve demain, au bureau. Entre-temps, j'aurai peut-être une inspiration.

Je leur trouve un taxi, prends congé d'elles et reviens vers ma Buick. Mifflin me rattrape.

— Je suis désolé, Vic, mais je ne puis faire grand-chose au point où nous en sommes.

— Je sais. (Je m'appuie contre la voiture et allume une cigarette.) À votre avis, Dedrick aurait quitté la ville ?

Mifflin hausse les épaules.

— Je me le demande. Nous avons envoyé des patrouilles sur les routes ; les terrains d'aviation et les gares sont surveillés ; s'il a réussi à s'enfuir, c'est qu'il a eu de la chance. Je ne vois que deux possibilités : ou bien il s'est arrangé pour glisser à travers les mailles du filet, ou alors, il a trouvé une planque où personne ne songerait à le chercher.

Une idée subite me traverse le crâne :

— Oui, dis-je. Il y a fort à parier qu'il est toujours en ville. Attendez-moi, Tim. Je crois que j'ai une idée. N'allez pas vous coucher encore. Je vais peut-être vous téléphoner. Vous serez chez vous ?

— Oui, j'y vais de ce pas, répond Mifflin. Qu'est-ce que vous avez encore trouvé ? Où croyez-vous qu'il se cache ?

Je monte dans la Buick et mets le moteur en marche.

— Il est dans un endroit où vous n'oseriez jamais aller le chercher, dis-je en me penchant par la portière. Il est à « Ocean End », mon vieux !...

Je tire sur le starter et démarre en trombe, sans écouter ses protestations.

Je mets les phares en veilleuse, au moment où j'engage la Buick dans l'allée privée qui mène à « Ocean End ».

La résidence constitue, de toute évidence, la planque idéale, puisque la moins probable.

S'il est vrai que Marshland a laissé sa fille seule dans la propriété, Dedrick n'a certainement pas eu de mal à la persuader de lui donner asile, en inventant une histoire *quelconque pour justifier son retour*.

Ce n'est qu'une idée, bien sûr, mais, malgré ma fatigue, je sens que je ne pourrai me reposer tant que je n'aurai pas éclairci ce point. À mi-chemin, j'arrête la voiture. Je me dis qu'il serait plus prudent de faire le reste du trajet à pied et me mets en route sans grand enthousiasme.

Les grandes grilles sont fermées. Je me rappelle qu'un système compliqué d'avertisseurs protège la propriété contre les cambrioleurs. Je longe donc le mur et finis par découvrir un plant de lierre particulièrement vigoureux.

Je me hisse jusqu'au faite du mur et examine le jardin qui s'étend à mes pieds sous le clair de lune. Satisfait de mon inspection, je saute à terre et, sans bruit, je m'approche de la terrasse. Le rez-de-chaussée est plongé dans l'obscurité, mais une fenêtre éclairée au premier étage découpe un rectangle blanc et lumineux sur le dallage. L'escalade de la façade me paraît facile, car la fenêtre est prolongée par un petit balcon. Je monte sur la balustrade de la terrasse et parviens à m'y hisser.

Je fais un rétablissement, prends pied sur le balcon et glisse un coup d'œil par la fenêtre.

J'ai de la peine à croire à mon bonheur. L'homme au complet rouille est étendu sur son lit, un verre de whisky

dans une main et un magazine dans l'autre. Une cigarette se consume entre ses lèvres minces et il semble très absorbé par sa lecture.

Je décide de ne pas l'affronter seul, car j'ai besoin de témoins. À contrecœur, je redescends du balcon.

J'essaie de me rappeler s'il y a une cabine téléphonique dans le voisinage de la propriété, mais je n'en vois pas. Je n'ai pas l'intention de laisser mon gibier sans surveillance. Si Dedrick avait été endormi j'aurais peut-être risqué le coup, mais, puisqu'il est éveillé, il peut décider d'un moment à l'autre de quitter les lieux.

Je songe à l'appareil qui se trouve dans le hall d'entrée. Mais je veux éviter de pénétrer par effraction dans la maison.

Je la contourne donc, avec l'espoir de trouver une fenêtre ouverte. Décidément, cette nuit me porte veine. L'une des fenêtres de derrière n'est pas fermée à l'espagnolette. Je la pousse, me penche dans le noir, et prête l'oreille. Aucun bruit ne me parvient.

Je tire la torche de Paula de ma poche-revolver. La pile est presque usée, mais, dans le faible faisceau de lumière, je parviens quand même à me repérer. La fenêtre donne sur le couloir qui aboutit dans le hall d'entrée.

Je monte très prudemment sur l'appui de la fenêtre, me glisse à l'intérieur, et, à pas étouffés, me dirige vers le vestibule.

La maison est absolument silencieuse. Je reste un moment immobile, l'oreille aux aguets, puis je pénètre dans le hall d'entrée et referme la porte derrière moi.

Le téléphone est posé sur une table, près d'un divan. Je m'assois et compose le numéro de Mifflin.

J'entends un dé clic au bout du fil et la voix de Mifflin grogne :

— Allô ?

— Je l'ai trouvé, dis-je, les lèvres contre le récepteur. Il est bien à « Ocean End ». Vous pouvez venir rapidement ?

— C'est sûr, au moins ? demande Mifflin, d'une voix soudain vibrante.

— Oui, c'est sûr. Je l'ai vu. Maintenant, écoutez-moi, Tim ; prenez en passant Paula et Mme Dedrick. Elles me serviront de témoins. Arrêtez votre voiture devant la grille d'entrée. Vous allez être obligé de faire le mur. Ne touchez pas aux grilles proprement dites. Une fois que vous aurez atteint la maison, montez sur la terrasse et ne vous montrez pas. Je vous appellerai le moment venu.

— Vous êtes bien sûr qu'il est là ? demande Mifflin. Je perds mon poste, si je m'introduis dans la maison de cette femme sans mandat...

— Ce n'est pas le moment d'avoir des scrupules ! Dépêchez-vous. Je vais prévenir les deux filles qu'elles soient prêtes quand vous viendrez les chercher. Dans vingt minutes, il faut que vous soyez là.

Je raccroche sans lui donner le temps de protester et compose le numéro de Paula.

— Habillez-vous vite, dis-je, dès que j'entends sa voix. Demandez à Mme Dedrick de se préparer aussi. Mifflin va venir vous chercher dans dix minutes. Je vous attends à « Ocean End ». J'ai retrouvé Dedrick.

Paula répond qu'elle sera prête, mais ne pose aucune question.

Je raccroche et allume une cigarette. Je suis trempé de sueur, tellement je suis surexcité.

Quelque part, dans le hall silencieux, une pendule égrène précipitamment les secondes. J'allonge mes jambes sur le divan et m'efforce d'être calme. Si j'ai de la chance, je connaîtrai, cette nuit, la solution de l'affaire. Et, demain, si tout va bien, Perelli sera libre.

Je ferme les yeux. J'ai l'impression de n'avoir pas dormi depuis des éternités. Que d'aventures, depuis que Maxie m'a remis son passe ! Je peux à peine croire que dans une heure, au plus tard, je verrai le drame se dénouer.

Soudain, quelque part, au premier étage, éclate une assourdissante et unique détonation.

Je me lève d'un bond, traverse le hall et ouvre la porte tandis que l'écho du coup de feu se prolonge encore.

Je reste sur le seuil, scrutant l'obscurité, prêtant l'oreille. Une lumière apparaît. Quelqu'un traverse en courant le palier, au-dessus de ma tête. J'entrevois, pendant une fraction de seconde, une silhouette de femme, enveloppée dans une cape de soie bleue. Une porte s'ouvre et un cri strident, un cri d'épouvante retentit.

Je m'élançai dans l'escalier que je monte quatre à quatre, et, comme j'atteins le palier, un deuxième cri s'élève. Il semble provenir d'une pièce éclairée qui s'ouvre tout au fond du couloir.

Je m'y précipite, et, du seuil, jette un regard dans la chambre : c'est celle de Dedrick.

Serena est penchée au-dessus du lit ; elle secoue l'homme par l'épaule, avec frénésie. Mais il reste muet et sans réaction.

— Lee ! crie-t-elle. Qu'as-tu fait ? Lee, mon chéri ! Parle, je t'en supplie !

J'entre vivement dans la pièce. Un regard me suffit pour comprendre que l'homme est mort. Sa tempe est défoncée et le sang s'écoule le long de sa joue, imprégnant sa chemise blanche.

Je saisis Serena par le bras.

— Calmez-vous, dis-je d'une voix brève. Vous ne pouvez plus rien pour lui.

Elle se retourne tout d'une pièce, son visage est exsangue et ses yeux reflètent une horreur indicible. Un cri

s'étrangle dans sa gorge. Elle tend les mains, comme pour me repousser, mais ses yeux se révulsent, et elle tombe dans mes bras, évanouie.

Je l'allonge précautionneusement sur le plancher et m'approche du cadavre.

Un Colt 38 traîne sur le drap, tout près de sa main. Le canon fume encore. Une sorte de sourire d'épouvante est figé sur les lèvres du mort et je distingue sur sa peau la brûlure de la poudre.

— Que se passe-t-il ?

Je me retourne.

Wadlock, enveloppé dans une robe de chambre d'un rouge délavé, les cheveux hérissés, se tient dans l'encadrement de la porte.

— Il s'est suicidé, dis-je brièvement. On va sortir Mme Dedrick de cette chambre.

Je prends la femme évanouie dans mes bras et l'emporte dans le couloir. Wadlock s'efface pour me laisser passer, mais son vieux visage grisâtre est parcouru de tics.

Je descends au rez-de-chaussée et étends Serena sur le divan du hall.

Wadlock allume le plafonnier.

— Ouvrez les fenêtres, qu'elle ait un peu d'air ! dis-je.

Tandis qu'il s'affaire autour des portes-fenêtres qui donnent sur la terrasse, je prépare un whisky sec et reviens auprès de Serena. Elle ouvre les yeux.

— Ne vous affolez pas, dis-je. Tenez, buvez ça.

Elle repousse ma main et se redresse :

— Lee !

— Écoutez-moi, vous ne pouvez plus le sauver. Il est trop tard... Mais tâchez de garder votre calme.

Elle se laisse retomber sur le coussin et se cache le visage dans ses mains.

— Lee, pourquoi as-tu fait ça ? gémit-elle. Pourquoi as-tu fait ça, mon chéri ?

Wadlock s'approche à son tour et la regarde d'un air désespéré.

— Appelez la police, lui dis-je. Expliquez-leur ce qui vient de se passer, et ne cherchez pas à en savoir davantage.

— Je ne comprends pas, dit-il médusé. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Ne cherchez pas à comprendre. Appelez la police !

Il est sur le point de dire quelque chose, mais se ravise et quitte lentement la pièce.

Je l'entends monter l'escalier.

Je me penche sur Serena.

— Buvez ça, dis-je, vous en aurez besoin. Allons... Les flics ne seront pas contents quand ils sauront que vous l'aviez caché chez vous.

Elle accepte le whisky, en avale quelques gorgées, frissonne et repose le verre.

— Mais pourquoi ? Il m'a fait promettre de ne rien dire. Il a réussi à s'échapper et il est revenu ici, il y a deux jours. Il m'a dit que si les kidnappers le retrouvaient, ils allaient le tuer. Il ne voulait même pas que je mette Wadlock dans le secret.

— Il ne vous a pas dit qui étaient ses kidnappers ?

— Si, Barratt et Perelli, fait-elle d'une seule haleine. Il m'a expliqué que Barratt avait engagé Perelli pour faire le travail. Il voulait se venger de mon mari qui avait l'intention de rompre avec le passé.

Cette histoire ne me plaît guère.

— Vous êtes sûre qu'il a nommé Perelli ?

Elle se détourne :

— Pourquoi voulez-vous que je l'invente ?

Je m'approche d'une porte-fenêtre : Mifflin, Paula et Mary Jerome montent la garde sur la terrasse. Par signes,

j'invite Mifflin à me rejoindre et les femmes à attendre encore un moment.

Mifflin s'avance dans le hall, avec la prudence d'un chat qui marche sur de la braise.

Serena se retourne vivement et le dévisage.

— Dedrick est là-haut, dis-je à Mifflin. Il est mort ; il s'est suicidé !

Mifflin pousse un grognement, traverse rapidement la pièce, et monte au premier.

Je le suis des yeux par la porte ouverte.

— Comment... comment est-il venu ? demande Serena en portant la main à sa gorge.

— J'avais deviné que Dedrick se cachait ici. Je suis arrivé et je l'ai vu, par la fenêtre du premier. J'ai alors téléphoné à Mifflin.

— Vous... vous vous êtes servi de cet appareil ?

Je fais un signe affirmatif.

— C'est donc ça. Lee a dû vous entendre lorsque vous êtes arrivé et il a intercepté votre conversation en branchant son téléphone sur votre ligne.

Je regarde Serena fixement :

— Mais pourquoi se serait-il tué ?

Elle se détourne.

— La police le recherchait pour une affaire de meurtre... n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, mais, néanmoins, je ne crois pas que votre hypothèse soit justifiée. J'ai examiné sa chambre : je n'y ai pas vu de téléphone.

Elle ne répond pas.

Et, soudain, une inspiration me vient. Décidément, cette nuit, les idées ne me manquent pas. Je demande doucement :

— Savez-vous qu'il avait déjà une femme, quand il vous a épousée ?

Elle me fait face, le visage soudain durci :

— Je ne veux pas parler de ça !

— J'ai pensé que vous seriez contente de faire sa connaissance. Elle est là, sur la terrasse !

Serena se lève d'un bond :

— Je ne veux pas qu'elle entre ! Elle ne mettra pas les pieds dans cette maison !

Son visage est couleur de cendre et ses grands yeux brillants semblent se creuser.

— Je l'ai aimé, poursuit-elle d'une voix hystérique. Je ne permettrai pas à cette femme de l'approcher !

Je traverse la pièce et, par la porte-fenêtre, appelle Mary Jerome :

— Entrez ! Je veux que vous montiez au premier pour reconnaître le corps de Dedrick. Ne faites pas attention à elle. Je veillerai à...

Je m'interromps brusquement.

Serena s'est précipitée vers un meuble, à l'autre bout de la pièce, et a ouvert un tiroir. Elle se retourne et braque sur moi un petit automatique.

— Elle n'entrera pas !

Mary se tient sur le seuil. Elle est calme, et fixe sur Serena un regard froid et méprisant.

Je m'avance lentement vers l'héritière et demande :

— De quoi avez-vous peur ?

— Restez où vous êtes !

Je vois son doigt se crispier sur la détente et m'arrête :

— Ne faites pas de bêtises ! dis-je.

— Emmenez cette femme. Je lui interdis de monter auprès de lui.

Mifflin revient dans le hall.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

Dehors, on entend un grincement de freins et le bruit de pas sur la terrasse. L'inspecteur Mac Graw et deux agents en uniforme font irruption dans la pièce.

Serena recule brusquement. Je la vois lever son arme et la tourner vers sa poitrine. Ses yeux reflètent l'épouvante et l'horreur. Elle appuie le canon contre son cœur. C'est le geste que je guettais. Je bondis sur elle et la renverse sur le sol. Au même instant, le coup part.

Mifflin se précipite à son tour, se laisse tomber à genoux et lui arrache l'automatique des mains. Je m'écarte d'elle. Elle est allongée sur le côté et sanglote, le visage caché dans son bras replié.

— Elle est blessée ? demande Mifflin tout ému.

Je hoche la tête et désigne le trou que la balle a percé dans le plancher.

— Mais qu'est-ce que vous faites, bon sang ? rugit Mac Graw. Qu'est-ce qui se trafique ici ?

— Emmenez cette dame au premier et montrez-lui le corps de Dedrick, dis-je en désignant Mary Jerome. Elle a les réponses à toutes vos questions, bien qu'elle ne le sache pas encore.

— Mais... comment ? intervient Mifflin.

— Accompagnez-la. J'aime mieux que ce soit elle qui vous renseigne que moi.

Il hausse les épaules et, du pouce, indique la porte à Mary.

— Allez-y, dis-je. Tout va bien. Vous n'avez rien à craindre.

Précédée de Mifflin, elle monte l'escalier. Je reprends Serena dans mes bras et la couche sur le divan.

Elle est recroquevillée. Son visage est caché dans les coussins et son corps secoué de sanglots.

Mac Graw m'adresse un sourire féroce :

— Alors, vous ne pouvez pas vous empêcher de vous occuper des affaires qui ne vous regardent pas, tête de fouine ? fait-il d'une voix hargneuse. Vous vous débrouillez toujours pour vous trouver sur les lieux, au

dernier acte, pour expliquer, à nous autres, comment ça s'est passé.

— Que voulez-vous, il faut bien que quelqu'un fasse le boulot !

Je rejoins Paula, à l'autre bout de la pièce.

— Alors, Vic, où en sommes-nous ?

— Tenez les pouces, Paula. Je crois bien qu'on va dédouaner Perelli, ce coup-ci.

Nous attendons.

Quelques minutes s'écoulent. Enfin Mary apparaît, suivie de Mifflin.

— Vous vous rendez compte, dit Mifflin d'une voix étranglée : le mec là-haut, ce n'est pas Dedrick. Elle prétend que c'est Lute Ferris. (Il se tourne vers Mac Graw.) Vous le connaissiez, le nommé Ferris ? Allez donc jeter un coup d'œil.

Mac Graw s'en va en courant.

— Elle a bien dit que c'était Dedrick ? demande Mifflin en désignant du menton la forme prostrée de Serena.

Je fais un signe affirmatif.

Mac Graw se penche par-dessus la rampe :

— C'est bien Ferris ! crie-t-il.

— Mais, alors, où diable est Dedrick ? s'étonne Mifflin.

— Demandez à Serena. Elle vous le dira. Mais moi, je parie que vous le retrouverez dans la mine : un petit tas d'ossements, et quelques lambeaux de chiffons.

Serena, soudain, se redresse. Son visage est blanc et ses yeux flamboient.

— C'est moi qui l'ai tué, dit-elle d'une voix sourde. Et c'est moi aussi qui ai abattu Ferris. Faites de moi ce que vous voulez. Ça m'est égal. Faites de moi ce que vous voulez...

Il est environ cinq heures et nous sommes le lendemain du drame. Mifflin pousse la porte, s'arrête sur le seuil de mon bureau et contemple la scène :

Je suis affalé dans mon fauteuil et Paula est penchée sur Kerman, étendu sur le divan. Il vient de rentrer de sa mission à Paris et s'efforce de justifier, avec une évidente mauvaise foi, sa note de frais, qui évoque le relevé d'impôts annuels de Danny Kaye.

— Vingt dollars de champagne en une nuit ! fait Paula en agitant le feuillet sous le nez de Kerman. Et pour nous rapporter quoi, je vous prie ?

Kerman s'efforce de sourire :

— Ne retournez pas le couteau dans la plaie, gémit-il. Que voulez-vous, on n'est pas de bois...

— Entrez donc, Tim, dis-je en ôtant mes pieds du bureau. J'espérais votre visite. Mettez-vous à l'aise. Dis donc, Jack, assez de bobards comme ça. Verse plutôt un whisky à notre ami !

— C'est bien le seul travail qui soit de sa compétence ! remarque Paula, méprisante.

— Je suis heureux que vous me reconnaissiez au moins ce talent, fait Kerman amèrement.

Il se laisse rouler au bas du divan et s'affaire avec les verres. Mifflin s'installe dans un fauteuil, en face de moi.

— J'ai pensé que ça vous intéresserait de connaître la suite de l'histoire, dit-il. Une rude journée qu'on a eue. Je croyais que Brandon allait tomber en syncope. Enfin, avec Serena, ça a marché comme sur des roulettes. Elle s'est mise à table. C'est marrant, les femmes, une fois qu'elles commencent à causer, y a plus moyen de les arrêter.

Il porte à ses lèvres le verre que Kerman lui a préparé.

— Ça va me faire du bien, dit-il. (Il avale quelques gorgées et pousse un soupir satisfait.) Oui, c'est bien agréable et j'en avais drôlement besoin... Figurez-vous que c'est Francon qui va assurer la défense de Serena. Il était avec Perelli, lorsque je l'ai amenée à la police. C'était quelque chose, la façon dont il a manœuvré pour passer de l'un à l'autre. J'en étais suffoqué. Perelli a été libéré il y a près d'une heure. Brandon était furieux d'être obligé de le lâcher, mais, après les aveux de Serena, il n'avait vraiment pas le choix. Perelli m'a dit qu'il viendrait vous voir, dès qu'il aurait retrouvé sa petite amie ; il a même parlé de fêter sa libération !...

— Chouette ! s'écrie Kerman, plein d'enthousiasme. On va leur offrir une soirée de gala.

— Et c'est vous qui la financerez, dit Paula.

— Vous voulez connaître l'affaire, telle que Serena l'a exposée à Brandon ?

— Et comment ?

— Eh bien ! vous êtes tombé dans le mille. C'est Souki qui a mis le feu aux poudres. Il détestait Detric et, pendant le séjour des jeunes mariés chez Marshland, à New York, il a fouillé ses bagages. Il a trouvé des documents qui révélaient ses activités illégales de trafiquant de drogue et son mariage avec Mary Jerome. Mais il n'a pas eu le temps de faire part de sa découverte à Serena, car Detric prenait le soir même l'avion pour Orchid City et Souki devait l'accompagner. Mais il a laissé tous les papiers compromettants dans la chambre de Serena. Dès qu'elle en eut pris connaissance, celle-ci a loué un avion et est partie à la poursuite de Detric.

« Ils se sont retrouvés à "Ocean End". Souki, pendant ce temps, était à l'Orchid Hôtel et ne devait ramener la voiture qu'à vingt-deux heures. Serena a accusé Detric de bigamie. Mais il s'est moqué d'elle et a reconnu qu'il ne l'avait épousée que pour lui extorquer sa fortune. Il

faut croire qu'il a eu tort de parler ainsi à une fille Marshland. Elle l'a abattu d'un coup de revolver.

« Ce même soir, Dedrick avait rendez-vous avec Barratt et Ferris à "Ocean End". Ils sont arrivés quelques secondes après le drame et ont surpris Serena en flagrant délit. Barratt a tout de suite compris le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Tant que le meurtre n'était pas découvert, Serena était à sa merci. Il lui a donc proposé de camoufler la mort de Dedrick, à condition qu'elle lui verse régulièrement des sommes importantes. Serena était bien obligée d'accepter le marché. Ferris a donc emmené dans sa voiture le corps de Dedrick et l'a caché au fond de la mine. Pendant ce temps, Barratt ramenait Serena à l'aérodrome.

« Puis les deux hommes se sont retrouvés à "Ocean End", pour attendre Souki. Dès qu'il est arrivé, ils l'ont abattu et Ferris vous a téléphoné en se faisant passer pour Dedrick. La mort de Souki et ce coup de téléphone ont fait croire que le kidnapping avait eu lieu à vingt-deux heures, alors que Dedrick, évidemment, avait été tué à vingt heures. Grâce à cette confusion d'heures, Serena avait un alibi.

« Vous connaissez la suite. Quand Ferris a appris la mort de Barratt, il s'est rendu à "Ocean End" et a obligé Serena à le cacher chez elle. Elle a surpris votre coup de téléphone et a suivi notre conversation en se branchant sur notre ligne. Elle savait que, si Ferris était arrêté, il n'hésiterait pas à manger le morceau. Elle a donc décidé de le réduire au silence, espérant qu'on lui ferait confiance et que le cadavre serait identifié comme étant celui de Dedrick. Elle jouait là une carte dangereuse, mais elle aurait pu gagner la partie, si Mary Jerome n'avait pas été là. »

Je hoche la tête :

— Ça m'étonnerait. J'ai l'impression que Wadlock l'aurait dénoncée. Il connaissait Dedrick. De plus, elle a fait une petite erreur : elle a prétendu que c'est Ferris qui avait écouté notre conversation. Or, il n'y a pas de téléphone dans sa chambre. Je me suis demandé alors pourquoi Dedrick s'était tué d'une façon si inattendue et si opportune. L'idée m'est venue subitement que le mort n'était peut-être pas Dedrick... Qu'est-ce qui va lui arriver, maintenant, à Serena ?

Mifflin hausse les épaules :

— Avec Francon pour veiller sur elle, rien ne peut lui arriver. C'est prodigieux, la puissance de l'argent !

— Je doute que Francon puisse la tirer de là, car l'affaire va faire du bruit et l'opinion publique ne lui sera guère favorable.

— Et Mary, que devient-elle ?

— Elle est hors de cause. C'est elle qui sera notre principal témoin, mais nous n'avons rien à lui reprocher. (Mifflin s'extrait de son fauteuil.) Je vais me tirer, maintenant. Perelli m'a l'air de ne pas porter les flics dans son cœur et je ne veux pas lui gâcher un si beau jour.

À peine Mifflin a-t-il franchi le seuil, que Kerman demande avec une feinte négligence :

— Comment est-elle, la souris à Perelli ? Mignonne ?

— Ça ne vous regarde absolument pas, réplique Paula vivement. Pour l'instant, vous avez d'autres chats à fouetter...

Elle reprend, une fois de plus, la note de frais.

— Et ça ? Qu'est-ce que cela signifie ? « Parfums : cinquante dollars ? »

Je me carre confortablement dans mon fauteuil, pour savourer ses explications embarrassées et fébriles.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26

JOKER EN MAIN, n° 27

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29

ON REPIQUE AU JEU, n° 30

C'EST LE BOUQUET, n° 31

Composition Nord Compo, Lille.
Impression Bussière Camedan Imprimeries
Saint-Amand (Cher), le 11 août 1997.
Dépôt légal : août 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/2016.
ISBN 2-07-049697-X./Imprimé en France.